Irénikon

TOME XII

6. 1935 Novembre-Décembre

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

IRENIKON

PARAIT TOUS LES DEUX MOIS

Prix d'abonnement pour 1935 :

Belgique : 35 fr. (*Le numéro* : 8 *fr.*)

Pays ayant adhéré au pacte de Stockholm * :

11 belgas. (*Le numéro* : 2 belgas).

Autres pays : 12 belgas. (*Le numéro* : 2 belgas).

Rédaction et administration :

IRÉNIKON, PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE.

Comptes chèques postaux : Bruxelles, 1612.09.
Paris : Laporta, 1300.79.
La Haye : Laporta, 1455.29.

* Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Brésil, Bulgarie, Égypte, Espagne, Esthonie, Éthiopie, France, Grèce, Hongrie, Lettonie, Liban, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal, Roumanie, Russie, Syrie, Tchécoslovaquie, Turquie, Yougoslavie.

SOMMAIRE

COMPTES-RENDUS



En 1936 *Irénikon* va fêter le dixième anniversaire de son existence. La Rédaction espère que ses amis et lecteurs ne perdront pas cette occasion pour le faire connaître autour d'eux et propager ses idées.

Les Tables annoncées en 1934 sont en bonne, mais lente voie d'élaboration. On peut prévoir leur publication dans le courant de 1936.

Nous prévoyons pour l'année prochaine les articles suivants : du Rme Dom Vonier, sur un sujet de théologie dogmatique, de Madame Lot-Borodine, sur un sujet de théologie historique, des professeurs Baumstark et Pantelakis, sur un sujet de liturgie, de M. l'abbé Bardy et du Dr Ziegler, sur un sujet d'histoire ecclésiastique, du professeur Arsenjev, du Dr Kobilinski-Ellis et de M. l'abbé Pfleger sur un sujet de méthodologie unioniste.



IRÉNIKON

Tome XII. N° 6. Novembre-Décembre 1935.

Les voies vers l'Église unifiée.

APPEL D'UN ORTHODOXE RUSSE

« Maintenant je suis plein de joie dans mes souffrances pour vous, et ce qui manque aux souffrances du Christ en ma propre chair, je l'achève pour son Corps qui est l'Église». (Col. I, 24). Voilà le sens, l'idéologie du martyre chrétien. En même temps, c'est la voie, la voie pratique, par laquelle nous sommes conduits, plutôt que nous ne marchons nous-mêmes, vers l'union dans le Christ. La croix du Christ est le chemin de l'Union, parce que la participation à ses souffrances, le port de sa Croix se fait pour *tout son Corps* qui est l'Église. Réalité profondément mystique tout en étant une indication éminemment pratique.

Le Seigneur nous donne, en ce temps mauvais, un point de départ pour l'union de tous les chrétiens dans le Christ : les souffrances des chrétiens russes pour le Christ, leur lutte contre l'Antéchrist. Dans la mesure de notre participation active à ces souffrances nous approchons de la réalisation pratique, profondément organique et réelle, parce que mystique et essentielle, de l'union entre les parties visiblement séparées du Corps du Christ. Le cardinal Mercier s'était engagé dans cette voie comme, de nos jours, le cardinal Innitzer à Vienne et l'archevêque de Cantorbéry

Mais les organisations chrétiennes internationales « diplomatiques » (le Conseil œcuménique et d'autres), voisines par leurs tendances de « l'Internationale diplomatique » qu'est la Société des Nations, n'ont pas encore pris cette voie. Cette voie oriente et conduit en profondeur, à être conquis par la croix du Christ et par la force de sa Résurrection.

Le principe de la désunion entre les Églises gît dans une compréhension différente de la réalité mystique de l'Église. En nous unissant pour porter ensemble la croix du Christ, nous ouvrons une possibilité de prendre conscience de cette réalité, même à ceux qui ne savent pas encore ce qu'elle est. Ceci en conformité avec les paroles citées de l'Apôtre : « ... et ce qui manque aux souffrances du Christ en ma propre chair, je l'achève pour son Corps qui est l'Église ».

Nous ne voulons pas croire que Rome laisse passer cette possibilité de participation réelle et active aux souffrances de l'*Église russe* et non seulement des catholiques en Russie qui sont une minorité ; Rome qui est la première chaire d'après le rang, même pour les Orthodoxes orientaux, la chaire « qui préside dans la charité », qui a été consacrée par le sang de deux Apôtres et de martyrs innombrables, que le pape saint Léon appelait sa couronne de gemmes (Sermon LXXXII, 6 ; P. L., 54, 426). Nous ne voulons pas croire non plus qu'elle veuille utiliser cette occasion pour une propagande « diplomatique » ou un prosélytisme indiscret, celui de certains « zélateurs » de l'union en Volhynie polonaise et, en général, de ceux qui déclarent vouloir profiter de la faiblesse extérieure de l'Église russe martyre. Une telle propagande ne ferait qu'agrandir le gouffre. Ce n'est pas ainsi que pense, au fond, la majorité des catholiques en Russie soviétique, qui portent la croix commune avec leurs frères orthodoxes ; ce n'est pas ainsi que pensait le cardinal Mercier, ce n'est pas ainsi que pense, j'en suis convaincu, le Saint-Père à Rome (comme il l'a montré en

1922 et 1930). Penser autrement, c'est se réjouir du malheur d'autrui, c'est bafouer l'Église martyrisée.

Nous croyons au contraire que c'est précisément à l'Église de Rome qu'appartient l'autre initiative, la vraie, celle de la participation réelle au port de la croix par le service d'amour, car c'est dans ce service réciproque d'amour que l'unité de l'ancienne Église se faisait et se fortifiait. Il n'y a pas d'autre voie ni pour conserver, ni pour restaurer l'unité.

Nous souhaiterions que l'Église de Rome conduise le monde chrétien tout entier dans la voie de participation active aux souffrances de l'Église russe, par un maximum d'effort d'esprit et d'action pratique, sans crainte des problèmes et difficultés politiques.

La moisson a blanchi, mais il n'y a pas d'ouvriers. « Priez le Maître de la moisson pour qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson ».

Qui entendra ceux qui clament nuit et jour ? Dieu les entendra, mais les frères n'entendront-ils pas et n'aideront-ils pas ?

La voie réelle vers l'union vraie des Églises est donc notre participation profondément réelle et profondément mystique dans le port de la croix et dans la victoire. L'heure est venue, le temps presse. Pourvu que nous ne manquions pas les moments que Dieu a peut-être marqués, mais en respectant notre liberté, pour le début de la réunion, sûre quoique sans doute graduelle, de son Corps déchiré en un Corps ordonné sous la tête — le Christ.

Puisse Rome faire preuve de nouveau qu'en elle vit l'esprit des princes des Apôtres, qu'en elle est et agit l'esprit qui faisait dire à Paul : « Et sans parler de tant d'autres choses, rappellerai-je mes soucis de chaque jour, la sollicitude de toutes les Églises ? Qui est faible que je ne sois faible aussi ? Qui vient à tomber sans qu'un feu me dévore ? » (II Cor. XI, 28-29).

Nous attendons un secours fraternel, maintenant même ; la situation en Russie soviétique surpasse la mesure des forces humaines, le temps n'attend pas. La participation réelle aux souffrances, participation réelle, se donnant sans mesure dans l'amour, *ne s'arrêtant devant rien*, fait croître notre participation dans la vie unique de l'Esprit qui remplit l'Église. Quelles sont concrètement ces voies réelles ? Il serait difficile de les préciser parce que leur efficacité dépendrait de ce qu'elle émaneraient *directement du Saint-Siège* et de ce qu'elles porteraient le cachet du sentiment de sa responsabilité envers le problème immense et terrible qui intéresse tout le monde chrétien. Il me semble donc téméraire et déplacé de vouloir lui tracer une ligne de conduite. Je me permets seulement au nom des chrétiens qui souffrent en Russie d'en appeler à son initiative et à sa sollicitude traditionnelle (1).

Professeur Nicolas ARSENJEV
Königsberg-Varsovie.

(1) Qu'on me permette de citer ici en guise d'appendice ces quelques mots que j'ai dits pendant la conférence du Conseil œcuménique du christianisme pratique à Chamby, en Suisse, au mois d'août 1935, et qui sont ainsi reproduits dans le compte-rendu officiel de la Conférence : « Professor A. begged the Committee to remember that there was a limit to endurance, and that admiration of and glory in the power of resistance of Christians in Russia should not prevent the Churches from trying to alleviate their distress... If the Churches outside Russia continued to glory in the martyrdom of the Russian Church, without taking action, the possibility was not excluded that that Church might cease to exist (physically) ». *Universal Church Council*, minutes of the Executive Committee in Chamby. Aug., 18-22, 1935, p. 451.

Études d'Hagiographie russe [1].

II. Aperçu succinct de l'histoire de la sainteté russe.

L'histoire de la sainteté russe couvre une période de près de mille ans, du Xe au XIXe siècle. Nous ne pouvons avoir la prétention de suivre les détails de ce devenir historique. Nous nous efforcerons seulement d'en esquisser les grandes lignes et de dégager des documents hagiographiques quelques expressions que l'idéal de sainteté reçut en Russie, au cours des siècles.

Nous laisserons de côté toutes les questions concernant l'authenticité des textes, toutes les discussions relatives à l'âge des manuscrits, à la vérité historique des renseignements qu'ils nous fournissent. Notre but est simplement d'extraire des documents hagiographiques l'image des saints russes qu'ils contiennent. Ce ne sont pas d'ailleurs tous les détails de la vie des saints qui nous intéressent. Mais nous choisirons dans ce qui nous est rapporté sur eux, les traits qui nous semblent jeter une lumière sur l'idéal de sainteté du peuple russe.

A. *Les « saints princes » de Kiev.*

Les premiers saints de la terre russe, du point de vue chronologique, les premiers aussi pendant longtemps dans le cœur du peuple, jusqu'à l'apparition de saint Serge de Radonež, furent les saints de Kiev, du Xe et du XIe siècles. Leur claire image apparaît comme une vision céleste dans le tableau multicolore, plein de lumière et d'ombres,

(1) Voir *Irénikon*, 1935, XII, 241-254.

que nous dépeignent les chroniques de ce temps. Les saints de Kiev sont surtout des « saints princes » et des « saints moines ». Nous parlerons de la sainteté monacale dans un des suivants chapitres. Il ne sera question dans celui-ci que des « saints princes ».

Kiev était au Xe siècle un grand-duché variague. Les Variagues étaient sans doute des Scandinaves, mi-pirates, mi-commerçants, qui, par Novgorod et en descendant le Dniéper étaient parvenus dans le Sud de la Russie. La légende raconte comment les Russes, voyant que leur pays était beau et fertile, mais mal gouverné, envoyèrent des messagers auprès du prince variague Rurik pour lui demander de les régir. Quelle que soit la part de la légende dans ce récit, il semble établi que la Russie du Sud était gouvernée au Xe siècle par des princes d'origine nordique, mais fortement russifiés. Le centre politique et culturel de la Russie de ce temps, c'est Kiev.

Les chroniques qui nous parlent des princes de Kiev nous dépeignent leur vie dans toute sa beauté barbare. Elle est pleine d'aventures, de chasses, de fêtes, de longs voyages à cheval ou en traîneau, de luttes contre les peuplades environnantes, mais aussi de luttes fratricides et cruelles entre princes du même sang.

A Kiev se croisaient à ce moment les influences culturelles les plus diverses. Les rapports avec l'Occident furent sans doute beaucoup plus fréquents qu'on ne l'a longtemps pensé. Mais c'est l'influence de Byzance qui certainement prédomine. C'est de Byzance que la Russie reçut son christianisme, son clergé, son culte et une partie de ses lois civiles.

Comment les princes mi-barbares de Kiev n'eussent-ils pas été fascinés par la splendeur de la culture byzantine ? Une fois chrétiens, les Russes eurent l'ambition d'imiter et d'égaler les Byzantins aussi dans leur zèle religieux. A l'admiration pour la métropole se joignit bientôt le sentiment que la jeune Église russe avait une valeur spirituelle

égale à celle de son Église-mère, la majestueuse Église de Byzance. Dans son prologue au récit de la vie et de la mort des saints Boris et Glĕb, Nestor compare le peuple russe à l'ouvrier de la dernière heure de la parabole évangélique qui reçoit du Maître le même salaire que ceux qui ont commencé à travailler avant lui. Le signe de la bienveillance divine pour le peuple russe, n'étaient-ce pas ses saints, aussi grands, aussi resplendissants de gloire céleste que ceux de Byzance ?

En fait l'hagiographie de l'époque nous a tracé de cette première floraison de saints russes une idée originale et vivante. En particulier quelques unes des « gitié » (« vies » hagiographiques) des saints princes de la Russie du Sud, sont des chefs-d'œuvre à la fois du point de vue littéraire et du point de vue religieux.

C'est par les classes sociales les plus élevées que le christianisme pénétra en Russie. On est d'accord actuellement pour admettre que la christianisation sous Vladimir, n'atteignit que les couches supérieures de la société. Ainsi s'explique que les premiers saints canonisés kiéviens fussent des princes, sans qu'il faille voir en cela une sorte de vénération religieuse du pouvoir politique. Le peuple russe chrétien les a admirés comme une élite religieuse. Il les a vénérés comme ses premiers conducteurs à la foi chrétienne.

Les premiers, du point de vue de leur existence historique, sinon les premiers canonisés, parmi les saints princes russes furent les « princes égaux aux apôtres » Olga et son petit-fils Vladimir (mort en 1015). Ce sont ceux dont l'image hagiographique reflète peut-être le plus fortement l'influence de Constantinople. L'hagiographe qui a écrit leur « éloge » cherche à les représenter comme les parallèles du saint empereur Constantin et de sa mère sainte Hélène, à la biographie desquels il emprunte le titre de « princes égaux aux apôtres ». Le moine Jacob à la plume duquel est due l'antique « parole d'éloge sur le duc Vladimir et la duchesse

Olga » (du XI[e] siècle) les appelle même une « nouvelle Hélène » et un « nouveau Constantin ». Mais ce n'est là au fond que l'expression du naïf patriotisme du chroniqueur qui veut montrer que la terre russe, aimée de Dieu, bénie par l'apôtre saint André, a produit aussi un prince chrétien qui est l'égal du grand Constantin et une princesse chrétienne égale à Hélène. Abstraction faite de ces quelques tournures religieuses, on découvre à vrai dire dans la « parole d'éloge » une image de princes, bien différente de celle du saint empereur et de la sainte impératrice byzantins. Avec beaucoup de réalisme, l'hagiographe décrit leurs faiblesses et leurs péchés avant leur conversion. Leurs vices sont ceux du peuple russe, non purifié encore par la grâce du baptême. Ce sont des barbares naturellement intelligents mais cruels et pleins de sensualité. Olga fait échauder dans un bain de vapeur les délégués des Drevlianes qui ont tué son mari. Elle en fait massacrer cinq mille autres, qu'elle avait invités à un festin, et incendie leur ville. Vladimir est un débauché, «qui était vaincu, comme dit la Chronique de Nestor, par son désir de la femme ». Mais ce qui en fait des intercesseurs célestes pour le peuple russe, c'est la grâce de Dieu, qui, malgré leur péché les a choisis pour être les prémices du « nouveau peuple chrétien ». Olga est la première baptisée parmi les Russes. Au milieu des tentations d'un monde encore païen, elle demeure ferme dans la foi et prie nuit et jour pour son fils et son peuple. Vladimir, une fois baptisé, renvoie ses femmes, brûle les idoles et exhorte son peuple à recevoir dans le Dniéper le baptême de renouvellement. Ce n'est pas leur mérite mais la miséricorde de Dieu envers le peuple russe qui en a fait des saints. C'est « par des insensés que le diable a été vaincu » (Chronique de Nestor). Dans ces paroles transparaît déjà un aspect de la conception spécifiquement russe du saint. C'est un pécheur repentant que la grâce a mystérieusement choisi « à la préférence de beaucoup de personnes

justes, vivant selon la loi de Dieu, qui sont retournés de la bonne voie à la mort et périssent, tandis que celui-ci (Vladimir) a reçu le pardon » (Chronique de Nestor). Ne retrouvons-nous pas dans ces paroles antiques une inspiration analogue à celle qui s'exprime dans une œuvre toute moderne, le *Crime et châtiment* de Dostoïevsky ?

Ce qui est caractéristique également, c'est l'idée que leur conversion n'est pas la manifestation d'une grâce, accordée à Olga et à Vladimir personnellement, mais qu'elle est un don de Dieu au peuple russe tout entier. Leur « podvig » n'est pas un exploit d'ascèse personnelle. Il consiste dans le service d'amour chrétien qu'ils ont rendu au peuple. C'est parce que le Seigneur Jésus-Christ a aimé le peuple russe, qu'il les a choisis et qu'il a effacé les péchés de leur vie païenne. « Les Russes se rappellent d'eux quand ils songent à leur conversion ». Ils les louent « parce qu'ils sont le commencement de leur réconciliation avec Dieu et depuis leur mort, des intercesseurs auprès de Dieu, pour les Russes » (Chronique de Nestor).

Ainsi le Saint dans cette conception est non seulement un pécheur que la miséricorde de Dieu a sauvé, mais il est encore celui que le Seigneur a élu pour rendre à une collectivité toute entière, à une «Église» un service d'amour.

Il faut ajouter enfin que c'est son propre idéal de vie évangélique que le peuple russe a contemplé dans le tableau des nouvelles vertus chrétiennes d'Olga et de Vladimir. S'apercevant qu'il y a des estropiés et des malades qui ne peuvent venir à sa cour, il fait passer des voitures par la ville pour distribuer de la nourriture à ceux qui ne peuvent marcher. Avec la charité, la douceur et l'humilité, se manifestant par le pardon des offenses et le repentir sincère des propres fautes, sont ses vertus essentielles. « Quand il avait commis un péché par emportement, il cherchait à le réparer ensuite par le repentir et les aumônes » (Chronique de Vladimir le Païen). Il se demande

même si, une fois chrétien, il peut encore punir les brigands et les voleurs et ne s'y décide que sur l'insistance de la hiérarchie ecclésiastique byzantine, qui s'étonne de ses scrupules. Sur son lit de mort enfin, il veut se faire tout à fait pauvre et distribue tous ses biens personnels à ses amis et aux indigents.

Le soin personnel des pauvres, l'humilité, la mansuétude poussée jusqu'au refus de punir, de condamner et de tuer, fût-ce des criminels, la nostalgie du dépouillement de toutes les richesses, voici les vertus du saint prince russe, telles qu'elles se dégagent de l'étude de l'image hagiographique de saint Vladimir.

Des bienfaiteurs du peuple russe, comme sainte Olga et saint Vladimir, bien que d'une manière plus mystérieuse qu'eux, furent aussi les saints princes Boris et Glèb.

Ce sont avec saint Théodose de Pečersk, les plus aimés parmi les saints kiéviens.

Nous possédons pour nous renseigner sur eux de très bonnes sources hagiographiques. Ce sont : 1° Le récit de la Chronique de Nestor, sous la rubrique de l'année 1015.

2° Le « Récit, passion et louange des saints martyrs Boris et Glèb », attribué par le métropolite Macaire au moine Jacob qui a vécu à la fin du XIe siècle.

3° La « lecture (Čtenie) sur la vie et le meurtre des bienheureux souffrants Boris et Glèb » par Nestor, qu'on identifie sans doute faussement avec l'auteur de la *Chronique*.

Toutes ces sources nous apprennent peu de chose sur la partie de leur vie qui précède leur assassinat. Fils cadets du grand-duc Vladimir, ils furent victimes d'une de ces querelles dynastiques si fréquentes dans la Russie variague. La loi de succession y voulait, en effet, qu'à la mort du père, son héritage fut partagé entre tous ses fils. Chaque fils de prince recevait une part de la terre paternelle (un « oudel »). Au fils aîné revenait seulement une sorte de préé-

minence d'honneur, que celui-ci avait naturellement très souvent le désir de transformer en souveraineté réelle sur toutes les petites principautés. Des luttes incessantes entre frères en résultèrent. La mort de Boris et de Glěb fut un épisode de ces luttes. Après la mort de leur père Vladimir, leur frère aîné Svjatopolk, les fit assassiner, pour empêcher qu'ils ne devinssent dans l'avenir des rivaux. Ce n'étaient à ce moment que des adolescents insignifiants. Leur fin tragique en fit des saints. Pauvres en renseignements sur le reste de leur existence, les anciennes chroniques nous racontent longuement leur mort.

Le jeune Boris, revenant d'une expédition guerrière contre la peuplade païenne des Petchénègues, apprend que son frère Svjatopolk veut le tuer. Au lieu de songer à une résistance armée, il renvoie sa « drougina », c'est-à-dire la milice formée par ceux qui se sont mis librement à son service, et reste avec un seul serviteur près de la rivière Alta, pour attendre l'arrivée des meurtriers. Il passe sa dernière nuit dans les larmes et la prière. L'angoisse de mourir l'étreint. Mais des paroles des Psaumes et de l'Évangile le réconfortent. Pour ranimer son courage il se remémore la fin des martyrs Nicétas, Venceslas, Barbe, tués par des proches parents et il prie Dieu de lui donner la force de prendre sur soi la souffrance ou plutôt « la passion » (strast). Vers le matin l'assassin Poutcha et ses complices pénètrent dans la tente et se « jettent sur lui comme des bêtes féroces ». Après les premiers coups de lance, Boris blessé, supplie son frère et ses meurtriers, de lui laisser encore quelques moments à vivre pour prier Dieu : « Mes frères, chers et bien-aimés, laissez-moi encore un peu de temps, pour que je prie mon Dieu » (*Skazanie*). Puis il s'offre à ses meurtriers comme un agneau et dit en pleurant : « Frères, hâtez-vous d'achever votre service et que la paix soit avec mon frère et vous, frères » (*Skazanie*).

Glěb, de quelques années encore plus jeune que Boris,

est tué, un peu plus tard sur le Dniéper. Svjatopolk l'a traîtreusement invité de venir à Kiev. Près de Smolensk, le bateau sur lequel il descend le fleuve rencontre la barque des meurtriers, engagés par son frère. Selon la légende, son propre cuisinier le trahit et égorge le pauvre enfant avec un couteau « comme un boucher qui tue une brebis ». Ces meurtres eurent lieu en septembre 1015. Cinq ans après, en 1020, un autre frère, Jaroslav, vengea les cadets et fit placer leurs corps qui ne s'étaient pas corrompus, dans l'église Saint-Basile à Vyšgorod. Aussitôt leurs tombes devinrent un lieu de pèlerinage pour toute la Russie variague. Des miracles eurent lieu près d'elles et finirent par imposer aux autorités ecclésiastiques grecques, qui s'y étaient d'abord montrées peu favorables, la canonisation des deux jeunes princes. Celle-ci eut lieu dès la même année 1020 et ils reçurent le privilège d'un jour de fête spécial et d'un service religieux composé en leur honneur.

Victimes d'une querelle dynastique, les princes Boris et Glěb ne peuvent être à vrai dire considérés comme des martyrs pour la foi chrétienne. De ce point de vue, les hésitations des autorités ecclésiastiques « canonisantes » paraissent très légitimes. Ce n'est pas comme « martyrs » d'ailleurs, mais comme « strastoterptsi », c'est-à-dire, mot à mot, comme hommes « ayant souffert une passion » que les désigne le chroniqueur Nestor. Nous assistons ici à l'apparition d'un nouveau rang de saints, spécifiquement russe et manifestant un idéal de sainteté proprement russe. Cet idéal, nous le saisissons quand nous cherchons à comprendre les motifs de la « non-résistance » des deux adolescents et de leur humble acceptation de la mort, tels que les comprennent les hagiographes. Il faut remarquer tout d'abord qu'ils ne recherchent pas cette mort, comme le faisaient souvent les anciens martyrs. Ils ne la provoquent pas. Mais ils l'acceptent quand elle vient à eux, comme un don envoyé par Dieu.

D'une manière générale, leur attitude n'a rien d'héroïque, si on entend par là une certaine insensibilité à la souffrance, une attitude froide et calme en face de la mort. Nous avons parlé des larmes de Boris, de ses supplications. C'est avec un réalisme plus grand encore qu'est dépeinte la faiblesse humaine de Glěb : « Tout son visage était couvert de larmes ». Il pleure sur son père, sur son frère assassiné loin de lui. Il a pitié de lui-même. Ce n'est pas seulement un moment de répit qu'il demande. Mais il supplie son assassin de l'épargner : « Ne me tuez pas, mon frère chéri, ne me tuez pas... » gémit-il, « ayez pitié de ma jeunesse, ayez pitié, mon seigneur. Vous serez mon seigneur et je serai votre esclave... » (*Skazanie*). Mais malgré cette peur, malgré l'angoisse de leur chair en face de la mort, les deux frères à la fin acceptent la mort avec résignation.

Est-ce manque d'énergie, lâcheté ? Chez Boris qui est dépeint comme un jeune et vaillant guerrier, qui licencie de son propre gré sa milice, ce motif est tout à fait exclu. En réalité les raisons qui expliquent aux yeux de l'hagiographe et du peuple pieux, dont il est l'interprète, la résignation finale des saints, sont clairement exprimés dans les différents documents hagiographiques.

Ce sont des raisons essentiellement religieuses. Certes le devoir d'obéissance au frère aîné joue un certain rôle chez Nestor, qui fait dire à Boris : « Il ne me sied pas de lever la main contre mon frère aîné. Puisque mon père est mort, c'est lui qui me tient lieu de père ». Mais ce motif n'est que secondaire. Les seuls vraiment importants, sont les motifs religieux. Parmi ceux-ci il y a le mépris ascétique du monde. Boris pendant cette nuit qu'il passe seul, avant sa mort, médite sur la vanité du pouvoir, des richesses, de tout « excepté les bonnes œuvres et le vrai amour ». Même le royaume de son père et ses grands biens ont peu de valeur aux yeux d'un chrétien, et Boris répète les paroles de l'Ecclésiaste : « Tout est vanité ». « Il n'y a de secours que dans

les bonnes actions, la vraie foi et l'amour désintéressé ».

Mais ce motif ascétique ne prédomine pas et il ne suffit pas à lui seul pour expliquer l'attitude des « souffrants ». Ni Boris, ni Glĕb ne sont des moines. Si la richesse et le pouvoir comptent peu pour eux, ils pleurent cependant d'avoir à quitter la « merveilleuse lumière ». Boris regrette sa jeunesse perdue et « a pitié de son bon et beau corps » (*Skazanie*).

Ce qui le réconforte, comme nous le disions déjà plus haut, c'est l'exemple des martyrs. Il remercie Dieu de l'admettre au rang des martyrs. Mais plus encore que leur exemple, ce sont les paroles et l'exemple du Christ qui l'exhortent à accepter la souffrance avec humilité et reconnaissance. Des paroles évangéliques sont sur ses lèvres pendant sa nuit d'agonie. Il se rappelle que « celui qui dit, j'aime Dieu, et hait son frère est un menteur ». Le matin de l'assassinat c'est vers une icone du Christ, vers l'image du Christ souffrant qu'il se tourne avec cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, qui t'es montré sur la terre, sous cette forme, pour notre salut et qui a laissé volontairement clouer tes mains sur la croix et qui as souffert ta passion, pour nos péchés, donne-moi aussi de supporter la mienne. Je la reçois non pas de mes ennemis, mais de mon frère : Seigneur, ne la lui impute pas comme un péché » (*Skazanie*).

Cette prière nous révèle l'idéal religieux au nom duquel, selon leurs biographes, Boris et Glĕb ont accepté la mort. Plutôt qu'une idée, c'est une vision, celle du Christ humble et doux, s'offrant pour le salut des hommes, comme une victime innocente. C'est parce qu'ils comprennent que leur « passion » ressemble à celle de Jésus, qu'ils l'acceptent avec reconnaissance. C'est le désir de se conformer à son exemple, de lui ressembler spirituellement qui inspire leurs paroles et leurs gestes. Comme Lui ils sont des « brebis qu'on mène à la boucherie », des victimes innocentes sans

tache, qui ne résistent pas à leurs meurtriers et pardonnent à ceux qui les persécutent et les tuent.

En dépeignant ainsi la mort mystérieuse des deux frères, les vieilles chroniques manifestent l'existence d'un nouvel idéal du martyr, dans l'âme religieuse du peuple russe. Le martyr, pour le peuple russe de Kiev, ce n'est pas seulement le chrétien qui meurt parce qu'il a confessé sa foi devant les tribunaux des païens ou des hérétiques, mais c'est celui qui souffre innocemment sans résister aux méchants, pour se conformer à l'exemple du Christ. Le martyr c'est celui qui souffre une passion comme le Christ, en Lui ressemblant spirituellement par la douceur, la soumission, la victoire sur l'amour de la vie et du monde au nom de l'amour de Dieu et des frères.

B. *Les « saints princes » du temps de l'invasion tartare.*

Dans la suite de l'histoire de la Russie, en particulier du XII[e] au XIV[e] siècle, le type du saint prince, esquissé par l'hagiographie kiévienne s'est développé et enrichi de traits nouveaux. Il nous faut tout d'abord, situer cette sainteté nouvelle dans son cadre extérieur, historique.

Après la mort de Jaroslav, le vengeur de Boris et Glĕb, commença la décadence du grand-duché de Kiev. Les « oudel » devinrent de plus en plus indépendants. De nouvelles principautés chrétiennes se constituèrent au Centre et au Nord de la Russie. Tous ces petits États s'affaiblissaient réciproquement par leurs rivalités incessantes. Profitant de cet état de choses, des hordes asiatiques commençaient à envahir la Russie du Sud. Ce furent d'abord les Polovtzi, puis les Mongols de Gengis-Khan. En 1223 la victoire de Kalka fit du Khan le maître de la Russie méridionale. En 1238, le petit-fils de Gengis-Khan conquit tout le Nord par la victoire de Sit. Partout sur leur passage, les Tartares détruisaient et pillaient les villes

et incendiaient les églises et les monastères. Bientôt la Sainte Russie ne fut plus qu'un amas de ruines fumantes. En 1240 la laure de Kiev fut brûlée et saccagée et en 1260, même la fière Novgorod dut se soumettre au Khan. En même temps, les Lithuaniens et les chevaliers teutoniques s'avançaient à l'Ouest victorieusement dans le pays. Mais dans cette période si sombre, marquée, par ailleurs, par une profonde décadence spirituelle, la sainteté princière connut une nouvelle floraison. Elle est caractérisée par l'apparition d'un type nouveau : celui du bon prince, fidèle serviteur de son pays, défenseur de la Terre russe et du peuple orthodoxe, dont le service s'achève souvent par le sacrifice de la vie.

Les différents traits de cette « icone » du « saint prince » se trouvent épars dans les chroniques manuscrites de ce temps, qui ont été éditées par la Commission archéographique (volumes 1-4 de ses publications). Les vies des saints princes ont été soigneusement étudiées par l'historien Serebrjanskij. Le professeur Fedotov donne également des extraits des chroniques dans son ouvrage.

L'image hagiographique des saints princes n'a rien de sombre et d'ascétique. Elle est peinte par les chroniqueurs en tons clairs, chauds, rayonnants. Ce sont vraiment les représentants d'une sainteté laïque, on pourrait presque dire mondaine.

Une des « icones de prince » les plus lumineuses est celle du prince Vasilko. L'antique chronique manuscrite dit de lui « qu'il était beau de visage. Ses yeux brillaient et son regard était pénétrant ; il était courageux au-delà de toute mesure et son cœur était léger. Tout homme qui le servait, qui mangeait son pain, qui buvait à sa table était aimé de lui qu'il fut prince ou vassal. Il était plein d'un amour débordant pour ses serfs. Le courage et la sagesse habitaient en lui, la justice et la vérité l'accompagnaient » (cfr Fedotov, *Les Saints de la Russie ancienne*, p. 83).

Beauté physique et spirituelle, limpidité du regard et pureté de l'âme, voilà ce qui caractérise le saint prince. Ses vertus n'ont rien d'inhumain ou de surhumain. Ce qu'on vante, c'est sa générosité envers les pauvres et l'Église, son amitié prodigue en témoignages d'amour, envers ses compagnons d'armes, sa bonté plutôt que sa justice. Comme dans la chronique sur Vladimir nous trouvons chez eux le scrupule de savoir s'ils ont le droit de punir même les criminels : « Ne tuez aucun homme, juste ou criminel, écrit Vladimir Monomaque, et ne permettez pas de le tuer. Si un homme doit être condamné à mort : vous, gardez-vous de perdre l'âme d'un chrétien » (Instruction du prince Vladimir Monomaque, Appendice à la Chronique de Nestor. Édition Léger, p. 248-249).

Les « bonnes œuvres » du prince sont la protection de la veuve et de l'orphelin, la défense des faibles contre les puissants.

Il prie Dieu, le soir et le matin, et quand il va à cheval il répète en secret : « Seigneur, aie pitié » (cfr Instruction de Vladimir Monomaque).

Mais en tout cela le saint prince ne dépasse pas le niveau spirituel exigé de tout bon chrétien. Ce qui le rend digne de vénération c'est le service rendu à ses frères, à sa patrie, service qui presque toujours se parachève par le don de la vie. Ce sont les princes qui ont réalisé dans leur vie, la parole évangélique : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis », que le peuple russe a considérés comme des saints.

C'est la lutte contre les peuplades païennes, Polovtzi, Pétchénègues, tout d'abord, mais surtout dans la suite la résistance aux envahisseurs tartares, qui fournit l'occasion de ce service désintéressé de leur pays, allant jusqu'au sacrifice de la vie.

Avec l'invasion tartare une nouvelle catégorie de saints princes fait son apparition. Celle des « défenseurs du peuple

orthodoxe », des « lutteurs pour la Terre russe ». Parmi eux, le plus célèbre est Alexandre Nevsky, victorieux non des Tartares, mais des Suédois, à la bataille de la Néva en 1240 et des chevaliers teutoniques sur le lac Peipus en 1242. Défendant la Russie contre les envahisseurs de l'Ouest, il poursuivit une politique de conciliation avec le Khan. Sa « gitié » du XIII[e] siècle et retravaillée au XVI[e] siècle le présente comme le type parfait du guerrier chrétien, beau, courageux, demandant l'aide de Dieu avant la bataille et secondé par des forces surnaturelles. C'est ainsi que la légende raconte qu'à la veille de la bataille contre les Suédois, un bateau mystérieux,chargé d'ombres, descendit la Néva. C'étaient Boris et Glĕb, entourés de rameurs célestes qui venaient au secours de « leur parent Alexandre ».

L'idée spirituelle qui anime la « vie » de saint Alexandre Nevsky, est celle du dévouement à ses frères orthodoxes et à la Terre russe. C'est ce qui est exprimé dans la vieille chronique du XIII[e] siècle par ces paroles : « C'est pour cela que Dieu a glorifié son juste serviteur, parce qu'il a beaucoup travaillé pour la Terre russe et pour Novgorod et pour Pskov, et pour toute la Terre russe et qu'il a donné son corps pour la chrétienté orthodoxe » (Fedotov, *ouvrage cit.*, p. 91).

La même conception du sacrifice de la vie pour le peuple chrétien et pour la patrie, considéré comme un titre à la gloire céleste, se trouve exprimée dans le récit du départ pour la guerre de Mstislav Rostislavič : « Frères, dit-il à ses compagnons, écartez tout souci. Si nous mourons pour les chrétiens, nous sommes purifiés de nos péchés et Dieu comptera notre sang comme celui des martyrs. Dieu veuille qu'il en soit ainsi » (Fedotov, *ouvrage cit.*, p. 92). En canonisant les « lutteurs pour la Terre russe », l'Église russe n'a pas canonisé leur succès politique. Car plusieurs parmi eux échouèrent du point de vue humain et perdirent à la fois leurs États et leur vie.

Elle n'a même pas glorifié la guerre sainte contre les infidèles : il y a des « gitié » nettement favorables aux Tartares comme celle qui parle d'un prince qui vécut longtemps dans la Horde et celle qui dépeint la conversion au christianisme, du tsarévitch de la Horde, Pierre. En étudiant les documents hagiographiques anciens, on sent que ce que le peuple chrétien de la Russie a admiré en ses princes, c'est l'intention d'amour, de sacrifice, avec laquelle ils partirent en guerre. Ils ont été vénérés non pas, parce qu'ils firent la guerre aux païens, mais parce que partout en guerre ils se conformèrent à l'exhortation renfermée dans les paroles évangéliques : « Celui qui donne sa vie pour son ami, celui-ci sera le plus grand dans le royaume des cieux » (Chronique sur Michel Jaroslavič de Tver). Et la chronique ajoute : « Ici il y a non seulement un ami, ni deux hommes pour lesquels donner sa vie, mais tout un peuple réduit en servitude, et quelques-uns sont assassinés et leurs femmes et leurs filles sont souillées par les païens impurs et personne ne donne sa vie pour ce peuple... » (paroles de Michel de Tver partant en guerre. Fedotov, *ouvrage cit.*, p. 88).

Parmi les princes canonisés du temps de l'invasion tartare, il y a un groupe qui doit particulièrement attirer notre attention. Ce sont les plus aimés du peuple russe parmi ses saints princes, en dehors de Boris et de Glĕb, ceux qui avant le XVIII[e] siècle (période à laquelle Pierre le Grand éleva Alexandre Nevsky au rang de patron de l'empire russe) furent les plus populaires : Roman de Rjazan, Vasilko, Yuri Vsevolodovič et surtout, Michel de Tver et Michel de Černigov. A l'héroïsme du guerrier, ceux-là joignirent l'humilité, la soumission à la douleur du martyr qui souffre sans résister. Parfois même ils manquèrent de courage dans la lutte ouverte, comme Michel de Černigov qui commença par fuir l'ennemi, mais ils expièrent toutes leurs fautes en s'offrant volontairement à la mort, dans la Horde du Khan.

Vasilko fut assassiné dans la Horde parce qu'il refusa de partager le repas des Tartares, ce qui était considéré comme un reniement de la foi chrétienne.

Michel de Černigov, après avoir d'abord abandonné Kiev aux Tartares, se rendit de son propre gré dans la Horde pour attirer sur lui la colère du Khan et pour la détourner de son peuple. Le Khan par des promesses cherche à le séduire lui demandant seulement « d'adorer le buisson » et «d'aller à travers le feu». Michel s'y refusa, «ne voulant pas être chrétien de nom seulement ». Il rejeta aussi la proposition de ses amis boïars, qui lui ménagèrent une occasion de s'enfuir et voulurent prendre sur eux la punition du Khan. Après avoir été faible dans la bataille, il se montra héroïque dans le martyre. « Il veut mourir pour la foi » et il est tué le 20 septembre 1246.

Mais le plus intéressant parmi ces princes « strastoterptsi », est sans doute Michel Jaroslavič de Tver. Victime des intrigues politiques d'un parent il abandonne à celui-ci qui est l'allié du Khan, le grand-duché de Moscou, dont il était l'héritier. Ce n'est que lorsqu'il doit défendre son propre pays, la ville de Tver, que sur le conseil de l'évêque, il se décide à la résistance armée. Victorieux, il pardonne à son ennemi. Mais celui-ci excite contre lui le Khan. Il faut craindre une expédition des Tartares contre Tver. Le prince Michel s'offre alors pour aller dans la Horde et attirer sur lui la colère du Khan. Après un entretien avec son père spirituel, il accepte pleinement le martyre. Il se rend auprès de ses ennemis en sachant que la mort l'y attend. En prison chez les Tartares, il passa ses nuits à veiller, prier et lire dans la Bible. Pendant la journée il encourage ses amis. On l'oblige à s'agenouiller devant les chefs tartares, et il doit porter autour du cou un carré de bois. A partir de ce moment ses yeux sont remplis de larmes. Mais il refuse de fuir, comme le lui propo ent les boïars : « Que Dieu ne veuille que je songe à une chose

semblable, dit-il. Si je me sauvais moi seul, en provoquant la perte de mon peuple, quel jugement m'attendrait là-haut ». Un jour des serviteurs de son ennemi pénètrent dans sa tente et l'un d'eux lui transperce le cœur.

Dans la description de la mort de tous ces « princes-martyrs » transparaît toujours à nouveau le thème de Boris et de Glěb, tel un thème musical se poursuivant à travers toutes les strophes d'un chant. C'est le thème du « strastoterpets », du « souffrant la passion » pour le Christ, de la victime qui s'offre sans résister à ses ennemis, en sacrifice volontaire à Dieu, pour les frères.

Très souvent les paroles de Boris et de Glěb sont mises dans la bouche des princes du temps des Tartares et la hantise de l'idée du « souffrant » est si forte, qu'elle amène parfois l'hagiographe à modifier très sensiblement les traits de son modèle historique pour les rendre conformes au type du « strastoterpets ». C'est le cas en particulier pour la légende d'André Bogoljubskij, qui fut victime d'intrigues politiques fomentées en partie par lui-même et qui avant d'être assassiné, lutta énergiquement contre ses agresseurs. Sa « gitié » décrit cependant sa mort avec des paroles empruntées au récit de la mort de Glěb.

Comme le fait remarquer très justement le professeur Fedotov, le type hagiographique du « saint prince », bien que formellement apparenté à celui de l'empereur de l'hagiographie byzantine,a reçu en Russie un contenu tout nouveau. De même que celle du patriarche, la personne du « saint empereur » de Byzance était considérée comme sacrée. En vertu de son pouvoir politique même sur la chrétienté orthodoxe, il était censé être doué d'un charisme particulier. La canonisation des empereurs byzantins est l'expression de cette conception théocratique du pouvoir impérial. Rien de tel ne se manifeste dans l'image du « saint prince » russe. Leur pouvoir n'ayant rien de comparable à celui des empereurs, ils ne pouvaient rendre à l'Orthodoxie les

mêmes services que ceux-ci, telle que la lutte contre l'hérésie, la convocation des conciles œcuméniques. Leur canonisation est bien plutôt l'expression d'un nouvel idéal patriotique et national, pour lequel il n'y avait pas de place dans l'empire universel de Byzance.

Dans «l'icone» du « saint prince » russe, l'idéal chrétien et l'idéal patriotique s'interpénètrent et se mêlent intimement. Il s'agit d'une christianisation de l'idéal national. Il ne faut pas entendre par là, que dans l'image du saint prince le patriotisme ait été canonisé en lui-même et déclaré sacré. En réalité ce n'est que lorsque le sentiment patriotique s'exprime par un acte d'amour et de sacrifice, lorsque l'amour de la patrie devient l'occasion de mettre en pratique le commandement évangélique de l'amour du prochain, qu'ils se trouvent élevés dans la sphère de la sainteté chrétienne. Notamment chez les princes « souffrants » l'accomplissement du devoir patriotique apparaît seulement comme une des occasions historiques qui permettent de réaliser une forme de l'imitation du Christ liée par son essence religieuse à aucune des contingences de l'histoire des peuples.

Après le refoulement des Tartares à la suite de la victoire de Koulikovo Polié, remportée par Dimitri Donskoj (1380), et l'établissement au XVe siècle de l'empire moscovite, la sainteté princière disparut peu à peu, comme réalité historique. Elle fut remplacée par d'autres formes de sainteté laïque. Mais avant de parler d'elles, nous devons donner un aperçu de la sainteté monacale et hiérarchique de la Russie ancienne.

(à suivre) Madame E. BEHR-SIGEL.

Après dix ans : la semaine unioniste de Bruxelles en 1925.

« Tout ce qu'il y a d'amour chez les catholiques et chez les dissidents, tout ce qu'il y a d'amour entre catholiques et dissidents, milite et militera toujours pour l'Union, et tout ce qu'il y a de haine, de manque d'amour et d'étroitesse des deux côtés milite pour la séparation des Églises ». Cette phrase, prononcée au discours de clôture de la semaine unioniste de Bruxelles (21-25 septembre 1925) par Son Excellence le métropolite Szepticki, archevêque ruthène de Léopol, représentait bien la conviction générale de tous les participants : elle était le résumé et la conclusion de toute cette semaine d'étude, où un nouveau mouvement pour l'Union des Églises avait pris forme. Voici quel en avait été le point de départ.

Deux ans après la fin de la guerre, le métropolite Szepticki, au cours d'un voyage *ad limina*, visita un certain nombre de monastères bénédictins de l'Europe occidentale. Le but de ces visites était de propager une idée qui, depuis longtemps, lui était chère, et qui prenait, en raison des événements politiques, un aspect entièrement nouveau : le rôle du monachisme occidental dans la question de l'Union. Moine basilien lui-même, il avait fondé peu de temps avant la guerre une nouvelle branche d'un monachisme oriental catholique, à laquelle il avait donné le nom de « studites » ; mais il voulait plus : que le vieux tronc du monachisme occidental vienne aider de sa sève non seulement cette jeune pousse mais assurer sa collaboration effec-

tive au travail unioniste en général (1). Au cours de sa longue carrière épiscopale, le métropolite Szepticki avait eu l'occasion de s'intéresser de près à la Russie, et d'y faire maint séjour. Il s'était de plus en plus laissé gagner à cette conviction que, dans le contact — nécessairement préalable à la réunion — entre l'Église catholique et le monde orthodoxe, le monachisme occidental avait à jouer un rôle hors de pair. La conférence qu'il fit sur ce sujet à Rome le 18 février 1921, sous les auspices de l'Institut oriental, il la répéta en plusieurs monastères bénédictins de nos régions (2). Elle n'y provoqua, sans doute, aucune réaction immédiate, mais la vérité impressionnante de la thèse de Mgr Szepticki — qui devait substantiellement être reprise trois ans plus tard par Pie XI dans sa lettre *Equidem verba* du 21 mars 1924 — ne manqua pas de laisser une trace en certains esprits plus ou moins préparés pour la recevoir.

* * *

Conservant plus que les ordres récents le contact avec

(1) Le métropolite Szepticki avait obtenu, en 1923, une lettre de la Sacrée Congrégation orientale approuvant et encourageant la démarche qu'il tentait, depuis plusieurs années, pour s'assurer le concours des moines bénédictins dans sa fondation studite (son frère, le P. Clément Szepticki, higoumène de la laure studite d'Uniov, avait fait, avant la guerre, sa première initiation monastique à Beuron); on trouvera cette lettre dans le *Bulletin des missions* d'août 1923, p. 500. — Des événements subséquents — et notamment l'intervention du Saint-Siège — feraient que la collaboration bénédictine aux studites, amorcée en 1925, devait très tôt se commuer en une fondation indépendante. Depuis 1926, le métropolite Szepticki, de plus en plus atteint par une paralysie contractée lors de sa déportation en Souzdalie durant la guerre, n'a plus guère quitté son palais archiépiscopal, d'où il s'intéresse activement encore à ce qui se passe dans le monde unioniste, dont il fut l'un des personnages les plus marquants depuis trente années.

(2) Le texte entier de cette conférence a paru en 1923 dans la revue *Stoudion*, p. 10-12 et 33-40. De larges extraits en avaient été publiés déjà dans le *Bulletin des missions* (bénédictines belges), avec plusieurs illustrations (juillet-août 1921, p. 181-188), à la suite du passage du Métropolite en l'abbaye de Saint-André en juin 1921.

les anciennes institutions de l'Église, l'Ordre bénédictin avait, semblait-il, une disposition particulière à comprendre le monde oriental, généralement plus proche du passé qui s'y est davantage maintenu, que l'Occident, terre des transformations. Un besoin de renouveau par l'esprit des anciens, qui s'était manifesté notamment dans le mouvement liturgique dont l'abbaye du Mont-César à Louvain avait été le principal foyer avant la guerre, avait montré déjà la fécondité de l'Ordre de Saint-Benoît en un ordre de choses apparenté aux motifs que faisait valoir le métropolite Szepticki. Aussi bien, ce ne serait point sans un procès logique qu'on verrait le promoteur du mouvement liturgique belge, dom Lambert Beauduin, moine du Mont-César, répondre par un intérêt très vif aux suggestions de l'archevêque de Léopol (1). Un an plus tard, tous deux devaient se retrouver à Rome, où dom Lambert Beauduin était devenu professeur de théologie, et cette rencontre fortuite devait être le point de départ d'une œuvre nouvelle.

(1) C'est ce qui faisait dire au rédacteur des *Questions liturgiques et paroissiales*, du Mont-César, en 1924, par manière de commentaire à la lettre de Pie XI, *Equidem Verba* : « Il était tout naturel dès lors que l'abbaye du Mont-César qui s'était vouée au mouvement liturgique fut amenée à s'intéresser à l'apostolat oriental, slave et russe. Aussi, conformément au désir du Saint-Père, la congrégation bénédictine belge l'a-t-elle désignée comme leur abbaye « la plus indiquée pour ce genre de travaux » (Q. L. P. Avent 1924, p. 278). — Quelques mois plus tard, dans une brochure intitulée *Une œuvre monastique pour l'union des Églises*, dom Lambert Beauduin expliquait (2e éd., p. 9 et 10) la nécessité d'avoir un monastère nouveau, entièrement consacré à l'apostolat de l'Union, et citait (p. 29-30), une lettre d'encouragement de S. E. le cardinal Tacci, secrétaire de la Congrégation orientale adressée le 14 février 1925 au Rme Père dom Robert de Kerchove, abbé du Mont-César, en réponse aux informations données par l'intermédiaire du Rme Procureur général de la congrégation bénédictine belge, sur l'œuvre en préparation, « à savoir la fondation prochaine d'un monastère dans lequel, pour répondre à l'appel du Saint-Père, les moines se consacreraient aux œuvres et aux études aptes à promouvoir l'union des Églises orientales ».

En décrire le détail dépasserait les bornes que nous voulons imposer à cet article. Qu'il suffise de dire que des pourparlers s'étant engagés, aboutirent, après de longs mois de délibérations, alors que Mgr Szepticki était rentré en Galicie, à un acte décisif. Les débats en cours étant parvenus aux oreilles de personnages alors très influents dans la Curie romaine, amenèrent une intervention du pape Pie XI, qui décida que ces projets devaient coûte que coûte passer à l'état de réalité. Tant et si bien qu'une lettre pontificale, adressée au Rme Primat de l'Ordre bénédictin, venait sanctionner bientôt toutes ces élaborations, et en faisait un résumé concis, qui prit la forme d'un mandat.

* * *

On comprendra dès lors comment et pourquoi les circonstances favorisèrent la première propagande des nouvelles idées en Belgique, où dom Lambert Beauduin pouvait très avantageusement mettre à profit les ressources de ses nombreuses relations. Une troisième fois, le métropolite Szepticki et dom Lambert Beauduin se retrouvèrent, à Léopol, cette fois, en territoire ruthène, où, dans la première moitié de l'année 1925, certains contours furent apportés, tant à la réalisation nouvelle qu'aux moyens de la faire connaître. En harmonie avec la collaboration bénédictine prévue, les nouveaux ouvriers de l'Union, profitant des douloureuses expériences de leurs devanciers, s'appliqueraient avant tout, en vue de réaliser un rapprochement, à rechercher par tous moyens non ce qui divise, mais ce qui unit ; le travail serait un travail de « paix », conformément à la devise bénédictine ; il s'appuierait sur la charité chrétienne, et irait des fondements dogmatiques restés communs aux deux Églises, jusqu'aux institutions les plus périphériques du christianisme dérivant de mêmes principes. Ce faisant, on suivait du reste la ligne de conduite tracée par Pie XI, qui avait dit, dans son allocution consistoriale du 18 dé-

cembre 1924 ; « Du côté des orientaux, il y a des causes nombreuses d'incompréhension mutuelle ; il faut s'appliquer à faire tomber les préjugés, à dissiper les fausses conceptions doctrinales, les erreurs historiques qui embrassent l'œuvre de la réconciliation ; celle-ci ne peut être tentée avec un espoir fondé qu'à une triple condition : chez nous, il faut que l'on se défasse des erreurs courantes accumulées au cours des siècles, au sujet des croyances et des institutions des Églises d'Orient ; il faut que les orientaux de leur côté s'appliquent à considérer plus à fond l'identité de foi de leurs pères avec celles des pères latins ; il faut enfin que de part et d'autre, des échanges de pensées aient lieu dans un esprit de charité fraternelle ».

* * *

Pour faire connaître l'œuvre nouvelle, et pour lui donner de l'ampleur, on décida d'organiser à Bruxelles une semaine d'études, destinée à attirer le public religieux, pour l'initier aux questions unionistes (1). Au cours de cette semaine, des liturgies orientales seraient célébrées en différentes églises, et des conférences réuniraient, autour de personnalités en vue, des orateurs compétents et réputés. L'épiscopat belge encouragea dans une lettre collective ces journées de propagande, qui devaient se répéter plus modestement ensuite en d'autres endroits. Le succès de ces réunions de Bruxelles fut absolument inattendu. On ne nous en voudra point de rapporter ici un petit fait significatif. Lorsque le moment fut venu de déterminer la salle des séances, le R. P. Supérieur du local d'œuvres de la rue Brialmont annexé

(1) Un prélude de cette semaine unioniste avait eu lieu en annexe de la VIII[e] semaine liturgique (1925) tenue au Mont-César à Louvain, dont la dernière journée (13 août) avait été consacrée à la question de l'Union, et où plusieurs orateurs qui devaient collaborer à la semaine de Bruxelles — notamment dom Lambert Beauduin — avaient pris la parole.

à la résidence du provincial belge de la Compagnie de Jésus, qui avait accueilli avec la plus grande bienveillance les organisateurs des réunions, laissa le choix entre deux salles : un salon somptueux et une ample salle de fêtes de très vaste dimension. L'hôte fit remarquer avec la plus grande courtoisie que, pour des réunions aussi spéciales, le salon offrait une superficie largement suffisante, — il craignait d'offrir à des orateurs de marque la perspective humiliante d'une salle à peu près vide. Après avoir hésité, on opta cependant pour la salle des fêtes, qui, en cette période de vacances, se trouva être beaucoup trop petite pour contenir tous les auditeurs.

Son Éminence le cardinal Mercier — ami personnel de Mgr Szepticki et de dom Lambert Beauduin — attirait en ce moment tous les regards de ceux qui s'intéressaient au rapprochement des Églises, par le prestige qu'il avait donné aux Conversations de Malines, alors en cours. De plus, la haute compréhension et l'immense charité avec lesquelles il avait accueilli l'émigration russe en Belgique renforçait encore la valeur de son intervention. Il prit la parole lui-même aux réunions de la semaine, qui sous l'égide de sa haute personnalité, dépassa hautement les limites du programme : ce furent tous les dissidents qui apparurent comme des frères dans le Christ, et ce fut globalement vers eux que tous les souhaits se formulèrent (1).

(1) Il n'est pas inutile de rappeler ici quelles furent les conférences prononcées à la semaine de Bruxelles. Plusieurs d'entre elles ont été entièrement publiées en deux fascicules (A et B) de la *Revue catholique des idées et des faits* (23 octobre et 6 novembre 1925), et la même revue a publié dans son fascicule du 25 septembre (1925), une excellente chronique résumant l'esprit des réunions, due à la plume de Mgr Schyrgens, président de la semaine : CARDINAL MERCIER, *Pour l'union des Églises* (RCIF, B) ; MÉTROPOLITE SZEPTICKI, *La psychologie de l'Union* (id., A), *Discours de clôture* (id., B); DOM LAMBERT BEAUDUIN, *La position catholique par rapport à l'union des Églises*, *L'union des Églises et le concile du Vatican* (id., A) ; ABBÉ FERNAND PORTAL, *L'Église anglicane et l'union des Églises*

Ceux qui ont assisté à ces séances en ont conservé un inoubliable souvenir d'émotion et de grandeur religieuse. A côté de S. E. le cardinal Mercier et de Mgr Szepticki, de Mgr Schyrgens, président des séances, et de dom Lambert Beauduin, organisateur de la semaine, des RR. PP. de la Taille et Tyszkiewicz S. J., des RR. PP. dom de Meester, de Galen, Moreau O. S. B., du R. P. Maniglier A. A., et de bien d'autres encore, tous se rappellent la vénérable et sympathique figure de M. l'abbé Portal, prêtre de la Mission, le vétéran des questions anglicanes. Ce fut lui qui, dans des conversations privées, décida les organisateurs de la semaine à conserver leur élan dans une revue d'idées : « *Eirênikon* » avait-il dit, en voulant souligner l'esprit de la semaine par le titre de l'ancienne collection de tracts de Pusey. L'*Irénikon* a été baptisé en cette semaine, et la première année de la revue est encore tout imprégnée de l'élan vital des réunions de Bruxelles.

Parmi les distingués rapporteurs de ces séances, plusieurs devaient mourir peu après ; nous ne citerons ici que l'abbé Portal lui-même, et le cardinal Mercier. Mais, ceux qui vivent, on peut encore à dix ans de distance, les remercier

au XIXe siècle (id., A) ; P. Tyszkiewicz S. J., *La philosophie latente de l'Orthodoxie* (id., B) ; P. de la Taille S. J., *Nos frères séparés et leur capacité à l'égard du fruit de la messe* (3 leçons, id., B) ; P. Maniglier A. A., *La Russie, centre de l'Orthodoxie* (id., B) ; *La Russie et les rites* (id., B.) ; Dom Placide de Meester, *Le monachisme et la piété byzantine* (2 leçons) ; Dom Augustin de Galen, *L'association de prières « Catholica unio »* ; Dom Josaphat Moreau, *Les liturgies orientales* ; P. L. Gillet, *Répartition des Églises chrétiennes, au point de vue de l'Union* (id., A), *Une œuvre monastique pour l'Union, L'idée de sacrifice dans la question de l'Union* ; Cte Perovski, *Le Problème de l'Union au point de vue orthodoxe.* — Les liturgies byzantines furent célébrées respectivement en l'église Ste-Marie à Schaerbeek, au Sablon, à Ste-Croix et au Gesù, où le métropolite Szepticki célébra pontificalement. — Le soir, des réunions musicales avaient été organisées, où des chants liturgiques slaves et latins, des mélodies populaires et des compositions des musiciens russes modernes furent exécutées par différents groupes artistiques.

du bien qu'ils nous ont fait, et leur souhaiter de voir leur labeur porter des fruits abondants.

* * *

Il serait difficile de résumer ce qui a été dit à Bruxelles. Un très grand nombre d'idées ont été émises, un peu pêle-mêle dans tous ces discours. Au moment même, les plus vraies, les plus saisissantes ne sont pas apparues comme telles à tout le monde : pour les détacher du fond, il fallut même parfois, en ce moment là, faire un grand effort de comparaison et de jugement. Aujourd'hui, dix ans plus tard, elles apparaissent subitement d'elles-mêmes à celui qui les relit, comme des personnages de premier plan dans un drame qu'on reverrait pour la seconde fois, et on n'a plus de peine à les reconnaître : ce sont les idées qui ont été rebattues cent fois depuis. Mais pour avoir été tant de fois répétées sous diverses formes, avec des précisions et une mise au point continues, elles ne nous manifestent pas toujours en leur primeur, la force que nous leur connaissons aujourd'hui. On sentait qu'il fallait percer toutes les résistances par la voie du rapprochement et de la sympathie, par des échanges de vue amicaux, des conversations et en général par un travail à faire dans une atmosphère de charité. Que de fois ces mots ont-ils été répétés au cours de cette semaine ! Cette charité était alors à l'état d'intention. Ce n'était point cependant de la rhétorique, tant s'en faut. La direction était bonne : les résultats concrets qui sont venus s'ajouter ensuite ont montré qu'il en était ainsi. Depuis, un grand chemin a été parcouru. Mais la semaine de Bruxelles apparaît bien, à dix ans de distance, comme un arrangement des valeurs unionistes sous un nouveau coefficient, comme la mise en évidence d'un facteur jusque là laissé plutôt dans l'ombre, et sous lequel les problèmes demandaient d'être reconsidérés.

L'occidental y a battu sa coulpe : « Aucun cerveau humain, disait le Père Maniglier, si bien doué qu'il puisse être, n'est à lui seul la mesure des choses, et le Latin qui veut comprendre les Slaves, bien loin de ramener à sa norme particulière tout ce qu'il observe, doit plutôt s'efforcer d'élargir ses conceptions, et renoncer, comme dit le philosophe anglais, aux idôles de la tribu » (1). Lorsque le même conférencier, disait des Russes qu'« ils appellent esclavage notre discipline, fanatisme notre apostolat, hérésie nos définitions, despotisme notre autorité, violence nos conversions, éteignoir de la science notre Index, formalisme notre Codex » d'aucuns pouvaient croire à une boutade : nous savons aujourd'hui que la manière de parler de cet apôtre, qui avait vécu de longues années en Russie, en observateur des choses religieuses, dénonçait exactement la différence entre la Russie et l'Occident, ce « *point crucial* qui est une mentalité religieuse différente, une double conception de la mission, du rôle, de la vie et de l'organisation de l'Église, la juxtaposition plutôt que l'opposition de deux aspects d'un même idéal » (2) ; même la liturgie latine semblera relever, pour le Russe, « d'un autre corps mystique que celui de la sienne » (3), tout comme, à l'encontre de chez nous, « il lui semble irrespectueux de faire intervenir le raisonnement humain dans les choses de la foi » (4). Comme le disait le Père Tyszkiewicz, pour le Russe, pour qui le plus grand bien est la liberté, « ce qui s'oppose à la liberté, ce qui la détruit, c'est l'autorité. En se soumettant à une autorité, on renonce au sacrifice, à la responsabilité, au labeur angoissant du choix perpétuel entre le bien et le mal. Celui qui a recours à l'autorité, à l'obéissance est un fainéant, un lâche, il préfère s'endormir dans la commodité que de vivre dans le

(1) RCIF, B, p. 14-15.
(2) *Ib.*, p. 16.
(3) *Ib.* A, p. 25.
(4) *Ib.* B, p. 16.

sacrifice ; en cherchant chez l'autorité la solution de ses cas de conscience, on renonce par le fait même à sa propre conscience, on devient nul ou malhonnête » (1). Boutade encore, on en conviendra : c'est vrai qu'on peut abuser activement et passivement de l'autorité, et les Russes aiment à s'insurger contre ce dernier abus. S'il était question de doctrine, il faudrait évidemment faire des réserves envers une telle proposition. Mais c'est bien d'une psychologie différente qu'il s'agit en définitive, d'une psychologie qui a de la peine à se faire la même idée que nous de vérités religieuses pourtant essentielles de part et d'autre.

Et ceci est vrai spécialement des Russes, chez qui la pensée chrétienne, véhiculée par les œuvres des Pères de l'Église grecque a revêtu une manière toute particulière et bien authentiquement chrétienne, due aux réactions d'un peuple très impressionnable et doué d'une très grande émotivité. Pour les Russes « la foi est en même temps pensée et sentiment, selon l'expression de Chomjakov ; il faut même dire que pour un plus grand nombre d'entre eux, la croyance est une opération du cœur bien plus que de la raison. Si nous saisissons bien cette attitude, elle consiste à éliminer la raison pure des questions où la foi est engagée, à renoncer à étayer le mystère de démonstrations rationnelles, à redire en cette occurrence le mot de Pascal : orgueilleuse raison, tais-toi. C'est une foi qui se contente de la seule autorité de Dieu » (2). Devant de telles remarques, le Latin sentira immédiatement monter en lui une foule d'objections : raison et foi, *praeambula fidei*, concile du Vatican, etc., autant de choses qui correspondent aux dangers et aux besoins de la pensée occidentale, et ne s'adaptent pas à la pensée religieuse russe, qui est aux antipodes de ces préoccupations.

(1) *Ib.*, p. 20.
(2) *Ib.*, p. 16.



PRINCIPAUX PARTICIPANTS DE LA SEMAINE DE BRUXELLES.

1re RANGÉE (*assis; de gauche à droite*) : Abbé Portal, Mgr Schyrgens, Mgr Szepticki, Cardinal Mercier, Mgr van Caloen, dom Lambert Beauduin.

2e RANGÉE (*debouts*) : Dom Ildephonse Dirks, R. P. Tyzkiewicz, P. L. Gillet, R. P. Willaert, S. J., provincial de Belgique; dom Augustin de Galen, R. P. de la Taille, Mgr Sipiaguine, chanoine Dessain, R. P. Maniglier, P. Y. Nikoloff.

Tout le travail de rationalisation du dogme, qui s'est opéré chez nous au moyen âge est une chose qui leur est inconnue : « L'Église latine a le sens de la construction logique et de la précision dans les idées ; elle a fréquenté tant de peuples, de races et de nationalités, qu'elle a été amenée à délimiter ce qui devait être cru et pratiqué par tous ; elle s'est mesurée avec tant d'idées religieuses ou philosophiques, avec tant de systèmes humains différents de son armature dogmatique qu'elle a dû expliciter clairement ses croyances, fixer le contours de sa doctrine morale et de son Credo ; elle n'a pas pu livrer à l'arbitraire ou aux interprétations personnelles le dépôt de sa foi. Elle a construit un édifice spirituel où tout est cohérent et logiquement déduit... L'Église russe, empreinte de l'esprit russe, puisqu'elle n'a pas pu recevoir d'autre greffe, n'a pas le goût des délimitations nettes et tranchées ; elle vit de la foi, plus qu'elle ne la travaille »(1).

Ce ne sont que quelques types de citations. Pour leur donner toute la portée qu'elles méritent, il faudrait les encadrer de beaucoup d'autres encore, et les accompagner de tous les développements qu'elles ont acquis depuis lors. Car, il faut le dire, si depuis dix ans on a fait du côté catholique des efforts pour se rapprocher des Orthodoxes, si on est arrivé à se connaître déjà un peu mieux, si le problème de l'Union a débordé le cercle des spécialistes et est entré dans les horizons du grand public, c'est en grande partie aux organisateurs de cette semaine qu'on le doit. « Le personnage le plus considérable de la semaine, écrivait Mgr Schyrgens (2), était Son Excellence Mgr Szepticki ». Cela est bien vrai, et nous savons assez ce que la semaine de Bruxelles et les résultats qui suivirent doivent à sa personnalité. Mais, plus encore peut-être sommes-nous redevables à l'infatigable générosité de dom Lambert Beauduin,

(1) *Ib.*
(2) RCIF, 25 sept. 1925, p. 19.

l'organisateur et la tête des assemblées de Bruxelles, la cheville ouvrière de tout ce qui les a précédé et de tout ce qui les a suivi. Les *Questions liturgiques et paroissiales* de Louvain lui dédièrent l'an passé un numéro spécial, à l'occasion du 25e anniversaire du mouvement liturgique, dont il avait été l'âme dès 1909 (1). C'est une gerbe non moins grande qu'il faudra lui apporter en son temps pour l'actuel mouvement de l'Union.

* * *

On sait comment les événements qui viennent d'être esquissés ont abouti à la fondation du monastère d'Amay. Le mouvement qui s'est créé autour de ce nom remonte donc bien à dix années. Et ce fut en effet dans les tout derniers jours de décembre 1925 que les premiers bénédictins du Mont-César vinrent occuper l'ancien immeuble des carmélites d'Amay, que tant d'amis de l'Union ont visité depuis lors. Nous ne voulons nullement ici franchir cette date, et faire l'histoire des temps plus proches. On espère avoir l'occasion de le faire bientôt, au moins pour la croissance du mouvement idéologique, lors du Xe anniversaire de la parution d'*Irénikon*, qui eut lieu en avril 1926. Mais il nous est bien permis de dire que de riches valeurs religieuses se sont accumulées pendant ce temps, et qu'un rayonnement de vie, en même temps qu'une activité liturgique, scientifique, et artistique est venue compenser déjà l'amer labeur inhérent à tout début. De plus, au sein même de l'Orthodoxie, des voix sincères et attentives ont discerné notre effort de compréhension et de charité, et y ont fait écho. Or, dans l'œuvre du rapprochement, disait Mgr Szepticki, « nous avons besoin d'alliés entre les dissidents eux-mêmes. Nous avons besoin de ce ferment qui fera lever

(1) Octobre 1934. Cfr *Irénikon*, mars-avril 1935, 200.

toute la pâte. Il est clair que la cause de l'Union retirera une immense utilité de ce que des Orthodoxes soient convaincus du besoin de l'Union, de ce qu'ils s'approchent de nous, partagent notre conception de cette unité, et puissent à l'intérieur de l'Orthodoxie, persuader leurs frères » (1). Et, nous en avons le témoignage, c'est bien cela qui se fait lentement et sans heurt. « Nous n'avons d'autre tâche que de « clarifier l'atmosphère », ainsi que s'expriment nos amis anglicans, disait le cardinal Mercier, c'est-à-dire de dissiper des malentendus, de se libérer de part et d'autre de ses préjugés, de rétablir la vérité historique. Écartons de notre mieux les obstacles à l'Union, c'est notre tâche ; l'Union elle-même, sera l'œuvre de la grâce à l'heure que daignera choisir la divine Providence » (2).

D. O. R.

(1) *Discours de clôture*, l. c.
(2) RCIF, B, p. 6.

Chronique religieuse orthodoxe. (1)

ORTHODOXIE GRECQUE

III. PATRIARCAT DE JÉRUSALEM

Élection du nouveau patriarche. Lorsque, le 14 août 1931, le patriarche Damianos s'éteignit à l'âge de quatre-vingt trois ans, après avoir gouverné pendant trente quatre ans (1897-1931) l'Église de Sion, une crise depuis longtemps latente en son sein fut ouverte. Il avait fallu, en effet, l'extrême habileté du vieux Patriarche, pour maintenir dans le giron de l'Église des fidèles mécontents de ce que toute l'autorité ecclésiastique était concentrée dans les mains d'une infime minorité, la communauté du Saint-Sépulcre, étrangère à sa race et ne représentant pas les aspirations des fidèles chrétiens. Faut-il rappeler que la presque totalité de la population orthodoxe de Palestine est de race arabe et que les moines haghiotaphites, parmi lesquels se recrutent les membres du Saint-Synode sont pour la plupart grecs ? Le patriarche Damianos, pour venir à bout de l'opposition fréquente de son synode, s'était souvent appuyé sur ses fidèles, qui malgré sa qualité de grec, lui avaient toujours témoigné d'un attachement jamais démenti.

Au lendemain de sa mort deux groupes se formèrent aussitôt. Le Saint-Synode, appliquant le Règlement impérial de 1875 toujours en vigueur, procéda à l'élection d'un *locum tenens* du trône en la personne du métropolite de Ptolémaïs, Mgr Keladion, et, par une encyclique du 20 août, il

(1) Aux sigles, dont on trouvera l'interprétation à la p. 54 de ce volume, ajoutons *P. N.* = *Poslědnija Novosti*, Paris, organe républicain et *A.* = *Antireligioznik*, Moscou, organe de l'athéisme scientifique.

convoqua pour le 10 septembre, en vue de la première assemblée électrice, les douze prêtres mariés, qui devaient représenter les intérêts des fidèles. Ceux-ci, groupés en congrès orthodoxe, décidèrent de s'abstenir de toute participation à l'élection patriarcale, jusqu'à ce que satisfaction leur ait été donnée. Ils appuyaient leurs réclamations sur le rapport rédigé par les légistes du Gouvernement britannique en 1925, connu sous le nom de rapport Bertram-Young (1), qui, leur reconnaissant le droit à une plus large représentation dans l'assemblée électrice, leur aurait permis de faire élire comme patriarche quelqu'un de leur race.

Le processus de l'élection, suivant le Règlement impérial, comportait tout d'abord la désignation d'un certain nombre de candidats, par les évêques, en présence de l'assemblée électrice, composée des évêques, des archimandrites et des douze prêtres, délégués du peuple. Cette liste devait être soumise à l'autorité souveraine, afin qu'en soient rayés les noms des candidats non agréés par les pouvoirs publics et c'est parmi les noms restants que l'ensemble des électeurs avait à désigner trois personnalités susceptibles d'être portées au siège patriarcal. Il appartenait enfin aux seuls membres du Saint-Synode de choisir l'élu parmi ces trois.

La réunion de l'assemblée électrice fut remise plusieurs fois et toujours les délégués du peuple firent défaut. Le gouverneur de la ville, Sir Campbell, fut saisi des difficultés par le *locum tenens* et la position qu'il prit alors fut toujours maintenue par les autorités britanniques durant les quatre années que durèrent les tractations : une réforme du Règlement devait être opérée, le patriarcat devait en donner l'assurance, mais elle ne pouvait l'être qu'après l'élection du nouveau patriarche. Les Arabes orthodoxes ne voulurent pourtant pas admettre ce point de vue et leur assemblée, réunie le 20 octobre décidait : de ne pas prendre

(1) Le rapport ne fut jamais accepté par le patriarcat.

part à l'élection avant qu'ait été opérée la réforme ; de proposer à une assemblée générale des fidèles la fermeture des églises et la rupture avec le patriarcat, dans le cas d'une élection contre leur gré ; enfin d'organiser pour le dimanche suivant une manifestation pacifique.

Après de vaines tractations, le Saint-Synode convoqua une nouvelle fois l'assemblée électrice pour le 3 décembre ; les délégués du peuple s'abstinrent, mais on procéda cette fois à la confection de la liste des candidats, au nombre de douze, parmi lesquels figuraient le patriarche d'Alexandrie Meletios, l'archevêque d'Athènes Chrysostome, le métropolite de Leontopolis Christophoros. Cette liste fut soumise au haut commissaire anglais et approuvée par lui, et la date définitive de l'élection fut fixée au 15 janvier 1932.

Mais entre-temps la Commission Exécutive du Congrès orthodoxe avait engagé une action judiciaire contre le *locum tenens*, qui fut cité à comparaître devant le tribunal anglais précisément le 15 janvier. L'action des Arabes se fondait sur la violation des Règlements par le Saint-Synode relativement : à l'élection du *locum tenens*, qui aurait dû être approuvée par l'autorité souveraine et dont la juridiction ne devenait effective qu'alors ; à la composition du synode, légalement composé de six évêques et de neuf archimandrites, alors qu'en réalité y siégeaient douze évêques et onze archimandrites ; à la participation des archimandrites, à la désignation des candidats (réservée aux seuls évêques) ; enfin à la désignation de trois candidats (ceux dont nous avons cité les noms) dont la nationalité actuelle ne correspondait pas à l'ancienne sujétion ottomane. Devant ces considérants, Mgr Keladion avait à expliquer pourquoi il n'avait pas différé l'élection jusqu'au complet accord des parties.

En face de semblable situation le Saint-Synode remit l'élection à une date ultérieure, mais le *locum tenens* se refusa à comparaître par devant le tribunal, soutenant que le

patriarcat, d'après le Règlement de 1875, était un établissement religieux relevant uniquement de l'autorité administrative. Ce point de vue ne fut pas celui des autorités anglaises et le tribunal eut à juger l'action intentée contre Mgr Keladion, sans que celui-ci fut présent. Sa sentence rencontra sur la plupart des points les revendications des Arabes ; il décréta que le synode qui avait élu le *locum tenens* n'était pas régulièrement constitué ; que ce dernier aurait dû être approuvé par le ministre des colonies ; qu'un délai de vingt et un jours aurait dû séparer la date de la réunion de l'assemblée électrice de celle de sa convocation ; que seuls les évêques auraient pu former la première liste des candidats et qu'enfin ceux-ci devaient être sujets du sultan. Ce document fut transmis au patriarcat.

Le *locum ienens* en appela de ce jugement au ministre des colonies à Londres, en exposant le point de vue patriarcal par un mémoire de cent cinq articles daté du 14 février 1932. Le ministre, sans pourtant désavouer le tribunal, faisait assurer Mgr Keladion de sa bonne volonté le 8 juillet de la même année.

L'année 1933 s'écoula sans qu'aucun changement n'intervint ; les parties restaient sur leurs positions, malgré les échanges de vues qui eurent lieu entre elles durant le mois de juin au palais du haut commissaire britannique. Il semble que le Gouvernement anglais, qui jouait dans cette affaire le rôle autrefois tenu par la Sublime Porte, dont les vizirs étaient rompus à tous les marchandages, ait voulu laisser au temps le soin de calmer les passions et espérait que le parti arabe, lassé à la longue de la vacance du siège, se contenterait de la promesse d'un règlement à valoir après la présente élection. Nous verrons bientôt que ce calcul devait être déjoué.

Le 1er janvier 1934 le ministère de Londres reconnaissait l'autorité du *locum tenens* et le 16 avril le haut commissaire de Palestine rendait une ordonnance dans le but

de solutionner le problème de l'élection ; celle-ci n'apportait aucune modification substantielle au Règlement impérial en vigueur, mais elle donnait l'assurance, qu'aussitôt après l'intronisation du nouveau patriarche, satisfaction serait donnée au parti du peuple, dans le sens du rapport Bertram-Young. Peut-être pour faciliter l'entente, Mgr Keladion donnait en date du 18 septembre sa démission de la lieutenance du siège patriarcal. Le Saint-Synode le remplaça en élisant à l'unanimité l'archevêque de Madavôn, Mgr Meliton ; ce changement de personne fut ratifié par les autorités de Londres le 31 décembre de la même année.

Les voies étaient libres pour tenter de résoudre définitivement la difficulté. Le 27 mai 1935 l'ordonnance du haut commissaire fut promulguée à l'instar d'une loi, en guise d'éclaircissement au Règlement impérial de 1875. Aussitôt le *locum tenens* convoqua l'assemblée électrice pour le 21 juin (1). Celle-ci, malgré l'absence des délégués du peuple, établit une nouvelle liste de candidats, parmi lesquels figuraient encore les noms du patriarche d'Alexandrie Meletios, de l'archevêque d'Athènes Chrysostome, du métropolite de Leontopolis Christophoros ; à côté de ceux-là ceux des prélats hiérosolymitains : les deux *locum tenens* et l'archevêque du Jourdain Timothée. Cette liste fut approuvée par la suprême autorité politique, en l'occurrence le ministre anglais des colonies, et le 22 juillet l'assemblée se réunissait pour procéder au second stade de l'élection, à savoir la désignation de trois noms parmi ceux des candidats préalablement choisis. Les quarante-sept voix des haghiotaphites

(1) Nous avons tiré les éléments de cette étude principalement de la revue *Nea Sion*, organe officiel du patriarcat sionite. Rendant compte des dernières phases du conflit, *Pantainos* fait remarquer qu'à la réunion du 21 juin et à la rédaction de la liste des éligibles prirent part tous les membres du Saint Synode, c'est-à-dire dix évêques et onze archimandrites. On peut constater que sur ce point la décision du tribunal anglais de janvier 1932 n'a pas été appliquée.

participants au vote se répartirent ainsi : l'archevêque Timothée du Jourdain en obtint vingt-neuf, le patriarche d'Alexandrie quinze et l'archevêque de Madavôn, trois. Au troisième tour, auquel seul prit part le Saint-Synode, l'archevêque Timothée eut quatorze voix et le patriarche Meletios cinq. Mgr Timothée était donc élu patriarche de Jérusalem, après une vacance du siège longue de près de quatre ans.

Cette élection ramènera-t-elle la paix dans l'Église de Sion ? Il est prématuré de se prononcer sur ce point. Des tentatives de conciliation ont déjà eu lieu entre le nouveau patriarche et les représentants de la population arabe ; jusqu'ici elles n'ont donné aucun résultat.

IV. ÉGLISE DE GRÈCE

Révolte des partisans du Vieux Style. Ce n'est pas d'hier qu'une opposition violente s'est manifestée en Grèce contre le nouveau calendrier. Conduite le plus souvent par des moines fanatiques, elle a réussi à grouper ses tenants en associations, elle a organisé pour eux des services religieux, si bien qu'à côté de l'Église officielle il s'en trouva une autre et que le danger d'un schisme apparaissait chaque jour plus menaçant. Ce péril n'échappa pas à la hiérarchie ; dans ses réunions collectives d'octobre 1934 elle attira par deux fois l'attention du Gouvernement sur les devoirs qui lui incombaient, de par la Constitution, d'avoir à réprimer tout mouvement séditieux de nature à troubler la vie de l'Église. Le 23 novembre la hiérarchie publiait un communiqué adressé aux fidèles et dénonçant le danger. Mais le Gouvernement Tsaldaris négligea complètement les appels des pouvoirs religieux et il resta même sourd à une demande positive du Saint-Synode, en date du 16 février 1935, d'avoir à dissoudre les groupements des partisans du Vieux Style ou de rétablir l'ancien calendrier pour tout le pays.

Ces rétroactes expliquent comment au début de la présente année, il fut possible à trois métropolites de se révolter ouvertement contre le Saint-Synode en essayant de jeter les bases d'une nouvelle organisation ecclésiastique. Nul doute qu'ils espéraient être suivis par le peuple et qu'ils comptaient sur l'importance du mouvement d'opinion qu'ils créeraient pour s'assurer l'impunité. Le 25 mai, le métropolite de Démétrias (Volo) Mgr Germanos et deux de ses collègues Chrysostome de Zante et Chrysostome ancien métropolite de Florina constituèrent un conseil épiscopal et rédigèrent une protestation qu'ils adressèrent à toutes les Églises orthodoxes « contre l'introduction anticanonique du nouveau calendrier (en Grèce) » ; en même temps ils proclamaient hérétiques les membres du Saint-Synode et l'archevêque d'Athènes et brisaient toute relation canonique avec la hiérarchie synodale. Le lendemain ces prélats, devant une foule nombreuse, réunie dans l'église de la Dormition de la Mère de Dieu à Athènes, développaient leurs idées et leur programme et présidaient des cérémonies religieuses. Bientôt ils voulurent donner à leur tentative une forme organique et dans ce but ils procédèrent à la consécration épiscopale de quatre archimandrites ; de plus le métropolite de Démétrias prit le titre de chef de l'Église orthodoxe en Grèce et dans leurs éparchies respectives les prélats dissidents restaurèrent le Vieux Style.

Toutefois ce mouvement anarchique fut sans lendemain. Les évêques et le clergé se groupèrent étroitement autour de l'archevêque d'Athènes, Mgr Chrysostome Papadopoulos et des membres du Saint-Synode. Celui-ci, réuni d'urgence dès le 26 mai, prit aussitôt les mesures qui s'imposaient. Le 27, il inculpa officiellement les trois métropolites rebelles et les déclara déchus de leur siège, leur déniant à l'avenir tout droit pastoral, il ordonna une première enquête, dont la direction fut confiée au métropolite de Gortyna. Le refus des inculpés à comparaître devant lui amena la convoca-

tion du tribunal synodique du premier degré. Dans la première séance que tint ce comité le 30 mai, un incident survint qui retarda quelque peu la solution de l'affaire. Trois évêques, Procope d'Hydra et Spetsae, Hiérothée d'Acarnanie et Irénée de Samos-Icaria, développèrent dans un mémoire la conviction où ils étaient que tout jugement des inculpés, qui devait être de la dernière sévérité, était rendu impossible, par le refus que le Gouvernement apporterait à l'exécuter ; conséquemment ils donnaient leur démission de membres du synode. Le départ de trois de ses membres enleva au tribunal le quorum requis pour qu'il pût juger validement ; force fut donc d'appeler, selon l'ordre d'ancienneté, trois autres métropolites et de désigner des suppléants pour remplacer ceux qui seraient empêchés à la dernière minute.

Ce n'est donc que le 14 juin que put se réunir le tribunal synodique de première instance, composé de douze membres sous la présidence du métropolite de Corfou Mgr Alexandre. Voici les conclusions de la sentence qu'il porta : « En vertu des articles 11, 17 et 23 de la loi 5383 « relative aux tribunaux ecclésiastiques » tels qu'ils ont été modifiés par l'ordonnance législative du 12 juin 1935 et jugeant par défaut, (le tribunal) déclare les ex-métropolites inculpés Germanos Mavromati de Démétrias, Chrysostome Kavouridis autrefois de Florina et Chrysostome Démétrios de Zante, coupables de faction, de complot, de conciliabule, de schisme et de mépris de l'Église canonique et légale de Grèce, d'excitation du clergé et du peuple à répudier l'Église canonique et légale de Grèce ; il leur impose la peine de la dégradation de la dignité épiscopale, la réduction à l'état monastique, la rélégation corporelle pour une durée de cinq ans dans un monastère ; il les dépouille de tout titre et ordre épiscopal et il les condamne aux frais et aux droits de timbre ». Les considérants du jugement, qui reprennent, en les classant, les différents épisodes qui marquèrent la

révolte des Métropolites, indiquent aussi sur quelles bases canoniques les juges se sont appuyés : c'est d'abord le canon 34 du VIe concile œcuménique, punissant de la dégradation toute conjuration d'ecclésiastiques contre leur autorité régulière ; le canon 6 de Gangres, frappant d'anathème le prêtre qui veut remplir les fonctions sacrées tout en étant en dissentiment public à l'égard de son évêque ; le canon 5 d'Antioche, qui prévoit le cas du prêtre en rébellion contre son évêque et persistant après deux avertissements à vouloir réunir les fidèles et célébrer le culte, et il le juge digne de la dégradation en recommandant de le livrer au bras séculier ; enfin les canons 14 et 15 du concile premier et second, où est précisément envisagé le cas d'un évêque en révolte contre son métropolite ou son patriarche et qui l'ayant accusé devant l'autorité compétente s'en sépare avant qu'une décision synodique soit intervenue, et refuse d'en faire mémoire à l'autel.

Devant la gravité de la situation le Gouvernement était sorti de son indifférence en face de la question religieuse et il fit exécuter la sentence du tribunal ; c'est par ses soins que les coupables furent conduits dans les monastères à eux assignés comme lieu de rélégation.

La rigueur de la sentence ou un retour à de meilleurs sentiments firent fléchir le métropolite de Zante, qui en appela à la juridiction ecclésiastique supérieure. Le Saint-Synode, se réunissant le 25 juin, décida que le tribunal d'appel tiendrait une session vers le milieu de juillet pour statuer sur son cas ; la peine frappant les ex-métropolites de Démétrias et autrefois de Florina fut d'autre part déclarée irrévocable.

Le 3 juillet les quatre archimandrites élevés à la dignité épiscopale, devaient comparaître à leur tour devant le tribunal de première instance. S'appuyant sur les mêmes lois, le jury les condamna par défaut et les déclara coupables d'avoir reçu une consécration épiscopale illégale et anticanonique,

d'avoir adhéré au schisme fomenté par les trois métropolites, de s'être opposés à l'autorité par la constitution de conciliabules et de factions; en conséquence il leur appliquait la peine de la dégradation, les privant de toute fonction et titre sacerdotaux, les réduisant à l'état monastique et les condamnant à la relégation corporelle pour une période de cinq ans ; les accusés avaient en outre à supporter les dépens. Pour justifier leur sentence, les juges après avoir rappelé les faits incriminés, citaient à côté des canons rappelés plus haut, les canons 35 des Apôtres, 22 et 13 d'Antioche, qui prévoient le cas d'ordres sacrés conférés illégalement par un évêque en dehors de son ressort de juridiction et punissent également le consécrateur et les consacrés.

Le professeur de droit canonique bien connu, Amilcar Alivizatos, dans une lettre au journal athénien *Estia* estimait que ce dernier jugement était une erreur du point de vue canonique, car il semblait accorder une valeur à des consécrations de par elles-mêmes invalides.

Deux des archimandrites revinrent également à résipiscence : Christophoros Chatzès et Polycarpe Liosi adressèrent un appel au tribunal ecclésiatique du second degré.

C'est le 16 juillet que se réunit cette cour de justice de quinze membres, sous la présidence de l'archevêque-primat d'Athènes, pour statuer sur le sort de l'ex-métropolite de Zante Chrysostome Démétrios. Voici le jugement qu'elle rendit, après avoir établi des considérants qui mesuraient la gravité de la faute et les raisons de la clémence : « Le tribunal, prenant en considération le sincère repentir de l'appelant, les canons sacrés (52 des Apôtres ; 2, 5, 7 d'Ancyre ; 12 de Nicée, 1 ; 3 et 102 du VIe concile œcuménique), la pratique de l'Église en vigueur depuis toujours, les paroles de saint Basile « qu'il ne faut point déterminer le remède de la pénitence par la durée mais par la manière » (canon 2) et « que pour éprouver les fruits de la pénitence, nous ne

devons point les juger absolument par la durée, mais que nous devons porter notre attention sur la qualité du repentir » (canon 34) et se souvenant que généralement selon les saints canons, comme le remarque Balsamon d'Antioche, (commentaire sur le canon 74 de saint Basile), «les évêques ont le pouvoir, non seulement de diminuer la durée des punitions, mais de modifier les châtiments eux-mêmes », conformément à ce qui est écrit dans le Nomocanon (Syntagma, I, 231) et à ce que dit saint Cyrille d'Alexandrie « la méthode de l'économie ne déplaît pas aux hommes prudents », (lettre 56, P. G., 77, 19 ; cfr saint Athanase d'Alexandrie, lettre à Rufinianus, Syntagma, IV, 82). Le tribunal considérant les articles 26 et 142, 124 et 139 de la loi 5383 « relative aux tribunaux ecclésiastiques » et modifiant la décision, par défaut, portée en appel du tribunal du premier degré en date du 14 juin 1935 se rapportant à l'ex-métropolite de Zante Chrysostome Démétrios, le relève de la peine de la dégradation de l'état épiscopal portée contre lui, de même que de la réduction à l'état monastique et de la rélégation corporelle pour une durée de cinq ans dans un monastère ; l'appelant étant ainsi réintégré dans les rangs des évêques et sur le trône de Zante, il (le tribunal) lui inflige la peine d'une suspense de toute activité épiscopale d'une durée de six mois, à commencer au jour de la communication qui lui sera faite de cette décision ; il le condamne en outre aux frais du premier jugement et de l'appel ».

Deux jours plus tard, le 18 juillet, le même tribunal jugeait le recours des deux archimandrites. Après avoir proclamé l'invalidité et la nullité des consécrations, usant encore de l'économie en raison du regret loyal des appelants, il levait la peine de la dégradation et les autres sanctions prises contre eux, il les rétablissait dans leurs droits sacerdotaux et leur imposait une suspense d'un an, sans pourtant qu'ils fussent privés de leur situation et de leur traite-

ment ; les deux archimandrites eurent aussi à supporter les frais de la procédure.

Puisque cette note devait parler de la situation de l'Église de Grèce durant ces derniers mois, il fallait qu'elle s'étendit sur le triste incident que nous venons de décrire. Il importe pourtant de souligner l'unanimité qui s'est faite autour du Saint-Synode durant ces moments difficiles ; les prélats firent taire leurs prétentions personnelles, les corps constitués prirent position en faveur de l'ordre établi ; du dehors aussi les encouragements ne manquèrent pas à l'Église officielle, témoin les interventions du patriarche œcuménique.

La façon rapide et énergique dont usèrent l'archevêque d'Athènes et son synode pour étouffer la révolte des prélats dissidents, la modération qu'ils mirent à accepter les regrets de certains d'entre eux, ont certes contribué à affermir la situation de Mgr Chrysostome Papadopoulos. Il semble, qu'instruits par cette douloureuse expérience, ils aient envisagé les possibilités d'apaiser pour de bon les mécontentements des palaiohimerologites ; il faut souhaiter qu'ils y parviennent sans tarder (1).

HIÉROMOINE PIERRE.

(1) C'est à la revue *Ekklesia* organe de l'Église de Grèce, que nous devons les renseignements reproduits ici ; nous les avons confrontés avec les nouvelles qu'a données *Pantainos* d'Alexandrie. Les *notes* que nous avions consacrées à l'épisode de la rébellion des trois métropolites, partisans du Vieux Style, étaient déjà livrées à la publication, lorsque nous parvint la nouvelle du retour à l'erreur des deux archimandrites repentants Christophoros Chatzès et Polycarpe Liosi. Après avoir accepté avec reconnaissance la sentence de la cour d'appel ecclésiastique, trois mois plus tard, ils manifestèrent au Saint-Synode qu'ils se considéraient toujours revêtus du caractère épiscopal et ils pactisèrent de nouveau avec leurs consécrateurs.

EN RUSSIE

3. RÉACTION RELIGIEUSE

A. Généralités.

Réveil religieux.

Les sources différentes s'accordent pour constater en Russie une recrudescence du sentiment religieux. Laissons d'abord parler les leaders soviétiques. Le chef des bezbožniks E. Jaroslavskij déclarait au XVIIe congrès du parti communiste en février 1934 que la Religion et l'Église sont toujours vivantes et redoutables « en jouant sur les cordes de la paix de classe et de l'amour fraternel » (1). Si à Moscou même, la religion garde ses positions, dans les campagnes elle est en avance. Un lieutenant du précédent, A. Lukačevskij insiste aussi sur l'augmentation du poids relatif de la religion dans la population pour y voir une manœuvre de la Contre-révolution (2). Celle-ci dirigerait son arme religieuse, la plus subtile, pour travailler des millions (millions et pas mille, répète-t-il (3)) qui vivent encore dans leurs préjugés séculaires. Les régions les plus inquiétantes sont la Sibérie occidentale, la région agricole du Centre, l'Oural et le Caucase septentrional (4). « Oui, il est difficile de détruire le vieux monde, on n'y peut rien. On peut bien tuer le corps mais il est impossible de détruire l'âme du peuple », s'écrie la *Rabočaja Moskva* (Moscou ouvrière) (5). Bref, on se voit forcé d'avouer que la victoire sur la Religion est plus dure que la victoire sur le front économique (6).

(1) *P. N.* 8 avril 1934.
(2) *A.* 1935, n° 5, p. 3.
(3) *Id.* n° 4, p. 15.
(4) *P. N.*, *l. c.*
(5) *Vz*, 6 juin 1934.
(6) *Id.* 11 avril 1934.

Un communiste tchèque revenu de Russie trouve que l'air même y est imprégné de foi. Aucune force n'en pourrait avoir raison et l'héroïcité de sa résistance devant l'ennemi serait un exemple suivi et fécond. La victoire de la « mystique » ne pourrait être contestée (1). Ajoutons encore les impressions d'un voyageur américain, le Dr Charles Norris, inspecteur principal de la médecine à New-York : « Je n'ai pas eu la possibilité de parler à des Russes, mais je sens qu'ils sont sursaturés d'athéisme et de léninisme, et qu'ils aspirent de nouveau à la Religion » (2). De même pense un correspondant de la *Neue freie Presse* de Vienne qui a visité l'U. R. S. S. à Pâques 1934 : sans aucun doute le sentiment religieux y va croissant quoique d'une façon cachée. Le peuple revient à l'Église parce qu'il en ressent le besoin (3).

Le professeur Timašev apporte, comme il en a l'habitude, des idées judicieuses et des détails intéressants dans deux articles parus dans *Vz* à un an d'intervalle : *L'Église et le monde dans la Russie contemporaine* et *La milice du Christ en Russie* (4). Selon lui, la situation du christianisme y est plus et moins favorable à la fois, qu'à l'époque des persécutions des premiers siècles : moins favorable parce que la politique soviétique à son égard, recourt moins à la persécution directe qu'à l'étouffement de toute activité de l'Église dans le domaine de la charité publique et de l'instruction de la jeunesse ; plus favorable, parce que la foi chrétienne a poussé dans l'âme du peuple russe des racines profondes. L'auteur ne veut pas nier que la propagande athée ait fait beaucoup de victimes parmi les croyants de Russie en leur enlevant la foi ou bien, cas plus fréquent, en les rendant simplement indifférents. Par contre, le reste fidèle a la foi à un degré héroïque : « L'âme russe n'a pas

(1) *Kotimaa*, nº 59, 13 août 1935.
(2) *Vz*, 9 septembre 1935.
(3) 9 juin 1934.
(4) 15 juin 1935 et 9 juin 1934.

perdu son orientation vers le divin ». A l'heure actuelle, nous dit l'auteur, la *quantité* des croyants augmente aussi ; il énumère de nouveaux mouvements religieux qui portent des noms à sonorité très traditionnelle dans les Sectes : les Gardiens de l'Église, les Silencieux, la vraie voie du Salut, les Luminaires. Nous le suivrons tout à l'heure dans les analyses des différents milieux (1).

Quelle est exactement la qualité de ce renouveau religieux affirmé de côtés différents ? On vient de voir l'optimisme un peu onctueux de M. Timašev : il y aperçoit un christianisme comparable à celui de l'ère des martyrs. Les sources communistes font croire plutôt à la persistance d'une religion coutumière, « bytovaja », et superstitieuse.

Ainsi une enquête sur l'état religieux des enfants à l'école primaire relate l'existence parmi eux de croyances, aux « esprits domestiques » (domovoj), aux esprits des eaux et aux sorcières, toutes croyances qui leur sont apprises par les femmes, les grand'mères surtout (2) ; ailleurs il est dit que l'élément féminin de la population ressent un grand intérêt pour les songes (3). On mentionne aussi fréquemment un procédé très en vogue dans la Russie d'avant la Révolution : des lettres venant de Dieu sont lancées dans le public ; elles annoncent la volonté divine et ceux qui les reçoivent sont obligés de les recopier et de les propager sous peine de malheur. « C'est de cette manière que l'ennemi veut empêcher la lutte des kolchozniks pour une vie riche et cultivée » (4). Il serait évidemment faux de vouloir conclure sur la foi de ces renseignements que toute la religion dans la Russie contemporaine est superstition, pas plus qu'elle ne l'était dans la Russie ancienne malgré son allure

(1) *Eine Herde und ein Hirt* 1935, n° 50 donne aussi des tableaux de la persistance invincible de la Religion en Russie.

(2) *A.* 1935, n° 1.

(3) *Id.* 1934, n° 3, p. 45.

(4) *Id.*, 1935, n° 5, p. 33.

superstitieuse très fréquente alors aussi. D'ailleurs dans l'enquête qu'on vient de citer se trouvent aussi des déclarations authentiquement religieuses.

Il semble toutefois que la note vraie consiste à faire une plus large part dans la renaissance religieuse russe à un spiritualisme plutôt vague qu'à un christianisme positif. Qu'on se rapporte au témoignage cité plus haut du Dr Charles Norris. Joignons-y celui de J. de Saint-Chamant dans *La Croix* de Paris : il a été frappé par l'idéalisme qui transparaît dans le *pathos* de construction socialiste en U. R. S. S. Il l'interprête comme un heureux présage pour une efflorescence spiritualiste (1). Dans le même sens encore, *P. N.* raconte l'intérêt extraordinaire que des livres traitant d'occultisme ont suscité dans un groupe du Komsomol (jeunesse communiste) au point de lui faire abandonner pour les lire les affaires urgentes. « Ils éprouvent de la fatigue et du dégoût organique pour le matérialisme, et le désir de trouver quelque chose d'autre, de plus profond et de plus intéressant » (2).

Le spiritualisme s'étend dans tous les milieux de la société soviétique qui n'est pas encore sans classes, comme elle devrait l'être selon la doctrine marxiste. « Ce n'est pas seulement dans le secteur individualiste des villages que les préjugés religieux persistent, mais aussi parmi les kolchozniks et les ouvriers nouvellement arrivés à l'usine. Voilà une difficulté pour les combattre ! » (3). Oleščuk, le leader antireligieux, avoue que la propagande athée pourrait cesser si la religion n'embrassait pas en plus des ennemis, les classes ouvrières elles-mêmes ! Si la population rurale n'est individualiste qu'au tiers (individualiste s'oppose ici à collectiviste, kolchoz), il ne faut pas conclure pour cela que les croyants n'y sont qu'un tiers aussi (4).

(1) 10 avril 1935.
(2) 11 Août 1935.
(3) *A.* 1934, nº 3, p. 38.
(4) *Vz*, 9 juin 1935.

Il est intéressant de constater que le renouveau spiritualiste fait oublier momentanément aux différents croyants leurs divergences religieuses et les réunit en un front commun dont nous tâcherons maintenant de parcourir les secteurs. « Les partisans de la vieille Église donnent la main aux rénovateurs, les membres des sectes aux Orthodoxes, les Orthodoxes aux prêtres catholiques, les moulahs aux rabbins. Les controverses religieuses sont quasi-disparues » (1).

B. Dans l'Orthodoxie.

Situation générale.

Un correspondant plutôt pessimiste de la *Kölnische Zeitung* cité par *Vz*, a observé en Russie l'extinction de la vie ecclésiastique organisée (2). Par contre *Amadis* affirme que de nouvelles paroisses se constituent (3). On sait cependant que la loi de 1929 exige pour cela la constitution d'un comité de vingt personnes qui se rendent responsables pour toute la vie paroissiale (4), particulièrement en ce qui concerne les impôts (les églises sont imposées comme des usines à cierges à cause de la grande consommation qu'on en fait pour le culte (5)). La naissance d'une paroisse témoigne donc de l'existence de vingt héros. « Les vingt, cela veut dire vingt hommes qui se sont voués au martyre lent et sans espoir de salut, en se sacrifiant tout entiers pour la foi. Trente-six mille paroisses (c'est le chiffre que l'auteur donne pour le pays entier) ce sont trente-six mille groupes de vingt = sept cent vingt mille hommes qui ont tout sacrifié pour le Christ » (6).

(1) *Ibid.*

(2) 6 juillet 1934. Relation très pessimiste aussi dans *Federal Council Bulletin*, 1935, n° 9-10, p. 8-9.

(3) *Vz*, 26 avril 1935.

(4) *Irénikon*, 1929, VI, 411.

(5) *Vz*, 18 mai 1934.

(6) *Id.*, *l. c.*

La situation financière de paroisses quel que soit leur nombre, est très difficile : toutes négociations un peu importantes sont défendues ; c'est de la main à la main que les secours se donnent (1). Faut-il rappeler l'impossibilité de faire imprimer de la littérature religieuse ? Le recrutement sacerdotal est empêché par le fait que les séminaristes sont mis hors la loi (2).

Orientations.

N. A. Timašev fait remarquer deux tendances dans la réaction religieuse de l'Orthodoxie. D'une part, l'adaptation aux nouvelles conditions sociales surtout à la collectivisation dans la campagne. Pour défendre la religion contre le caractère de classe dont la propagande antireligieuse fait son argument favori, le clergé porterait son attention sur les éléments les plus pauvres et les plus arriérés de la population (3) ; c'est de leur milieu qu'il recruterait les conseils paroissiaux. D'autres exemples d'adaptation puisés dans la presse antireligieuse : Anciennement les prêtres appelaient les kolchoz des lieux de damnation, ils refusaient l'absolution à leurs membres (4). Maintenant un évêque de la région de Gdov (près de Leningrad) aurait dit : « Tous doivent entrer dans les kolchoz : c'est l'unique voie de salut désignée par Dieu » (5). Les kolchoz sont voulus de Dieu et il serait temps pour leur population de penser à Dieu et de le remercier de ce bienfait (6). Non seulement l'absolution n'est plus refusée, mais les kolchozniks sont confessés avant les autres comme de *vrais* travailleurs (7).

(1) *Id.*, 12 juin 1934.
(2) *Id.*, 6 juillet 1934.
(3) *A.*, 1935, nº 5, p. 7.
(4) *Ib.*, 1934, nº 3, p. 38.
(5) *Vz*, 9 juin 1934.
(6) *A.*, 1934, nº 4, p. 48.
(7) *Id.*, 1935, *l. c.*

Les kolchozniks les plus actifs (udarniki) sont élus dans les conseils paroissiaux (1). Les prêtres se mettraient aussi à propager les emprunts soviétiques et avec plus de succès que d'autres (2). Cette adaptation déroute, au dire des antireligieux, les consciences socialistes insuffisamment formées, au point de les faire poser la question : pourquoi combattre les prêtres s'ils ne combattent pas, eux, la construction socialiste ? (3). On comprend alors l'insistance que la propagande antireligieuse met à dévoiler la contre-révolution cachée que de tels prêtres introduisent dans le kolchoz, l'organisme soviétique par excellence, et à stigmatiser leur connivence avec les éléments criminels du pays (4).

Citons comme activités proprement religieuses du clergé, les « popes ambulants » (peredvižka), qui circulent en portant sur eux tout le nécessaire pour la célébration de la liturgie et l'administration des sacrements, « un autel presque entier » (5). Leur influence serait énorme : ce sont eux qui réveilleraient dans la peuple le sentiment religieux et amèneraient à faire rouvrir des églises précédemment fermées (6). Les prêtres dans les kolchoz, où ils seraient sans nombre (7), tâcheraient et réussiraient à faire célébrer des fêtes secondaires (la Saint-Georges, la Saint-Nicolas, le carnaval, par exemple) contre lesquelles la propagande antireligieuse n'aurait pas encore sévi, tandis que cette manœuvre serait impossible aux jours des grandes fêtes liturgiques (8). Comme réussite religieuse dans les campagnes on relate fréquemment les prières publiques contre les

(1) *Vz*, 4 septembre 1935.
(2) *Id.*, 9 juin 1934.
(3) *A.*, 1935, *l. c.*
(4) *Ibid.*
(5) *P. N.* 12 mai 1934.
(6) *Bezbožnik*, 27 avril 1934.
(7) *Id.* (Revue), mai 1934.
(8) *A.*, 1935, *l. c.*

intempéries (crime de lèse-athéisme), et encore parfois pontificales (1). Les pieux laïcs ont plus de facilité que le clergé de pénétrer jusque dans les administrations des kolchoz. Très souvent le fait est déploré par les journaux antireligieux (2). Il reste à apporter quelques exemples de sabotage des manifestations athées. A Voronež des estrades construites pour une représentation antireligieuse sont démolies et les acteurs dispersés par la force. Des pannes électriques viennent très souvent et très à propos interrompre les conférences antireligieuses (3).

La politique d'adaptation que nous venons de décrire brièvement est appelée à tout instant par les bezbožniks « tichaja sapa », un sapement lent de la construction socialiste (4).

M. Timašev préfère cependant une autre tendance qu'il signale dans ses articles, parce que plus conforme à l'esprit orthodoxe : celle de la patience et du recueillement des forces spirituelles. Quand les églises sont désaffectées ces Orthodoxes descendent dans les catacombes ; ils le font même quand les églises restent ouvertes car ils les considèrent comme profanées par l'Antéchrist. *V. Č.* donne un tableau impressionnant de ceux de ces fidèles qui se sont enfuis dans les forêts du Nord de la Volga ; ils y sont environ un millier : prêtres entourés d'intellectuels, étudiants et professeurs. Les offices sont célébrés pendant la nuit (5).

La population et le clergé.

Le clergé ne peut vivre que des aumônes des fidèles. Le plus souvent pour toute subsistance il ne possède que

(1) *Vz*, 15 juin 1935.
(2) *Id.*, 9 juin 1934, *A.* 1935, n° 5, p. 36, p. ex.
(3) *Vz*, 15 juin 1935.
(4) Ainsi *A.*, 1934, n° 1, p. 40.
(5) 1934, n° 28.

la quête à l'église (1). Des cas curieux se présentent. A Alamazov (région de Voznesensk) la communauté des fidèles passe un contrat avec le curé pour lui fournir régulièrement des œufs en échange de ses services. Le Soviet du village non seulement enregistre le contrat mais décrète encore des sanctions contre ceux qui ne le respecteraient pas (2). Ou encore dans la région d'Odessa à Bělousovo, c'est le Soviet même qui conclut le contrat suivant : une partie bien délimitée de l'église locale à l'exclusion stricte du sanctuaire, lui est cédée pour devenir une grange à grain, à la condition expresse qu'on n'y travaille pas pendant les services religieux et que les ouvriers respectent dans leurs paroles la sainteté du lieu : en contre-prestation le Soviet s'engage à effectuer les réparations nécessaires et à payer les impôts (3).

Ce sont les prêtres qui ne portent pas le costume civil et qui n'ont pas coupé la barbe et les cheveux (une minorité), qui exerceraient la plus grande influence sur les fidèles (4). Rappelons le rôle bienfaisant des prêtres ambulants déjà mentionné.

Nous parlerons ailleurs de la fermeture des églises ; disons ici que cette procédure rencontre à certains endroits une résistance telle que l'intervention de la G. P. U. se fait nécessaire (5). Il arrive aussi que des églises désaffectées se rouvrent sur l'insistance des croyants. On l'a vu plus haut à propos des prêtres ambulants et le communiste tchèque dont le témoignage a été déjà apporté, raconte avoir vu des ouvertures et des fermetures d'églises alternant jusque quatre fois (6).

(1) *Vz*, 6 juillet 1935.
(2) *Id.*, 25 juin 1935.
(3) *Pravda*, 18 octobre 1935.
(4) *Vz*, 6 février 1935.
(5) *Id.*, 4 mai 1935.
(6) *Kotimaa, l. c.*

A Leningrad, il y aurait encore de cinquante-neuf à soixante-six églises ouvertes au culte dont le tiers dans le faubourg de Viborg qui a toujours été le quartier ouvrier (1). En règle générale les églises courent moins de dangers à la périphérie des villes qu'au centre ; ainsi est-il à Kiev (2). Parmi les églises conservées il y en a où le culte est célébré toute la semaine et d'autres où les offices ne se célèbrent que le samedi et le dimanche. Un émigré russe naturalisé français a pu constater cet été à Moscou l'absence presque totale de clochers : ils ont été démolis par les fidèles eux-mêmes ; ils sont devenus inutiles après la suppression des cloches et leurs matériaux venaient à point pour la réfection des églises (3).

Les opinions sont partagées quant à l'assistance dans les églises. Les sources communistes et des témoins neutres la composent uniquement de vieillards, et même ceux-ci n'y viendraient que quand le prêtre officie bien (4). Les relations des journaux russes émigrés insistent au contraire sur le caractère mélangé de l'assistance où seraient représentés tous les milieux sociaux, la jeunesse surtout. On s'accorde cependant à signaler l'absence des personnages à uniforme dont la présence aux offices religieux pourrait entraîner le renvoi de leur place (5). Le manque de pratique ne signifierait donc pas pour eux manque de convictions religieuses.

Les enfants sont encore baptisés en grand nombre même chez les communistes, mais en cachette évidemment ; Vladimir est le nom qu'on leur donne le plus souvent : il est chrétien et soviétique à la fois (Vladimir Lénine) (6). *Nederlansch christelijk Persbureau* apporte des statistiques déso-

(1) *Vz.*, 9 juin 1934 et 7 septembre 1935.
(2) *Id.*, 4 mai 1934.
(3) *Id.*, 25 avril 1935.
(4) *Id.*, 6 juillet 1934 et 5 août 1935.
(5) *Id.*, 12 juin et 4 mai 1935.
(6) *Id.*, 4 mai 1935.

lantes en ce qui concerne les mariages religieux à Moscou : de 71 % en 1925 ils seraient tombés à 0,3 % en 1935 (1). Les funérailles sont toujours civiles ; quelques jours après l'enterrement on fait dire les prières d'usage par des prêtres qui se tiennent à cet effet dans les environs des cimetières. Les *pannichides* à domicile ont été défendues par suite du grand nombre d'assistants qu'elles recrutaient dans la population de la maison (2).

Il existe une interdiction pour les processions religieuses et malgré cela elles se produisent encore ; on mobilise la G. P. U., qui ne parvient pas à les disperser (3).

Les icones n'ont pas totalement disparu des maisons : on peut les apercevoir d'un côté de la chambre et de l'autre les portraits des « chefs » ; ont les trouve encore dans le commerce, mais ce ne sont plus les reproductions si populaires qu'on voyait dans la Russie d'avant la Révolution, mais des peintures faites par quelque pieux « bogomaz » (théographe) (4).

Les Kolchoz.

Dans l'aperçu général, il a déjà été parlé des survivances religieuses dans les kolchoz, qui devraient être des citadelles de l'athéisme militant (baptême, icones, prières publiques, etc.). Quelques statistiques maintenant. Sur les deux cent mille kolchoz d'U.R.S.S., il n'y en aurait que quatre cents pleinement athées (5). Dans les environs de Novgorod, la majorité des kolchozniks trouvent que la religion ne dérange personne, et vingt-trois la trouvent vraiment nécessaire (6).

(1) N° 1572, 2 septembre 1935.
(2) *Vz*, 12 juin 1935.
(3) *Id.*, 9 juin 1934. La presse mondiale a parlé d'une procession grandiose à Leningrad en août 1935. *Vz*, 19 octobre, déclare cette nouvelle fausse.
(4) *Id.*, 25 avril 1934.
(5) *Vt.*, 1933, n° 11-12.
(6) *Vz*, 15 juin 1935.

Komsomol

L'organisation de la jeunesse communiste traverse une crise politique et religieuse de sorte que l'Internationale communiste aurait décidé de la réformer dans un sens uniquement antifasciste et plus large que l'ancien (1). Les dirigeants sans-Dieu se montrent mécontents de la passivité du Komsomol sur le front antireligieux ; on tâchera de lui insuffler une nouvelle ferveur athée (2). Voici la réponse d'une komsomolienne à une grand'mère qui défend à sa petite fille d'aller avec les komsomoliens : « Que ceux qui ont envie de croire croient ; nous autres komsomoliens, nous ne croyons pas, mais nous ne blessons jamais les sentiments religieux d'autrui. Nous ne combattons que les « hooligan » (mot très employé en Russie depuis toujours) (3). Plus que cela cependant : leur dégoût de la propagande antireligieuse serait profond (4), on constaterait chez eux une attirance vers le culte religieux : ainsi certains chanteraient dans les chœurs d'église, et d'autres donneraient de l'argent pour restaurer les églises ; bref, ils se feraient les auxiliaires de l'Église du prolétariat, et passeraient même parfois au sabotage de la construction socialiste (5). Pour combattre ces velléités religieuses, les antireligieux préconisent des réunions komsomoliennes plus animées, et surtout mieux garnies de victuailles (6).

Communistes.

Nous glanons parmi les relations sans nombre sur la persistance de la foi chez les membres du parti communiste

(1) *Vz*, 22 novembre 1935.
(2) *P. N.*, 3 janvier 1935; *A*. 1935, n° 4.
(3) *P. N.*, 7 juillet 1935.
(4) *Vz*, 15 juin 1935.
(5) *A.*, 1935, n° 5, p. 33; *Vz*, 20 février et 9 octobre 1935.
(6) *P. N.*, 8 avril 1935.

(assistance aux offices religieux et aux processions, icones pendues aux murs dans leurs habitations ou cachées dans les coffres, baptêmes et mariages religieux clandestins (1)), deux anecdotes caractéristiques : dans la région de Nižnij-Novgorod, un communiste fait demander au prêtre une *pannichide* pour un parent défunt, le prêtre exige une demande par écrit avant de s'exécuter. Le communiste écrit: « Mon père, je vous prie de célébrer une pannichide » (2). Un officier rouge trouve qu'il fait « très ennuyeux sans la foi » (3). Cette religiosité persistante les pousserait à saboter les conférences antireligieuses (4).

Sans-Dieu.

Un correspondant étranger raconte avoir vu une jeune sans-Dieu portant dans son sac un cierge et un billet du parti : « pour la vie pratique et pour la vie intérieure » (5).

Les femmes.

On verra plus loin tout le cas que la propagande antireligieuse fait de son activité parmi les femmes. Nous avons déjà cité le rôle des femmes dans la conservation d'une religion populaire plutôt superstitieuse. Les antireligieux affirment que même les femmes soviétiques ne font que semblant d'être athées ou que leur athéisme est tout superficiel (6). Les cercles féminins paroissiaux sont une cheville ouvrière de la réaction religieuse (7).

(1) *Vz*, 9 octobre et 17 mai 1934, 6 février 1935, etc.
(2) *Pravda*, 4 juin 1935.
(3) *Kotimaa, l. c.*
(4) *Vz*, 25 juin 1935.
(5) *P. N.*, 27 avril 1934.
(6) *A*, 1935, n° 2, enquête sur les bibliothèques.
(7) *Ibid.*

Les enfants et les écoles.

N. Timašev dans son article maintes fois cité, relate que la propagande religieuse parmi les enfants vise en premier lieu à les faire fréquenter les églises (ainsi un professeur conduit ses élèves à un office religieux et pour ne pas se faire remarquer, il les divise en petits groupes à l'aller et au retour (1)), chanter dans les chœurs et lire des livres religieux. Deux statistiques encore : la première, faite parmi les enfants de l'école primaire, déclare que 50 % n'ont même pas entendu parler de Dieu, et que les autres 50 % ont des convictions religieuses allant de la superstition à la foi chrétienne. M. Timašev croit que le pourcentage des croyants doit être plus élevé, parce que ces enfants ont tenu compte dans leur réponse de l'idéologie officielle qui fait de la religion et de l'école soviétique des choses inconciliables. Selon une autre statistique, faite à Saratov, il y aurait 59 % d'enfants religieux (2). Les journaux russes ont cité avec émotion la phrase d'une fillette en réponse à une question sur l'avenir qu'elle désirerait : « Être sainte Barbe, parce qu'elle a tant souffert pour le Christ » (3).

Le corps professoral dans les écoles continue à donner certaines marques d'activité religieuse. Un instituteur enseigne les récits bibliques aux enfants pendant plusieurs années, jusqu'à être dévoilé et démis (4). Ailleurs un prêtre remplace son fils instituteur pendant un an impunément (5).

(1) *Vz*, 4 juin 1935.
(2) *Kristeligt Dagblad*, 6 novembre 1935.
(3) *Vz*, 15 juin 1935.
(4) *Kristeligt... l. c.*
(5) *Vz*, 25 juillet 1935.

C. Dans les sectes.

Adaptation.

L'adaptation à la politique sociale et économique des Soviets est plus forte ici que dans l'Orthodoxie à cause des tendances sociales essentielles aux sectes ; elles veulent « s'orner du nom de Lénine, se faire valoir comme vrais réformateurs dans le sens de Lénine, et faire de lui un partisan des sectes » (1). Ce serait là la pire des perversions et les idéologues athées s'efforcent, pour la combattre, d'opposer le socialisme de Lénine bâti sur la haine de l'exploiteur et sur la lutte des classes, à celui des sectes qui veut reposer sur l'amour et la fraternité.

Dans leur propagande spiritualiste, les sectes visent surtout la jeunesse qu'elles désirent amener du matérialisme, qui a décomposé l'âme du peuple, au Christ (2).

Les Sectes sont surtout florissantes dans le Midi de la Russie.

Dom C. Lialine.

(1) F. Putincev dans *A*. 1935, nº 3, p. 14.
(2) *Vz*, *l. c.*

Chronique religieuse d'actualité.

Église catholique.

Au consistoire du 15-19 décembre, S. E. Mgr Tappouni, patriarche d'Antioche des Syriens a reçu le chapeau cardinalice. Voici la carrière du nouveau cardinal. Il est né à Mossoul le 3 novembre 1879, ordonné prêtre le 9 novembre 1902, élu évêque titulaire de Danaba le 14 septembre 1912, sacré à Beyrouth le 19 janvier 1913, transféré à Alep le 24 février 1921, à la mort de S. B. Mgr Rahmani, nommé vicaire apostolique du patriarcat le 17 mai 1929. Il est élu patriarche le 24 juin suivant par le synode des évêques sous le nom d'Ignace-Gabriel Ier, intronisé dans sa cathédrale de Beyrouth le 30 juin et confirmé au consistoire le 15 juillet. Le Pallium lui est donné le 6 août de la même année. *La Croix* de Paris du 8 décembre lui consacre un article où apparaissent ses hautes qualités de pasteur et d'administrateur.

Orthodoxie russe.

Les nouvelles concernant le métropolite Pierre de Kruticy restent contradictoires. D'une part l'exarchat patriarcal aux États-Unis déclare avoir reçu d'une façon privée la nouvelle de la libération du Métropolite, qui résiderait à Kolomna près de Moscou, dans un état de santé déplorable : ses pieds gelés seraient couverts d'abcès (1). Même nouvelle dans *Christian East* où la libération est attribuée aux protestations venues de l'étranger, qui devraient donc continuer pour amener des résultats encore meilleurs (2).

(1) *Novoe Russkoe Slovo* de New-York, 3 novembre 1935.
(2) 1935, XV, nº 2.

D'autre part *Vz* relate que la libération du Métropolite dépendrait d'une garantie de sa loyauté envers le Gouvernement soviétique, donnée par dix communautés de l'Église patriarcale au moins. Les termes de cette garantie sont conçus de façon à rendre celles-ci responsables même de la vie privée du Métropolite. Cette difficulté amènerait des hésitations (1).

Le même organe russe de New-York annonce la réunion du CONCILE PAN-RUSSE à Moscou pour la mi-avril 1936, seconde semaine après Pâques. Les problèmes à l'ordre du jour seraient l'élection d'un nouveau patriarche (candidats : métropolites Serge de Moscou et Grégoire d'Ekaterinburg), la condamnation des évêques russes de l'émigration et le second mariage des prêtres. Deux prélats de l'étranger y assisteront : le métropolite Serge du Japon et l'archevêque Benjamin d'Amérique (2).

On annonce de NOUVELLES LOIS CONTRE LA RELIGION. Certaines d'entre elles défendraient de favoriser en quoi que cela soit le culte religieux dans les nouvelles agglomérations, entièrement ouvrières, et d'y faire des conférences religieuses (3).

D'autres viseraient le commerce des livres religieux qui devraient être tous confisqués, et vendus à l'étranger on détruits, selon leur valeur. Enfin un décret proclamerait la confiscation des objets de valeur venant des églises fermées (4).

Le synode de l'ÉGLISE RÉNOVATRICE de Moscou a nommé comme successeur de l'archevêque Kedrovskij en Amérique, décédé l'année dernière, l'ÉVÊQUE KEDROV, archiprêtre de

(1) 23 novembre 1935.
(2) *Crkoven Vestnik* (bulgare) 1935, nº 40.
(3) *Eine Herde und ein Hirt*, 1935, nº 50.
(4) *Nederlandsch Christelijk Persbureau*, 1935, 14 novembre, nº 1602.

la cathédrale Saint-Nicolas de New-York (1). A son sacre ont pris part l'archevêque grec Christophe, Mgr Ambroise, évêque auxiliaire de l'Amérique du Nord. L'assistance était composée de représentants des Églises orthodoxes grecque, roumaine et russe (2).

Comme nous l'annoncions dans la dernière chronique, le patriarche serbe Barnabé a réuni, fin octobre - début de novembre une ASSEMBLÉE INTERHIÉRARCHIQUE A KARLOVCY, composée des métropolites Euloge, Théophile d'Amérique, Anastase (récemment promu à cette dignité), et l'évêque Dimitri d'Extrême-Orient, représentant les quatre principaux groupements de l'Église orthodoxe russe à l'étranger. Après des péripéties multiples, qui feront le sujet d'une chronique spéciale, une entente a été établie sur une base canonique rappelant celle que nous mentionnions, et qui devra être mise en pratique pour l'automne 1936, date à laquelle se réunira un concile (3). Le 19 novembre, les quatre prélats et le métropolite Antoine ont signé un appel aux fidèles de l'émigration, leur exposant la situation et les exhortant à la pacification.

Le CONCILE ANNUEL DE KARLOVCY, qui a précédé la réunion interhiérarchique, a eu à s'occuper entre autres choses, dont les détails seront donnés dans une chronique russe, de la doctrine sophiologique de l'archiprêtre Serge Bulgakov. Elle aurait été dénoncée au métropolite Serge de Moscou, par l'administration ecclésiastique de la rue Pétel à Paris (hiérarchie patriarcale). L'autorité moscovite l'aurait condamnée, et aurait envoyé son verdict au patriarche Barnabé de Serbie, qui, à son tour, en a entretenu le Concile. L'archevêque Séraphim (Sobolev) de Bogučary a été chargé d'étudier le problème. Cette nouvelle a provoqué une grande émo-

(1) Cfr *Irénikon*, 1935, XII, 388.
(2) *The Living Church*, 16 novembre 1935.
(3) Cfr *Irénikon*, 1935, XII, 81.

tion dans les milieux intellectuels russes de Paris. Y. M. C. A.-Press vient de publier la réponse du professeur Bulgakov et le professeur V. Iljin, une défense dans *Vz* du 7 décembre.

Detroit reçoit un évêque de l'obédience de Karlovcy, Mgr Jérôme (Černov), sacré en septembre par les archevêques Vital dont il devient le vicaire, Théodore de Tyr et Sidon, représentant du patriarche de Constantinople, et Athénagore de l'Église grecque. Il est ancien élève de l'Académie théologique de Moscou, qu'il a terminée en 1913. Depuis l'émigration, il a occupé des postes en Serbie et à Jérusalem (1).

Le Mouvement chrétien des travailleurs russes a tenu du 1er au 3 novembre le congrès annuel de sa fédération française, à Lyon. Notons que le synode de Karlovcy a béni le Mouvement dans une résolution datée du 30 juillet dernier.

On a fêté dans l'émigration russe en décembre les soixante-dix ans du philosophe religieux et écrivain D. S. Merežkovskij.

Le synode de l'Église orthodoxe de Lettonie a soumis le conflit hiérarchique dont nous avons parlé, au patriarcat de Constantinople (2).

Patriarcat de Constantinople.

Dans le courant du mois d'octobre une décision du Saint-Synode a créé une Métropole de Hongrie ; l'élection du titulaire aura lieu au Phanar, de même que celle des évêques suffragants, qui seront toutefois présentés par le métropolite. Depuis longtemps déjà le Gouvernement hongrois sollicitait du patriarcat semblable initiative. La nouvelle

(1) Crkoven Vestnik, 1935, n° 38.

(2) *Vz*, 12 novembre 1935. Au dernier moment on annonce l'octroi de l'autonomie.

en a été officiellement communiquée aux patriarches de Belgrade et de Bucarest.

La presse athénienne annonce que S. S. le patriarche Photios II est sérieusement malade. Le Saint-Synode d'Athènes l'a assuré de ses prières et de ses vœux (1).

Patriarcat d'Alexandrie.

Tandis que les différentes paroisses de l'archevêché avaient élu les délégués, qui devaient prendre part à l'ÉLECTION PATRIARCALE, le *locum tenens* du siège, métropolite Théophane de Tripoli, fut prié par le ministre de l'Intérieur égyptien d'avoir à surseoir aux préparatifs de l'élection, jusqu'à la réception d'une communication gouvernementale y relative.

Celle-ci, datée du 28 novembre, déterminait les conditions qu'aurait à souscrire le nouvel élu pour recevoir l'approbation royale. Ces conditions étaient *sine qua non*, aux yeux du Gouvernement. Les voici brièvement : 1. Un règlement sera prévu, en accord avec le Gouvernement pour les élections futures ; il tiendra compte des droits de la minorité syrienne ; 2. Les Syriens devront avoir une participation dans l'administration des biens du patriarcat ; 3. La désignation d'un second métropolite syrien sera examinée ; 4. Un nouveau règlement des tribunaux ecclésiastiques sera dressé d'accord avec le Gouvernement ; 5. Le nouveau patriarche, s'il ne l'a pas déjà, devra prendre la nationalité égyptienne.

Le Saint-Synode s'est réuni par deux fois pour délibérer sur la situation créée par le mémoire du Gouvernement ; il a décidé de lui soumettre par écrit ses représentations.

Patriarcat d'Antioche.

A peine apaisées les dissensions qui déchirèrent l'Église

(1) Nous apprenons que le Patriarche est décédé le 29 décembre.

à la suite de l'élection du patriarche Alexandre, la voici de nouveau troublée par des querelles intestines. Le métropolite Tryphon de Laodicée avait été, par une décision synodique, transféré en Argentine et remplacé sur son siège par MGR ÉPIPHANE D'ÉMESSE. Cette mesure ayant été rapportée, ce dernier s'obstina à rester à Laodicée et cette éparchie se trouva ainsi divisée entre deux pasteurs. Opiniâtre dans sa résistance, Mgr Épiphane alla jusqu'à se séparer ouvertement de son chef ecclésiastique et se mit à la tête d'un groupement autonome. Ni l'intervention du métropolite Chrysanthos de Trébizonde, envoyé par le Phanar pour essayer de pacifier les esprits, ni les tentatives de ses confrères du patriarcat d'Antioche ne parvinrent à le faire rentrer dans les voies de l'obéissance.

En date du 23 septembre, le Saint-Synode, réuni en cour de justice sous la présidence du patriarche Alexandre, l'a condamné à la dégradation de l'état épiscopal et à la réduction à l'état monastique ; il a frappé de nullité toutes les cérémonies qu'il accomplirait et les sacrements qu'il conférerait et lui a assigné comme lieu de résidence le monastère de Sainte-Thècle à Maloula.

Église de Grèce.

Le 3 novembre est décédé à Athènes le professeur Chrestos ANDROUTSOS de la faculté de théologie de cette ville. Il y enseignait depuis de longues années la théologie dogmatique et morale et il avait succédé dans cette chaire au professeur Sikos Rossis. C'est à juste titre qu'il était considéré comme l'un des meilleurs théologiens de son temps ; lors du projet de réunion d'un prosynode des Églises orthodoxes en 1932, il avait été choisi pour accompagner la délégation grecque en qualité de théologien. Parmi les nombreux ouvrages qu'il laisse, deux surtout retiendront l'attention, la *Δογματική* et la *Συμβολική*, qui constituent à l'heure

présente le meilleur exposé des positions traditionnelles de l'Orthodoxie.

Le retour à Athènes de Sa Majesté le roi GEORGES II a été salué avec joie dans les milieux ecclésiastiques. D'ordre du Saint-Synode, la mémoire du monarque et de son héritier a retenti à nouveau dans les offices liturgiques.

Orthodoxie roumaine.

Le 10 novembre 1935 a eu lieu à CERNAUTI l'installation du nouveau métropolite de Bukovine, VISARION PUIU.

Le 5 octobre 1935, le Saint-Synode roumain après lecture d'un rapport de l'évêque Vartolomeu de Rîmnicul-Noul Severin, a pris certaines décisions au sujet des faits extraordinaires qui se sont passés à MAGLAVIT. Le Synode a nommé une commission composée des évêques Vartolomeu, Lucian de Roman et Titu Simedrea de Tîrgoviște, qui le tiendra au courant des événements. Le Synode a recommandé à Mgr Vartolomeu de pourvoir aux nécessités des pèlerins (1).

Le congrès national ecclésiastique orthodoxe a élu comme ÉVÊQUE D'ARAD, ANDREI MAGIER (avec cent vingt-neuf voix sur cent cinquante trois votes) et comme ÉVÊQUE DE HOTIN, TITU SIMEDREA (avec quatre vingt-treize voix sur le même nombre de votes).

Orthodoxie serbe.

PRAGUE de Tchécoslovaquie reçoit une CATHÉDRALE orthodoxe. La consécration était présidée par l'archevêque Dosithée de Zagreb, chef hiérarchique, assisté des évêques Serge de la juridiction de Mgr Euloge et Damascène de Subcarpathie (2).

(1) *Misionarul*, 1935 (VII), 682-684.
(2) *V. Č.* 1935, n° 20.

Orthodoxie bulgare.

La chaire métropolitaine vacante de TIRNOVO, la plus ancienne de Bulgarie, a reçu pour titulaire MGR SOPHRONE, vicaire de la métropole de Sofia. Né en 1888, il a fait ses études aux Académies théologiques de Kiev et de Cernăuți et a reçu ses grades de docteur en droit canon à l'Université de Strasbourg. Après avoir occupé des places dans le ministère et l'enseignement, il est devenu protosyncelle de la métropole de Sofia, plus tard chef de la section culturelle de la chancellerie du Saint-Synode, et enfin évêque vicaire en 1931 (1).

Protestantisme russe.

Nederlandsch christelijk Persbureau annonce la fondation à Kehl, sur la rive droite du Rhin près de Strasbourg, d'un SÉMINAIRE pour prédicateurs protestants en Ukraine. La fondation est due à l'*Action évangélique pour l'Europe orientale* qui possède des succursales à Prague, Lemberg, Glasgow, Rotterdam, Strasbourg, Kehl et Dallas (Texas) (2).

Le 6 octobre est mort à Berlin Ivan Stepanovič PROCHANOV, chef de l'Alliance des chrétiens évangéliques russes ; né au Caucase en 1869, ingénieur de profession, il a réussi à grouper ses coreligionnaires en Alliance qui comptait six mille paroisses en 1928 (3).

Le mouvement évangélique russe publie à Paris (XVI, B. P. 57) une feuille pour le réveil religieux PRIZYV, qui est à sa troisième année d'existence.

On annonce un BANNISSEMENT en masse de PASTEURS protestants en U. R. S. S. (4).

(1) *Id.*, n° 19.
(2) 7 novembre 1935.
(3) *Uw Koninkrijk kome* (Necorus), novembre 1935.
(4) *Nederlandsch... Persbureau*, 26 novembre 1935.

Relations interconfessionnelles.

L'OCTAVE DE PRIÈRES POUR L'UNION aura lieu à Lyon avec un éclat particulier grâce aux soins de M. l'abbé P. Couturier. Elle sera prêchée par le R. P. Dieux de l'Oratoire. Le concile de Karlovcy entretenu au sujet de l'Octave par Mgr Tichon de Berlin, a autorisé son observance en laissant pleine liberté aux évêques diocésains. La *Revue apologétique* de décembre a publié une mise au point sur l'Octave due à la plume de M. Couturier.

Du 18 au 25 janvier, l'Octave sera célébré à Paris, dans la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre. Des prédications y auront lieu chaque jour de l'Octave, et seront faites par le R. P. M. J. Congar, O. P., un des assidus collaborateurs d'*Irénikon*. Voici les sujets de chacune des prédications :

I. (18) Pourquoi et comment les chrétiens sont-ils divisés ? — II. (19) Ce qu'est l'Unité de l'Église. — III. (20) Ce qu'est la Catholicité de l'Église. — IV. (21) Stockholm, Lausanne, ou Rome ? La théorie « œcuménique » de l'Unité. — V. (22) La théorie « orthodoxe » de l'Unité. — VI. (23) La « via media » et l'idée d'une « Catholicité non-romaine ». — VII. (26) Que sont, au regard de l'Unique Église, les chrétiens dissidents et les chrétientés dissidentes ? — VIII. (25) Attitude et méthode dans l'œuvre de la Réunion.

E. K. E., organisation catholique d'enquête européenne (espéranto), 18, rue d'Ornes à Verdun, consacre son questionnaire de novembre-décembre à l'union des Églises.

Cent cinquante étudiants catholiques tchéco-slovaques intéressés à la question de l'Union ont fait un VOYAGE DANS LES PAYS ORTHODOXES DES BALKANS sous les auspices de la Ligue académique tchèque. Ils y ont été accueillis avec intérêt et sympathie, et en dernier lieu reçus par S. M. le roi Boris III de Bulgarie, qui, à ce qu'il paraît, est un grand ami de l'Union.

Le LXXIe anniversaire de l'ANGLICAN AND EASTERN

CHURCH ASSOCIATION a été célébré le 30 octobre par une liturgie à la cathédrale grecque de Londres, et une cérémonie publique l'après-midi, au *Church House* de Westminster.

La première réunion d'automne de l'ACADÉMIE INTERNATIONALE DES SOCIOLOGUES CHRÉTIENS a eu lieu le 18 novembre sous la présidence de l'abbé de Nashdom, en l'absense de M. Christopher Dawson. Le marquis de Tavistock a exposé toutes les inconsistances et les faiblesses du régime crédito-monétaire existant, et ses conséquences funestes sur la crise actuelle. Ont pris ensuite la parole l'abbé de Nashdom, le Dr Malcolm Spencer et M. Maurice Reckitt. Le Dr Johnson, doyen de Cantorbéry, a raconté sa collaboration avec le prêtre catholique américain Fr. Coughlin, « radio-priest » ; ils ont rédigé ensemble une condamnation de la ploutocratie comme opposée à l'Évangile. L'assistance russe était composée du prince A. Lieven, et de M. Serge Bolšakov, secrétaire perpétuel, à l'amabilité de qui nous devons ces renseignements.

Des amis du RENOUVEAU SPIRITUEL se sont réunis fin août à l'ancienne abbaye cistercienne de PONTIGNY (Yonne) restaurée pour des réunions de ce genre par M. Paul Desjardins. On a discuté de l'intérêt que peut présenter pour le monde contemporain l'ascèse monastique, et de la pseudo-ascèse. Parmi les participants, Nicolas Berdjaev, qui a parlé de l'ascèse orientale, le célèbre philosophe israélite Buber, qui a demandé à toutes les forces humaines de conduire l'homme à Dieu, E. Buonaiuti, avec une conférence sur Joachim de Flore, et le jeune catholique belge Raymond De Becker, qui a parlé d'ascèse monastique et d'ascèse évangélique. On a tâché d'éviter le ton académique pour traiter de ces choses concrètement et vitalement (1).

(1) *Religio*, novembre 1935.

Notes et Documents.

UNE RENCONTRE IRÉNIQUE

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Lundi de la Pentecôte, liturgie orthodoxe, avec sermon; puis conférence de M. Fedotov : La croix dans la vie culturelle.

Mais le programme importe, en somme, assez peu ; sinon qu'il contribua beaucoup à procurer cette atmosphère de sincérité loyale dans l'affirmation de sa foi chrétienne et de respect délicat les uns des autres, qui fut si caractéristique de ces trois jours. Quelque chose surtout y fut évident, et combien réconfortant pour nous : c'est la proximité, l'unanimité essentielle des Orthodoxes et des catholiques. Nous connaissons très bien ce qui nous sépare ; mais là, nous nous découvrions si semblables dans notre culte du Christ et de sa Croix ; c'était tellement sur les mêmes points et pour les mêmes motifs que nous nous distinguions de nos frères protestants, que nous prenions mieux conscience de notre identité d'origine et de la communauté de nos Pères dans la foi.

Il y aurait beaucoup à dire au sujet de ces trois brèves journées : une telle réunion est un petit monde où tous les problèmes, toutes les différences, tous les liens aussi se retrouvent. On n'a jamais pensé, répétons-le, en faire des conciliabules d'union ou des « colloques » de controverse : mais seulement l'occasion de ces contacts sans lesquels nous risquons de nous regarder bien longtemps sans prendre conscience que nous sommes nés du même bois.

M.-J. C.

UNE FIGURE SACERDOTALE ORTHODOXE

La chronique russe a annoncé le décès d'un prêtre russe de l'émigration, le Père A. V. Elčaninov et la parution de quelques unes de ses notes (1). *Celles-ci ont rencontré un grand intérêt tant parmi les Orthodoxes russes que parmi les anglicans* (2).

*Nous croyons que des extraits intéresseront aussi les lecteurs d'*Irénikon. *Ils y trouveront d'abord la figure spirituelle de cet intellectuel russe devenu pédagogue et prêtre, qui avait l'amour des hautes montagnes et qui savait mettre leur atmosphère tant en soi qu'autour de soi. Ils y palperont ensuite la psychologie religieuse orthodoxe traditionnelle et authentique avec son allure nettement ascétique, spirituellement*

(1) 1935, 182-183.

(2) Notons p. ex. que le livre est recommandé par le *Calendrier orthodoxe*, édité à Svidnica, juridiction de Karlovcy. *Sobornost* a cité longuement le P. E. dans son fascicule de septembre 1935, p. 27-29, et *Œcumenica*, en juillet 1935, p. 179-181.

esthétique, sapientiale, bref avec son caractère de starčestvo. *C'est à ce double titre que nous voulons présenter ces pensées aux lecteurs sans vouloir prononcer sur elles un jugement* théologique *de valeur. Ce n'est pas d'ailleurs de la théologie que voulait faire leur auteur, au moins dans le sens occidental du mot.*

Avant la prêtrise — comme en beaucoup de choses j'étais obligé de me taire, de me retenir. Le sacerdoce pour moi — c'est la faculté de parler à pleine voix (p. 7).

Je ne cesse de penser au texte : « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui lui appartiendrait en propre ». Nos souffrances — signe que nous sommes du Christ ; et plus nous souffrons et plus cela signifie que « nous ne sommes pas du monde ». Pourquoi tous les saints à la suite du Christ ont-ils tant souffert ? Le contact avec le monde, l'immersion en lui font mal à ceux qui suivent le Christ, et il n'y a que les enfants de ce monde à ne pas se sentir malades. Tout cela comme une réaction chimique infaillible (p. 7).

C'est une telle joie d'être prêtre ! Hier j'ai confessé une famille entière. Les enfants — deux petits garçons de 7 à 8 ans — surtout sont bien. J'ai passé la soirée comme en extase. La prêtrise — seule profession où les hommes tournent vers vous leur plus sérieux côté et où toi-même, tu vis sans cesse « sérieusement » (p. 8).

Les saints sentent profondément leur péché parce qu'ils sont proches de la source de la lumière, le Christ (p. 9).

Combien le progrès vers Dieu nous est rendu pénible à nous, mais particulièrement à certains êtres chez qui tout — et la nature elle-même, et l'hérédité, et l'homme tout entier — élève un mur entre eux et Dieu. Voici un type d'homme qu'on rencontre fréquemment : trois traits se reconnaissent en lui : 1° l'orgueil, la confiance en ses propres forces, l'enivrement du triomphe ; 2° l'amour passionné de la vie terrestre et 3° l'absence du sens du péché. Comment des hommes comme ceux-ci peuvent-ils s'approcher de Dieu ? Quelle est leur voie ? Peuvent-ils changer ? Tels qu'ils sont — les voilà désespérément isolés de Dieu, privés même du besoin de Dieu. Et ce type est un produit de la vie contemporaine — éducation, littérature, etc... L'idée de Dieu est arrachée de son âme et quelles catastrophes ne faudra-t-il pas pour qu'un homme pareil puisse renaître ! (p. 9-10).

La foi naît de l'amour ; l'amour, de la contemplation. Impossible de n'aimer pas le Christ. Si nous Le voyions à présent, nous n'arracherions pas les regards de Sa personne, « nous l'écouterions avec délice » nous pressant autour de Lui, comme se pressaient les foules de l'Évangile. Il suffit de ne point se refuser à Lui, de contempler Sa Face (dans l'Évangile, les saints, l'Église) et Il retiendra nos cœurs prisonniers (p. 10).

Il faut vivre non pas « à la douce », mais dans le déploiement des forces tant physiques que spirituelles. En dépensant le maximum de forces, nous ne nous « épuisons » pas, nous multiplions au contraire les sources de nos énergies (p. 15).

Je m'aperçois de mieux en mieux que l'Orthodoxie est le domaine de l'absolue liberté. La crainte des codes et des règles, la crainte de se limiter d'une certaine façon, la crainte qu'un mot, une idée, un geste soient prématurés, ou sans fondement, le dégoût de la propagande, d'une pression même purement intellectuelle ou psychique, la crainte de convaincre — la foi uniquement dans l'efficience même de la vie religieuse — le reste viendra de soi (p. 15).

Aspects du christianisme : 1) intellectuel contemplatif, 2) volontaire et actif (catholicisme), 3) intellectuel moral (protestantisme) et 4) le christianisme compris comme l'éminente beauté — Orthodoxie. A cette façon de voir vont toutes les forces du croyant. Lui sont subordonnés les autres aspects du christianisme. Selon l'opinion de certains (des vieux-ritualistes) l'Orthodoxie = le service divin. C'est vrai en partie — vivre surtout théurgiquement « sans sortir du Temple ». Mais dès que pâlit cet idéal, l'homme reste sans volonté exercée, sans morale, sans entraînement intellectuel — c'est le danger. De là licence, immoralisme, ténèbres, quand s'effondre l'Orthodoxie (comme actuellement en Russie). Le principe humain est peu cultivé chez l'Orthodoxe — surtout par son penchant vieux-ritualiste et par conséquent, sans la foi, il tombe dans l'esclavage du monde. Nous ne nous acheminons pas malgré tout vers un type inférieur du christianisme — raisonneur, volontaire, éthique. Il nous faut éduquer notre volonté religieuse, relever le niveau culturel et moral, devenir dignes du trésor précieux qui nous a été confié (p. 16).

Pourquoi ta main droite ne doit-elle pas savoir ce que fait ta main gauche ? parce que le meilleur contrôle d'une bonne action c'est : « Y a-t-il eu en ce moment un regard sur soi-même ? » Si oui —

alors, manque d'amour ou peu d'amour. Une bonne action provient manifestement du fond du cœur dès que cela t'est bien égal si le voisinage le saura ou non (p. 22-23).

Nous avons le sentiment purement orthodoxe et ascétique de la « sobriété » comme contrepoids, à « l'ivresse de l'âme » — douceur, « volupté ». En cela, entre autre, nous différons du catholicisme (p. 24).

Grande est la force de l'humilité. L'humilité et la foi, couple inscindable : si on trouve l'humilité, c'est signe que l'accompagnent la connaissance, le sentiment de la richesse de Dieu, de l'abondance, de la force. Qui a l'humilité, a tout (p. 29).

La sainteté et la connaissance nous viennent de la *Sobornost.* L'ignorance et le péché sont le lot des individus isolés. Dans la communion de l'Église et là seulement, l'un et l'autre sont surmontés. L'homme se trouve lui-même en l'Église, non plus dans la faiblesse de son isolement spirituel, mais dans la force de son unité avec ses frères et le Sauveur. L'Église est un organisme vivant, unifié par un amour réciproque et constituant dans le Christ l'absolue unité des vivants et des morts (p. 34).

Dans le mariage la joie religieuse du premier jour doit se prolonger, la vie durant ; chaque jour doit être jour de fête ; chaque jour le mari et la femme doivent être nouveaux et inattendus l'un pour l'autre. Le seul moyen d'y arriver, c'est que l'un et l'autre approfondisse sa vie spirituelle et travaille sur lui-même (p. 35).

Une habitude commune aux orgueilleux : s'insurger contre le mensonge d'autrui, protester devant la fausseté, rétablir la vérité. Ils ne remarquent pas dans leur aveuglement qu'ils sont eux-mêmes empêtrés dans le mensonge, qu'ils ne supportent même pas la vérité dans la proportion d'un demi pour cent, et qu'il faut mériter le droit à la vérité. La vérité à leur sujet, ils ne la supportent point ; d'ailleurs peut-on dire la vérité à quelqu'un dont l'âme est malade ? A quoi lui servirait-elle ? Toute vérité le concernant se transformera en eau pour le moulin de sa folie (p. 39).

L'Orthodoxie est particulièrement sensible au contraste entre « la beauté mentale du monde d'en haut » et « ce monde-ci ». — Nous souffrons au contact des ténèbres et du péché, mélangés au monde partout. En devenant Orthodoxes, tous nous devenons en partie des ascètes (p. 40).

Début de la vie spirituelle : sortir de son propre subjectivisme, de son moi, se dépasser, entrer en communion avec le principe supérieur, Dieu (p. 41).

L'adoration de la croix, du honteux instrument de supplice, a élu pour le christianisme les hommes les plus libres intérieurement (p. 44).

Devenir sage est chose accessible à chacun, même à l'homme peu intelligent, parce que l'essence de la sagesse — sentiment de la vérité et humilité devant elle — n'est pas affaire d'intelligence, mais de cœur (p. 46).

Le rire (non le sourire) affaiblit spirituellement l'homme (p. 50).

« La neurasthénie », « la nervosité » etc. — me semblent être simplement des aspects du péché, du péché d'orgueil. Le grand neurasthénique c'est le diable. Peut-on s'imaginer un homme humble, bon, patient qui deviendrait neurasthénique ? Par contre, pourquoi la neurasthénie s'exprime-t-elle toujours par la colère, l'irritation, le fait d'accuser les autres sans s'accuser soi-même, l'impatience, l'horreur des hommes, l'extrême susceptibilité pour tout ce qui vous regarde personnellement ? (p. 52).

Pourquoi le pécheur ne dégoûte-t-il pas le confesseur aussi dégoûtants que soient ses péchés ? — Parce que dans le mystère de la pénitence le prêtre contemple la *séparation* complète du pécheur d'avec son péché (p. 53).

La peinture réaliste est une manière purement pécheresse de voir le monde. Voilà pourquoi la décoration des églises dans le style réaliste « italien » blesse notre sentiment religieux. Une icone peinte « d'après le canon » est aux antipodes de cette vision pécheresse : ici le monde est transfiguré, tout est « selon l'ordre et la beauté » (p. 55).

Socrate par la structure de son esprit est Orthodoxe ; l'un des traits essentiels de l'Orthodoxie : des cœurs illuminés par la grâce « dans des vases de terre » (II Cor. IV, 7). C'est ce qui charme précisément chez Socrate (p. 61).

L'objet de mes réflexions continuelles et de mes observations : la psychologie du péché, ou plus exactement, le mécanisme psychique de l'homme tombé. Au lieu de la compréhension intérieure, une succession de raisonnements ; au lieu de la communion aux choses, cinq sens aveugles (« extérieurs » en vérité) ; au lieu de l'appréhension

de l'entier, l'analyse. Bien plus rapprochés du modèle édenique sont les gens primitifs, aux instincts violents, incapables d'analyse et de logique. Quel labeur coupable nous réalisons avec les enfants en développant en eux tous les traits d'une âme tombée ! (p. 63-64).

Comment se fortifier dans l'Église ? La direction, le père spirituel, la liaison ininterrompue avec lui. Un recours fréquent aux sacrements, la préparation soigneuse avant de s'en approcher, l'assistance à la liturgie, les prières chez soi, la lecture quotidienne de l'Évangile, la lecture de livres traitant de matières religieuses, l'observance de l'année ecclésiastique, l'amitié et la compagnie de personnes croyantes et d'Église (p. 71).

La parole, que nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, voilà notre mesure, notre conscience, la voie par laquelle il nous faut aller. Toute autre voie conduit à la perte de soi-même, à la perversion de la personnalité ; c'est seulement dans la transformation de soi en l'image et la ressemblance de Dieu, dans le retour à ce pour quoi nous fûmes créés et que nous avons dénaturé, que se trouve la voie de l'homme (p. 76).

L'univers — réseau de symboles — *a realibus ad realiora* — reflet du monde spirituel dans la matière du monde naturel, « image et ombres du monde céleste » (Heb. VIII, 5). Sens des symboles : la joie de savoir que notre univers est semblable à l'autre. De là, les icones, les cierges, la fumée de l'encens (p. 76).

La fréquentation des enfants nous enseigne la sincérité, l'art de vivre de l'heure, de la besogne actuelle, bref l'essentiel de l'Orthodoxie.

Chaque jour l'enfant semble renaître ; de là, sa spontanéité, la simplicité de son âme et la simplicité du jugement et des actes.

En outre on trouve chez lui le sentiment non encore étouffé du bien et du mal, la liberté du péché, l'absence du jugement et de l'analyse.

Tout cela, nous le recevons en naissant comme un don que nous semons de cœur léger en cours de route ; ensuite nous ramassons miette par miette péniblement et laborieusement le trésor dispersé (p. 81).

Tu m'interroges, me demandant la signification du texte : « Si le grain de blé etc. » (Io. XII, 24).

La mort de notre personnalité inférieure est sous-entendue ici, de

l'égoïsme, du « soi-même », de la volonté propre. Ce n'est que quand ils sont exterminés, qu'une vie nouvelle et bienheureuse se lève en nous qui brille pour tous et « son fruit profite à un grand nombre ». Goethe le disait : « Entbehren sollst du, sollst entbehren », Saint Séraphim le sous-entendait quand il disait : « O ma joie, acquiers l'esprit de paix, et mille se sauveront à côté de toi ». Ce qui signifie : acquiers la paix de l'âme, l' « apathie », la sérénité, la tranquillité dans l'âme et tu brilleras pour ceux qui t'entourent (et cela se réalisera quand tu auras renoncé à tout ce qui est *tien*) (p. 88).

Vous devez vous garder dans la pureté et la clarté afin que votre lumière illumine les autres. Mais pour cela il faut aimer la Lumière, ne la point trahir : « Croyez en la Lumière et vous deviendrez enfants de lumière ». Mais comment faire pratiquement ? — Chercher cette lumière en soi et dans autrui, entretenir, cultiver en soi et en autrui chaque étincelle de bonté et de lumière, se réjouir de la lumière, *ne pas croire* aux ténèbres et au mensonge, fermer les yeux devant eux parce qu'ils sont imaginaires et enflent quand on les fixe avec trop d'attention (p. 93).

Pendant la confession beaucoup, sinon tous, ont surtout besoin que le prêtre prie avec eux. Par ces prières simultanées le cœur s'adoucit, la contrition s'intensifie et le regard de l'âme gagne en acuité (p. 102).

Dernière phrase du livre : A notre Dieu « qui résiste au superbe et donne sa grâce aux humbles » toute gloire soit donnée (p. 137).

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT TOTALITAIRE

La Conférence mondiale du Christianisme pratique (*Life and Work*) projetée pour l'année 1937 à Oxford, se propose d'étudier l'opposition et de rechercher les moyens de conciliation entre l'Église et l'État totalitaire, tel qu'il existe en Italie, en Allemagne et d'une façon plus radicale en Russie soviétique.

Deux questions préliminaires se posent aussitôt : quelle est la doctrine de l'Église concernant l'État, et quelle est la doctrine de l'État totalitaire concernant l'Église ? La seconde question a reçu une solution pratique : l'État totalitaire, en vertu de la prétention de s'approprier toutes les énergies matérielles et spirituelles des citoyens a adopté vis-à-vis de l'Église trois attitudes. Ou bien

l'État reconnaît l'Église comme agissant dans une sphère, qui est étrangère à celle de l'État, mais utile à ses intérêts ; et en cas d'opposition d'intérêts l'État réserve tous ses droits. Ou bien l'État tolère l'Église parce qu'il la considère comme une institution contraire aux principes totalitaires, mais il la ménage avec l'espoir de l'intégrer un jour. Ou bien enfin l'État déclare l'Église contraire aux principes totalitaires, il prohibe toute vie ecclésiastique et tolère seulement la religion comme une affaire individuelle ressortissant de la conscience privée (1).

La première question au contraire a reçu une solution théorique et pratique dès l'apparition du christianisme. La doctrine de l'Église chrétienne concernant l'État est que celui-ci est une œuvre de Dieu au même titre que les autres institutions humaines : le bien-être qu'il poursuit est subordonné au salut que procure l'Église ; reconnaître cette subordination ou inversément, la suprématie de l'Église sur l'État, n'est pas rejeter la souveraineté du pouvoir civil et ecclésiastique chacun dans leur domaine, mais l'Église seule est juge de ce qui favorise son action ou lui est nuisible même dans la vie politique ; l'État totalitaire s'arroge donc sur l'Église un pouvoir abusif.

Il y a néanmoins une différence parmi les chrétiens entre la manière d'adhérer à cette doctrine : les catholiques romains, comme Léon XIII l'a exposé dans son encyclique *Immortale Dei* du 1er novembre 1885, croient sur l'autorité du Pasteur suprême à cette œuvre immortelle de Dieu, l'Église de Jésus-Christ, et à la suprématie spirituelle inhérente à son institution : la conduite uniforme des évêques et des fidèles découle de ces données.

Cette uniformité d'action manque aux Églises orthodoxes ou protestantes et devant la nécessité de se défendre contre les empiétements de l'État totalitaire, elles s'efforcent de créer ou bien un accord et un mouvement d'opinion interconfessionnel sur l'attitude de l'Église (Conférence de *Faith and Order*) ou à défaut de cet accord entre les confessions, de fixer une ligne de conduite uniforme (Conférence de *Life and Work*).

Pour déterminer les vues du Mouvement de Lausanne nous pos-

(1) Cfr *Church Times*, vol. CXI, nº 3709, p. 216. L'article de fond est consacré à la situation de l'Église dans les États qui ont adopté dans un degré plus ou moins grand la dictature étatiste, mais il se termine par une critique acerbe et injustifiée de l'Église catholique vinculée, dit-il, depuis les accords du Latran vis-à-vis de l'Italie fasciste.

sédons le programme de la deuxième Conférence mondiale *on Faith and Order*, projetée à Édimbourg en 1937.

L'irréligion et l'athéisme, dit ce programme, mettent le christianisme au défi de pouvoir encore s'imposer à l'humanité émancipée par la science et la technique. La conférence répondra en créant un lien de solidarité entre les Églises chrétiennes, qui toutes voudront affirmer leur loyauté au Seigneur et Maître Jésus-Christ. Mais ce lien exige une concordance de vues concernant la grâce et son effet dans le ministère et les sacrements, concernant l'unité de vie dans le culte de l'Église : alors les rôles respectifs de l'Église et du monde se révèleront facilement... Déjà la conférence de 1927 a consigné les opinions concordantes et divergentes concernant l'Église ; il faudra maintenant coordonner ces résultats et arriver à une doctrine commune.

Le Mouvement de Stockholm (*Life and Work*) outre des programmes pour la Conférence mondiale projetée à Oxford en la même année 1937, a publié des monographies très remarquables. C'est d'abord le grand ouvrage intitulé « Ekklesia », dont l'édition se poursuit grâce à l'activité de M. Siegmund-Schulze, dans lequel des spécialistes exposent pour chaque Église la vie ecclésiastique d'une confession dans un pays donné. Ensuite une « Conférence oecuménique d'études » publie annuellement le recueil des rapports et des débats de sa réunion annuelle. Cette réunion s'est tenue en 1934 à Paris du 8 au 14 avril, et le thème général en était : « les exigences totalitaires de l'État et la conception chrétienne de la liberté ». Le recueil des rapports de cette réunion porte le titre : *Die Kirche und das Staatsproblem in der Gegenwart* (1). Aucun des rapporteurs n'a traité la question dans son ensemble ; quelques-uns tentent une ébauche de la marche à suivre ; la plupart éclairent un aspect de la question. M. P. Althaus se demande comment se présentera une délimitation et une interférence des deux sphères d'action civile et ecclésiastique. M. E. Brunner remarque que la foi enseigne sur l'État une doctrine religieuse ; la raison, au contraire, sur l'Église, une doctrine laïque : ces deux doctrines sont incompréhensibles l'une pour l'autre ; tout au plus la notion de surnational serait-elle admissible dans une doctrine laïque de l'Église. M. V. A. Demant affirme que l'anglicanisme n'avait primitivement aucune

(1) Forschungsabteilung des Oekumenischen Rates für Praktisches Christentum. Genève, 1935, Auslieferung für den Buchhandel : Furche-Verlag, Berlin. In-8, 228 p. *Irénikon* 1935, XII, 434.

doctrine théologique concernant l'État. M. G. Fedotov écrit : « le plus grand danger que court l'Église en face de l'État idéocratique est de se laisser asservir par la dictature d'une *Weltanschauung* ».

A côté de ces contributions et d'autres auxquelles nous ne nous arrêtons pas ici, celle de M. B. Vyšeslavcev cherche « un sens religieux nouveau au pouvoir spirituel de l'Église, c'est-à-dire le sens de Royaume de Dieu compris non comme domination ou anarchie, mais comme hiérarchie sacrée des principes » et celle du protopresbytre S. Zankov fait de l'Église orthodoxe « la mère des nations orthodoxes ».

Les conférences œcuméniques d'étude des années 1932 et 1933 avaient traité respectivement de l'Église et de la Morale sociale, de l'Église et de l'Ordre social. Dans le premier recueil de rapports (1) notons uniquement pour son autorité l'étude courte et dénuée d'apparat scientifique où l'évêque Irénée de Novi Sad (Serbie) rappelle que l'élément primordial à la notion d'Église et le but qu'elle poursuit est le salut des âmes. Mais il ne développe pas à partir de ce point de départ la doctrine complète de l'Église.

M. G. H. Oldham, président de la Commission de recherches du Conseil œcuménique dans une brochure séparée intitulée *Church Community and State* (2) qui se présente comme un manifeste-programme pour la prochaine conférence de *Life and Work* (1937), pose adéquatement les termes du problème et indique l'opposition radicale entre un État animé d'un esprit matérialiste pour lequel les individus sont les atomes d'une masse à exploiter, et l'Église soucieuse de sauvegarder la personnalité et la responsabilité individuelles et sociales de chaque membre dans la Communauté. Où est la solution ? « Lorsque l'Évangile est mis en contact intime avec les réalités et problèmes du monde d'aujourd'hui, écrit-il, alors seulement nous pouvons attendre que l'humanité reconnaisse en lui une parole de jugement et de rédemption. La Conférence mondiale de 1937 atteindra son objectif si elle va au delà de la sphère théorique et devient l'expression d'une Église, communauté de personnes, au cœur desquelles est allumée la flamme d'évangélisme, qui trouve l'achèvement (*Fulfilment*) de leur vie dans l'acceptation d'une pleine responsabilité vis-à-vis des autres hommes et dans leur mutuel respect, leur vénération, leur ministère, leur amour,

(1) *Kirche, Bekenntnis und Sozialethos*, 1934, même édition, in-8, p. 126.

(2) Londres, Student Christian Movement Press, 1935, in-8 ; 48 p., 1 sh.

et qui puisent l'inspiration et la force pour une telle vie dans une dépendance pleine de confiance et de soumission à l'égard de Celui qui s'est révélé à nous comme notre Père et nous appelle à vivre comme ses enfants » (1).

En dehors des mouvements œcuméniques il faut noter plusieurs autres contributions significatives. Le professeur Bulgakov, doyen de l'Académie théologique orthodoxe de Paris, esquisse une synthèse orthodoxe du problème. Le 7 novembre 1934 il prêchait aux étudiants du séminaire ecclésiastique anglican de Seabury en Amérique, État de New-York (2), un sermon qui eut une grande notoriété. Il propose d'opposer à l'humanisme athée des Soviets un humanisme chrétien, « qui jusqu'ici, avoue-t-il lui-même, est seulement un postulat et une prévision prophétique plutôt qu'une réalisation du christianisme contemporain » (3). Se référant aux doctrines de Vladimir Solovjev († 1900) et de Fedorov († 1903) sur le Théandrisme, il considère l'Église comme composée d'un double élément, une organisation extérieure et une entéléchie intérieure « qui appartient à la vie de la Trinité elle-même » (4) d'où dérive une vertu créatrice : « la création a été élevée à sa perfection dans le théandrisme et la réalisation de ce théandrisme c'est l'Église dans le monde » (5). Pour combattre la sécularisation et la paganisation des masses « il faut chercher, dit-il, une forme politique dans laquelle l'Église peut compénétrer de sa vertu interne la vie de l'humanité tout entière » (6). Ainsi le « christianisme en devenant œuvre commune, acquerra ce pouvoir créateur capable de régénérer la Société, le souffle divin qui renouvelle la face de la terre » (7).

Du côté catholique contentons-nous d'indiquer deux ouvrages récents. Le Dr Karl Pieper dans *Urkirche und Staat* (8) montre dans l'attitude et la conduite des fidèles de la primitive Église la conviction et la foi en une « communauté de vie sociale » séparée de celle de l'État, bien supérieure à celle-ci à laquelle les fidèles rendent de

(1) *Ibid.*, p. 43.

(2) Cfr *Living Church* vol. XCI, 24 nov. 1934, p. 645, donnant le texte complet de ce sermon, et *Irénikon* 1935, XII, 66.

(3) *Ibid.*, p. 648.

(4) *Ibid.*, p. 646.

(5) *Ibid.*, p. 647.

(6) *Ibid.*

(7) *Ibid.*

(8) Paderborn, Schöning, 1935 ; in-8, p. 63.

loyaux services obligatoires ou libres. Ce sont là déjà les éléments fondamentaux de la vraie notion de l'Église telle que l'expose la doctrine catholique d'aujourd'hui.

Il était réservé à un publiciste anglais de talent, converti de l'anglicanisme en 1912, d'écrire un ouvrage sur les formes diverses de l'État totalitaire en Europe et de montrer dans ces théories le point faible provenant précisément de l'absence de la religion.

M. Chr. Dawson dans *Religion and the Modern State* (1) ne s'aventure pas sur le terrain de la théologie, il ne quitte pas celui de l'histoire, celui de l'interprétation de l'histoire et de la philosophie de l'histoire où il a une remarquable compétence. Il pose d'abord ce fait : les progrès de la technique et la production en masse allant de pair avec une croissance de l'irréligion durant les quatre derniers siècles ont rendu nécessaire un pouvoir dictatorial de réglementation. Celui-ci s'est montré tout de suite adversaire de l'Église en Russie soviétique, car plus que la dictature de l'ordre ou celle de la race, la dictature du prolétariat revendique une organisation unique de la vie, qui englobe même les facultés les plus libres de l'homme, sa foi et sa religion.

Mais cette prétention du communisme matérialiste, fait remarquer l'auteur, est illusoire vis-à-vis de la transcendance de l'ordre surnaturel ; la personnalité du chrétien et le rôle laissé à l'initiative personnelle dans le cadre de la société civile et celui de l'Église, aucun pouvoir totalitaire ne saurait se l'assujettir. La conscience, quelque vague qu'elle soit, de cette double autonomie foncière fera éclairer tôt ou tard la lutte entre la dictature irresponsable et la masse des individus, là même où le communisme croyait triompher. M. Dawson cependant ne croit pas à une lutte violente, il pense au contraire que le christianisme triomphera sans lutte par la foi profonde non pas des individus mais des masses, car, dit-il, « s'il n'est pas possible pour tous les hommes d'être des saints ou des penseurs ou des leaders sociaux, cependant tous peuvent s'efforcer de vivre en chrétien et de penser en chrétien. Il semble que la religion dans l'avenir dépendra bien plus que dans le passé de la pensée et de l'initiative de l'homme ordinaire » (2).

Ce court aperçu de publications récentes ne cherche pas à être complet, mais à donner des orientations du mouvement de la pensée

(1) Londres, Sheed et Ward, 1935 ; in-8, 154 p., 6 sh.
(2) *Ibid.*, p. 151.

actuelle, orientations qu'on retrouvera plus loin dans les analyses des Revues anglaises.

Dom TH. BELPAIRE.

P. S. Au dernier moment la maison d'édition G. F. CALLENBACH à Nijkerk (Hollande) nous envoie un livre qui serait éminemment à sa place dans ces notes : *De Kerk in de branding*. Nous en parlerons en détail dans un numéro prochain parce qu'il paraît très digne d'intérêt : il se compose d'articles sur la situation entre l'État et l'Église en Allemagne, Angleterre, France, Italie, Hollande, Indes néerlandaises, Autriche, Russie, Suisse. L'article concernant la Russie appartient à la plume du distingué philosophe et sociologue russe S. Frank. Le livre s'ouvre par une préface du Dr Slotemaker De Bruïne.

Revue des Revues

L'orientation et la division de cette Revue des Revues anglaises sont les mêmes que celles de l'année 1934 (1).

Les questions relevées dans les périodiques en ordre principal seront ici encore celle de communion ou d'intercommunion ; celle de catholicisme et d'œcuménisme en relation avec l'Orthodoxie ; mais déjà d'autres préoccupations relèguent ces problèmes au second plan devant la question vitale de la suprématie de l'Église et de ses relations avec l'État totalitaire, ou sa subordination à lui et la nécessité de comprendre en conséquence d'une façon plus pragmatique l'Église elle-même et son unité.

Voilà certains problèmes fondamentaux débattus dans les revues catholiques et protestantes par des auteurs en majeure partie anglicans, parfois par des catholiques et plus rarement encore par des orthodoxes.

Les problèmes secondaires sont ceux qui regardent plus directement la situation religieuse de l'Orient. Ils sont généralement relatés ici du point de vue pratique et à titre d'information.

Les revues catholiques cherchent à donner plus de vitalité à l'Église en développant chez les chrétiens la conscience de son unité. Les revues non catholiques cherchent, comme s'expriment leurs auteurs, à réinterpréter (« rethink ») la notion de l'Église ou réadapter (« restate ») sa nature aux exigences de la vie moderne dominée par l'irréligion et l'athéïsme des masses. Ce soucis de réadaptation est légitime s'il respecte dans l'Église les éléments d'institution divine et se borne à améliorer notre compréhension et notre sens de réalité concernant l'Église.

REVUES ANGLAISES

A. Revues Catholiques.

THE CLERGY REVIEW, Revue mensuelle de culture religieuse, vol. VII, 1934.

Rev. Lew. Watt, S. J. — Communism and the catholic Social Programm (p. 23). L'auteur fait la comparaison entre les doctrines com-

(1) *Irénikon*, t. XI, p. 438 suiv.

munistes soviétiques et les doctrines du *Quadragesimo anno* : les idées généreuses du communisme étaient avant lui dans le christianisme ; le maintien de la propriété, du motif profit, des classes, de l'État, de l'enthousiasme religieux se justifient dans la doctrine catholique : il est impossible de montrer le mal fondé de ces institutions en se basant sur la doctrine communiste parce que cette doctrine n'a aucun fondement stable et précis. — Or c'est ici que l'auteur aurait pu montrer en outre ce que le « rethinking », la réadaptation communiste, de l'Univers en dehors de tout principe commun avec le christianisme, a de fascinateur et de faux.

Rev. C. Pepler O. P. — Human Unity (p. 357). Reproche à l'action catholique dans sa lutte contre le communisme de négliger l'unité de l'effort et l'enthousiasme religieux qui est une source de puissance dans le communisme ; les catholiques s'attachent au côté naturel et éparpillent leur effort, tandis qu'il faut accentuer le caractère surnaturel et catholique, qui est la source de notre force conquérante.

BLACKFRIARS. vol. XV, 1934.

THE MONTH, Revue mensuelle de culture générale, vol. CLXIII et CLXIV, 1934.

a) *Articles de doctrine* :

Th. F. Woodlock. — The Indefectible Church (CLXIII, p. 498). L'Église aura à lutter et à souffrir surtout de la violence des masses devenues complètement ignorantes des vérités religieuses.

J. Keating. — Towards an absolute State (CLXIV, p. 63). L'État absolu est en révolte contre les deux principes fondamentaux du christianisme : la liberté humaine et la fraternité humaine. L'auteur s'étend sur les théories sociales absolutistes et les doctrines catholiques contraires.

F. W. C. Curd. — Labour and Communism (CLXIV, p. 520). Les doctrines du *Labour Party* sont imbues de communisme et portent en elles des germes de révolution.

Anglicanism not a schism (CLXIII, p. 75). Cette note anonyme s'efforce d'établir que la réunion en corps de l'anglicanisme au catholicisme n'est pas possible puisque l'anglicanisme n'est pas une partie détachée de l'Église catholique, mais un organisme ecclésiastique créé par la reine Élisabeth.

b) *Articles d'information* :

B. Leeming. — A Master Theologiae (CLXIII, p.31). Cet article est un exposé élogieux des idées du R. P. M. de la Taille dans son grand ouvrage *Mysterium fidei*.

O. Bennigsen. — A Catholic Erastian in Russia (CLXVI, p. 520). L'auteur fait l'histoire et décrit le rôle néfaste pour le catholicisme en Russie de l'archevêque Sestrencewicz à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle.

PAX, bulletin mensuel du prieuré bénédictin de Prinknash, vol. XXIV, 1934.

« Lux veritatis » and the archbishop of Athens (p. 76). L'Encyclique jubilaire du concile d'Éphèse « Lux Veritatis » affirmait qu'à ce concile la primauté de Rome était reconnue. L'archevêque orthodoxe d'Athènes Chrysostome Papadopoulos soutient le contraire dans une brochure de la *Faith Press* de Londres. Cet article-ci reprend l'étude des documents et rétablit la vérité de ce fait important nié par l'Archevêque.

Dr R. Russel. — The Theology of S. John Damascene (p. 225).

V. Barbour. — From Cairo to the Wady Natrun (p. 232). — Visite récente aux quatre monastères du Wady Natrun, complétant les renseignements fournis par M. E. White (*Irénikon,* XII, 351). Le monastère El Baramûs a été modernisé : hôtellerie propre, cuisine sobre et saine, les moines après leur noviciat font quatre années d'études ecclésiastiques au Caire, la communauté compte 35 membres.

B. Revues non-catholiques.

THE HIBBERT JOURNAL, Périodique trimestriel de culture générale. Vol. XXII, octobre 1933-juillet 1934.

A. Hamilton Baynes. — From Newman to Gore (p. 1). « Je me risquerais de suggérer, écrit l'auteur, que le principe fondamental du mouvement d'Oxford devait logiquement mener à une nouvelle théorie de l'État et de ses obligations sociales. Les Tractariens étaient trop absorbés par la complexité théologique de leurs principes pour en considérer les applications. Ceci devait être élaboré par leurs disciples plus récents ».

JOURNAL OF THEOLOGICAL STUDIES, Revue trimestrielle de l'Université d'Oxford. Vol. XXXV, 1934.

C. R. de Bentwick. — The religious Fondation of Internationalism (p. 76). Traductions anglaises des leçons données à l'Université juive de Jérusalem, dans lesquelles l'éminent professeur préconise la création d'une société des Religions par le moyen de laquelle un esprit international serait infusé aux organisations mondiales.

CHURCH QUATERLY REVIEW, Revue trimestrielle éditée par la Faculté théologique de King' s College, Londres. Cette Revue publie des articles de théologiens orthodoxes :

Vol. CXVII, 1933-34.

G. Florovskij. — The limits of the Church (p. 117 et 165).

L'auteur distingue la définition théologique et la description canonique de l'Église. A laquelle de ces catégories appartient la formule suivante : « L'Église est unité et toute son essence est dans cette unité et dans l'union des chrétiens dans le Christ... ; le prototype de cette unité est la Trinité consubstantielle. La mesure de cette unité est catholicité ou communalité (sobornost), ce qui arrive quand l'impénétrabilité de la conscience individuelle est atténuée et même supprimée dans la complète unité de pensée et d'âme, de sorte que « la multitude des croyants n'a qu'un cœur et une âme » ? — L'auteur admet que les schismatiques et les hérétiques conservent un certain lien avec l'Église, qu'il n'explique pas quoiqu'il critique comme insuffisante la théorie de l'économie des Orthodoxes et la théorie sacramentaire de S. Augustin.

Vol. CXVIII, 1934-1935.

H. Alivisatos. — Greek Orthodox Church's unbroken continuity with the undivided Church (p. 262).

D'accord avec le Métropolite d'Athène, M. A. rejette un chef visible de l'Église visible. Le Christ en est le chef unique et invisible. En dessous de Lui il y a une administration visible basée sur ce texte évangélique, qui proclame l'égalité de tous les membres de l'Église et est le principe de sa constitution démocratique : « Où deux ou trois seront réunis en mon nom là je serai au milieu d'eux ».

N. Zernov. — The Russian Episcopate and the Church Reforms (p. 80). On trouve ici un court aperçu de l'histoire de l'Église russe et des tentatives de réforme, qui n'ont pas été couronnées de succès. De l'avis de plusieurs évêques : « Si l'Église avait joui dès 1905 de l'autonomie vis-à-vis de l'État, on aurait évité les scissions si tragiques et si néfastes, qui se sont produites dans l'Église russe après 1920 au moment même de la persécution religieuse ».

THEOLOGY, Organe mensuel de la Society for Promoting Christian Knowledge.

Vol. XXVIII, janvier-juin 1934.

P. Winckworth, president of S. Y. A. — Catholic Youth Movement (p. 26). Ce nouveau mouvement de la jeunesse intitulé « Seven Years' Association » revendique le primat du Spirituel et la nécessité du théocentrisme.

C. E. Hudson. — The Christian Faith and Modern Scepticism (p. 75). « Our urgent need then is for a theology which shall also be a sociology ; for a faith related to the object of divine Redemption ».

Greg. Dix O. S. B. — The Origins of Epiclesis (p. 125 et 187). L'examen objectif des documents les plus anciens conduit à la conclusion que la doctrine admise jadis par l'Église fait coïncider la transsubstantiation avec les paroles d'institution et non avec la prière de l'Épiclèse.

G. K. Macbean. — Towards Reunion (p. 156). Plaidoyer en faveur de la modernisation du ministère par la coopération des ministres de différentes dénominations et l'interéchange des chaires et du service divin.

Vol. XXIX, juillet-décembre 1934.

D. Armitage. — The « Regnum Dei » and the Modern World (p. 7). « Une des caractéristiques les plus marquantes des formes de religion protestantes a été la dévotion personnelle au Christ, la plus vive et la plus éclatante, mais accomplie avec une méconnaissance de la justice sociale, que nous serions tentés de considérer comme cynique, si nous ne savions que l'élément personnel est devenu trop fort pour laisser à certains moments, à des idées plus larges la place de se faire valoir... L'Incarnation perd la moitié de sa signification si on ignore ce qu'elle implique de social ; le salut est personnel et individuel mais il est aussi corporatif : la société non moins que chaque individu doit être sauvée ».

A. C. Bouquet. — A German catholic Philosophy of Religion (p. 327). Longue et admirative étude sur l'ouvrage de Erich PRZYWARA, S. J. sur la Philosophie religieuse catholique.

CHURCH TIMES, hebdomadaire anglo-catholique d'opinion et de large information religieuse.

Articles d'orientation :

Vol. CXI, janvier-juin 1934.

En dehors d'un numéro (3705) consacré à la mémoire de Lord Halifax avec un article consacré à sa fidélite à l'Église anglicane, malgré sa conviction catholique romaine (p. 120) et d'un autre leader où le C. T. passe en revue la situation de l'Église dans les États totalitaires et fait en passant reproche (injustifié) à l'Église catholique d'avoir lié ses destinées à l'Italie fasciste par les accords du Latran (p. 216), il faut signaler :

H. L. Goudge. — Anglo-catholicism to-day (p. 515 et 549). L'auteur remarque d'une part que tous les efforts d'union avec les Orthodoxes et les catholiques se heurtent à l'impossibilité de faire accepter,

voire même d'exposer leurs doctrines : d'autre part qu'il ne faut pas regarder au petit nombre pourvu que cette élite ait les dons surnaturels de foi et de charité, qui en font les apôtres du « divine purpose » sur le monde.

The Times and Reunion with dissenters (p. 807).
Un manifeste émanant de théologiens protestants modernistes et évangéliques publié dans le *Times* avec la signature de l'évêque de Birmingham et quatre de ses collègues, ainsi que de nombreux clergymen, demande l'intercommunion entre l'Église anglicane et les Églises dissidentes sur la base du rejet de l'épiscopat comme élément essentiel du christianisme. Le C. T. fait remarquer que cette initiative ne rapprochera pas les anglicans des Orthodoxes.

Articles de doctrines :

Rev. A. E. Baker. — Communism and how to meet it (p. 23). Préconise les réformes sociales.

Id. — The moral attack on Christianity (p. 713). Le communisme et la foi sont de deux ordres différents : l'auteur montre bien leur opposition, mais pas leur interférence.

Articles d'informations :

J. G. L. — Life of the Russian Peasant to-day. A Godless Village (p. 52).

W. A. W. — Training of Russian priests in Paris (p. 170). Formation du clergé orthodoxe à l'Académie S. Serge à Paris : en passant l'auteur note qu'en exégèse l'enseignement se réfère souvent à Lightfoot, en dogmatique parfois à Gore.

The Russian Choir in England (p. 618).
Carrière de S. B. Mar Dyonisios, métropolite décédé de l'Église syrienne orthodoxe de l'Inde méridionale (p, 246). — **Dispositions légales exigées pour l'élection du patriarche grec de Jérusalem ; opinion du parti grec et arabe** (p. 618). — **Réconciliation des métropolites Antoine et Euloge** (p. 648). — Le Chan. J. A. Douglas fait remarquer que l'évêque anglican Torok auxiliaire d'Eau-claire (É. U.) a été sacré non par un évêque anglican et un évêque orthodoxe, mais par deux évêques orthodoxes (p. 788). Il ne conteste par son sacre mais il doute qu'il puisse être reçu dans la hiérarchie anglicane (vol.CXII, p. 203).

Vol. CXII, juillet-décembre 1934.

Article d'orientation :

Leader. — Uniformity of the rite (p. 377). Le C. T. souhaite l'uniformité des rites de l'Eucharistie sur les bases du rituel de 1662

Compte rendu sur la réunion des **Friends of Reunion** à High Leigh le 9 juillet ; interconfession sans intercommunion (p. 62). — Compte rendu sur les **Anglo-catholic summer School** à Keble College où HECKER a exposé le défi religieux, politique et économique du communisme au catholicisme et le Rev. A. BAKER a relevé le défi religieux en montrant que la matière n'explique pas les phénomènes spirituels ; la religion n'est pas une exploitation des masses ; la notion de Dieu doit être cherchée dans l'enseignement de Jésus-Christ (p. 139). Rapport sur la réunion du Comité permanent de la Conférence **Faith and Order** à Hertenstein (Suisse) (Sécr. Can. HODSGON). *But* : préciser les accords et les désaccords sans préciser des schéma d'Union ; sujet à traiter : La parole de Dieu et l'Église; l'Église et le Monde (p. 260).

MODERN CHURCHMAN, Revue mensuelle anglicane destinée à l'avancement de la pensée religieuse libérale, dans une orientation moderniste.

Vol. XXIII, 1933-34.

Dans la 20me *Conference of Modern Churchmen* sur le thème : Christian Church and Modern World (Oxford, 21-26 août 1933), signalons :

Rev. Prof. Norman Sykes.— The Church and the Call of the State (p. 449). L'État ne peut contrôler les doctrines de l'Église établie, et l'Église devrait moderniser les doctrines.

C. W. D. Grimes. — The Renaissance in the Balkan Orthodox Churches (p. 480). On constate un renouveau religieux par les œuvres de jeunesse dans les Balkans ; pour le développer il faut la coopération fraternelle des autres Églises chrétiennes.

Vol. XXIV, 1934-1935.

Relevons deux déclarations doctrinales :

N. Pittenger. — Catholicism and Modernism (p. 34). « Le catholicisme libéral ne veut pas seulement maintenir les vérités centrales et la valeur de la tradition catholique de foi et de conduite conservée par l'histoire, mais il veut aussi interpréter librement cette tradition à la lumière de la pensée moderne, l'étudier et la ré-établir (restate) en des termes compréhensibles pour des hommes et des femmes de notre époque ».

Rt Rev. Lord Bishop Barnes (Birmingham). — The Divine Creative method (Contribution à la 21e *Conférence of Modern Churchmen on : The Bible and the modern Man* (Birmingham, 3-8 septembre 1934) (p. 489). « Qu'importe que de vieilles croyances et d'anciens dogmes et des formes du culte dessuètes se désagrègent, si l'influence du Christ s'en accroît ».

THE GREEN QUARTERLY, Revue trimestrielle anglo-catholique de doctrine popularisée et d'information. Vol. XI, 1934.

A. Richardson. — A Franciscan Monk in the War (p. 12). Décrit et cite le livre *Mes cloîtres dans la tempête* du R. P. LEKÉUX.

J. L. Lockart. — The Russian Christian Movement in the Baltic States (p. 85). Est la relation du voyage du Prof. ZANDER en Lettonie, Esthonie et Finlande, où il a visité les cercles d'étudiants russes. Ceux-ci s'efforcent d'approfondir leur christianisme et de s'occuper des enfants du peuple en les réunissant dans des écoles du soir, du dimanche, et dans des camps de vacances.

V. A. Demant. — What is Catholicism ? (p. 411). « Not a doctrine of Sociology, but a doctrine of man ».

THE CHURCH OVERSEAS, Périodique trimestriel des missions de l'Église Anglicane. Vol. VII, 1934.

Bishop of Tinnevelly. — The Mission of the Church (p. 26). L'Église n'est pas une association d'Églises nationales et locales, mais un corps organisé : sa fonction propre est de diriger les Églises nouvelles et des les intégrer à l'Église entière.

T. I. Poonen. — The Syrian Christians of Malabar (p. 39). Étude historique sur l'évolution de cette Église dont une fraction importante est devenue catholique.

Rev. L. E. Browne. — Missionary Work among the Muslems of the East Indies (p. 195). Dans les soixante quinze dernières années 60.000 musulmans sont devenus chrétiens à Java dont 19.000 catholiques, les autres protestants. L'article ne dit rien sur les méthodes d'évangélisation.

GOODWILL, Organe trimestriel de la « World Alliance for Promoting International Friendship through the Churches ». Articles de vulgarisation et d'information. Vol. IX, 1934.

Dr James Kelly — Sunday schools in Bulgaria (p. 23).
Les protestants ont commencé des écoles du dimanche et des classes de religion (Sunday School and Bible School) en Bulgarie il y a trois ans ; aujourd'hui, aidés des protestants, les Orthodoxes imitent cet exemple.

Dr Ad. Keller — Church and State in Europe to-day (p. 77). Nécessité de se former un concept vrai (rethink the true nature) de l'Église.

Dr A Dustel — Challenge and Answer (p. 109).

Le christianisme qui a élevé l'humanité, n'est plus capable, dit-on, d'élever la masse avide de culture. A ce défi nous pourrons répondre quand nous aurons recherché les déficiences de l'Église ou celles des chrétiens.

THE CHRISTIAN EAST, Revue trimestrielle de rapprochement entre anglicans et Orthodoxes ; information large, précise et objective.

Vol. XIV, 1933 (n'a paru que irrégulièrement en 1934).

Articles de doctrine :

Rev. W. H. Dunphy. — Could the Orthodox Church accept Protestant Ministers ? (p. 1). Réponse négative, en s'appuyant sur les Conciles et les théologiens orthodoxes ; le recours à l'*οἰκονομία* et *συγκατάβασις* n'est pas valable.

Metr. Germanos. — Towards Reunion (p. 8, 27, 129). Les opinions de l'auteur sur l'Église anglicane par sa charge et son long séjour en Angleterre, ont une grande autorité surtout lorsqu'il expose les relations des anglicans et des Orthodoxes à la conférence de Lambeth 1930. Les discussions entre anglicans et Orthodoxes avaient un caractère officiel, mais n'avaient pas pour but d'établir des « Terms of Reunion ».

La réunion des deux Églises paraît impossible au Métropolite à cause de divergences doctrinales sur des points fondamentaux, mais il ne dénie pas à l'anglicanisme un caractère essentiellement catholique : les Orthodoxes à force de rechercher la précision du dogme, négligent la vie humaine quotidienne et l'action ; les anglicans trop occupés de la vie chrétienne négligent la précision du dogme.

The Archbishop of Canterbury on Christian Unity (p. 123).

Une allocution à la conférence ecclésiastique de Cantorbéry, publiée dans *The Times*, 21 juillet 1933, attire l'attention du clergé sur le danger de réduire les dogmes à un minimum, ou la chaire à une tribune libre d'opinions confessionnelles.

Articles d'information : Sur l'activité du **Mouvement chrétien des étudiants russes** (p. 42). — L'élection et le sacre du **Patriarche syrien orthodoxe d'Antioche, Ephrem I** (p. 52). — **l'Église orthodoxe en Finlande, Esthonie et Lettonie** (p. 59). — **Persécution en Russie** (p. 73). — **Le Séminaire de Halki** (p. 77). — **L'académie théologique de Paris** (p, 108). — **L'Église copte d'Abyssinie** (p. 122).

Dr F. Dvornik. — The Authority of the State in the Œcumenical Councils (p, 95). Ce rapport lu en latin au Congrès de Velehrad, 1933, a été traduit en anglais pour les lecteurs de la revue.

Rev. L. Patterson. — An Orthodox View of Contemporary Christianity. Expose les vues publiées dans *Preb* par le prof. Arsenjev, qui voit la force de Dieu dans le petit reste de chrétiens fidèles en Russie, et la résurrection, dans la persécution et la mort de ceux qui ont succombé.

REUNION, Bulletin de rapprochement qui reprend les tendances catholicisantes du *Bulletin of the Confraternity of Unity* et publie des articles doctrinaux de catholiques et d'Orthodoxes. Paraît trois fois par ans ; Vol. I, 1934.

Programme (p. 1). Ce Bulletin reste fidèles aux convictions de Lord Halifax sur l'Église et la Réunion : il admet toute la doctrine catholique concernant l'Église y compris la Primauté *jure divino*, sans rien abandonner néanmoins de la position et de l'expérience anglicane.

V. Rev. Hugh Pope O. P. — The Council of Jerusalem (p. 8). S. Pierre et non S. Jacques y tient le premier rang.

Rev. Spencer Jones. — Steps to Reunion (p. 14, 27 et 69). Détails restrospectifs sur l'origine et les débuts de la SOCIÉTÉ S. THOMAS DE CANTORBÉRY et de l'OCTAVE POUR L'UNION.

Rev. V. Mc Nabb O. P. — S. John and the Church (p. 42) ; **Unity of the Flock** (p. 74). L'auteur dégage dans de remarquables notes exégétiques ce que le texte de l'Évangile de S. Jean peut nous apprendre sur le pouvoir sacramentel, hiérarchique inférieur et suprême dans l'Église, ainsi que sur la philosophie de l'unité.

Rev. W. B. Monahan. — The triple Crown (p. 48). Sermon prêché durant l'octave pour l'Union. Jésus a conféré à S. Pierre la triple couronne de Suprématie, d'Infaillibilité et de Perpétuité.

Rev. H. Baster Siebler. — Defense Mechanism (p, 85). A un catholicisme anglicanisé, il faut préférer un catholicisme authentique avec ses imperfections.

THE CHURCH UNION GAZETTE, vol. LXV, 1934.

Les deux associations anglicanes unionistes E. C. U. (English Church Union) et A. C. C. (Anglo-Catholic Congress), se sont fusionnées sous la présidence de Lord HALIFAX et sous la dénomination « Church Union » au début de 1934 (1).

L'organe de cette nouvelle association est le *Church Union Gazette*, revue mensuelle devenue trimestrielle après le numéro de mai.

Elle publie dans son premier numéro un compte-rendu de la dernière

(1) *Irénikon*, 1934, XI, 264.

réunion de l'E. C. U. et la première de C. U., ainsi que les statuts de la nouvelle association. Ce bulletin relate l'activité très étendue de l'Association ; elle invite les anglicans catholicisants à former une société internationale de catholiques, qui se réunirait en 1940 en même temps que la conférence de Lambeth.

BROTHERHOOD, Revue mensuelle « de foi, d'optimisme et de pensée progressive » pour diffuser les idées pacificistes, 1934.

Joy over Russia (p. 73). Se réjouit de voir la Russie entrer dans la Société des nations et désirer la paix.

THE JOURNAL OF FELLOWSHIP OF S. ALBAN AND S. SERGIUS. Il sera recensé ailleurs pour raison de commodité.

Les Périodiques suivants de trois communautés anglicanes ne contiennent pas d'articles sur les questions signalées ici :

LAUDATE, Quarterly Magasine, Nashdom Abbey.

THE COWLEY EVANGELIST, A Monthly Paper on Subjects Missionary and Religious.

A CHRONICLE OF THE COMMUNITY OF THE RESURRECTION, Mirfield (Yorks), Quaterly.

REVUES D'AMÉRIQUE

A. Revues catholiques.

THE ECCLESIASTICAL REVIEW, Revue mensuelle de culture religieuse. Vol. XC, janvier-juin 1934.

Donald Attwater. — The Holy Liturgy of the Catholic Syrians (p. 57). Courte histoire des Syriens catholiques et description de leur Liturgie.

Rev. P. J. Healy. — Christ and Society (p. 113). Le Christ dans sa doctrine et sa conduite envers des hommes de toute condition même les plus méprisables, a mis en évidence la valeur de la personnalité et de ses droits. L'auteur ne traite pas l'opposition entre le personnalisme et le communisme.

Tradition. The Living Action of Jesus Christ in the Church (p. 127).

Rev. J. Veale. — S. Patrick and the Kyrie Eleison (p. 256). S. Patrick a été le premier à introduire le *Kyrie Eleison* hors de Rome, où il était en usage à son époque.

A. F. Kaiser. — Origins of the Modern Mind. Isolationism viz. Integralism (p. 280). Luther, Descartes, Rousseau, « the three so called originators of modern thought and morality, robbed mankind not only of the Spiritual gifts of faith and grace, but likewise of the true spiritual personnality ».

Vol. XCI., juillet-décembre 1934.

J. I. Schade. — The Question of adopting the Byzantine Rite under Clement XI (p. 43). Clément XI était Albanais et connaissait la langue et le rite grecs. Sollicité par le Rev. Père, plus tard prêtre séculier, N. C. Papadopoli (1651-1740) de permettre l'emploi « promiscuously » des rites latins et byzantins dans les pays slaves et grecs où se trouvent des fidèles des deux rites, malgré l'appui du cardinal Kollonitz et des jésuites, Clément XI opposa jusqu'au bout son refus de peur que par cette promiscuité le rite byzantin ne tombe en décadence et ne se perde.

ORATE FRATRES, Bulletin liturgique mensuel de l'abbaye bénédictine de Collegeville, qui à partir de son vol. X, novembre 1935, s'occupera de toutes questions religieuses en relation avec la liturgie ou dépendant d'elle.

B. Revues non-catholiques.

THE ANGLICAN THEOLOGICAL REVIEW, Revue trimestrielle des séminaires anglicans d'Amérique. Vol. XVI, 1934.

F. C. Grant. — The authority of the Church (p. 85). L'auteur distingue trois positions : catholiques et anglo-catholiques, autorité extérieure exclusivement ; modernistes ou catholiques libéraux, autorité intérieure exclusivement ; anglicans, combinaison dans une proportion variable des deux positions précédentes. En pratique en Amérique chez les anglicans l'autorité doctrinale extérieure se réduit au symbole de Nicée, l'autorité disciplinaire extérieure aux Constitutions et aux canons de l'Église épiscopalienne.

THE HARVARD THEOLOGICAL REVIEW, Organe trimestriel de recherches religieuses de l'Université de Harvard. Vol. XXVII, 1934

A. Banning. — Professor Brightman's Theory of a limited God.

AMERICAN CHURCH MONTHLY, Revue anglicane mensuelle de culture religieuse, ouverte mais non sympathique aux idées modernistes.

Vol. XXXV, janvier-juin 1934.

W. Colcord Woods. — Survival value and the Creeds (p. 27). L'auteur compare les symboles et la croyance à un organisme, l'existence bi-millénaire des croyances chrétiennes est garante de leur valeur.

W. Norman Pittenger. — The Liberal catholic position (p. 203). Le catholicisme libéral cherche une réinterprétation du dogme d'après les idées modernistes du P. Tyrrell.

J. Ingram Bryan. — Where the Church fails (p. 364). L'Église anglicane cherche à élaborer une théorie de la vie chrétienne, tandis que c'est message de l'Évangile dans toute sa simplicité, la foi au Christ qui peut sauver les païens et ceux qui sont tombés dans l'irréligion.

Editorial. — An Unsound Foundation (p. 411). Réprouve les formules d'union qui dissimulent un dissentiment et préfère affirmer la doctrine dans toute sa précision, même si cette doctrine doit provoquer le désaccord des fidèles individuellement.

W. Norman Pittenger. — Liberal catholicism and the Eucharist (p. 423). La présence réelle dans cette doctrine moderniste se réduit a une « puissance réelle » de sanctification, comme s'exprime l'auteur.

Vol. XXXVI, juillet-décembre 1935.

A Colonist — Stalin's New « Classless » Society (p. 10). Décrit le sort affreux des KULAKS déportés par trains entiers dans le nord de la Russie au plus froid du rigoureux hiver 1930.

H. P. Scratchlei. — Communism a Challenge (p. 239). Le christianisme, pour répondre au défi du communisme, doit trouver une issue à la crise du chômage.

LIVING CHURCH, Hebdomadaire de doctrine et d'information pour l'Église épiscopalienne anglicane. Vol. XC, novembre 1933-juin 1934.

Articles de doctrine :

M. Spinka. — Soviet Russia's Religious Legislation (p. 593). L'accord commercial Livitnov-Roosevelt accorde aux ressortissants américains en Russie la même liberté religieuse qu'aux Russes : les Soviets n'ont donc fait aucune concession aux Américains.

Rev. Robert Chalmers. — Three Theories of the Church (p. 72). Elle est pour les uns le département religieux de l'État, pour d'autres une

libre association de gens ayant les mêmes idées sur la religion, pour les croyants enfin c'est le Corps mystique du Christ : mais la doctrine de la primauté est une addition de l'Église romaine.

Rt Rev. Fr. E. Wilson, Bishop of Eau-Claire. — Reunion (p. 755). Les bases de l'Union seront non seulement un assentiment à une théorie, mais un acte de loyauté à la personne du Christ, chef de l'Église qui nous a donné la Bible, le Symbole, les deux sacrements du baptême et de l'Eucharistie, l'épiscopat.

Rev. Rob. F. Lau.— Liberal Catholicism and the Eastern Church. (p. 823). L'auteur recommande le retour aux Pères grecs prôné par Maria-Laach ; à la mentalité orientale exposée par Mgr Szepticki ; à la dévotion simple recommandée par l'évêque Nicolas d'Ochrida.

Rev. B. Iddings Bell. — Ecumenicity (p. 847). L'Œcumenicité chez les Orthodoxes et les anglicans rejette comme contraire à une unité authentique la soumission à l'autorité suprême de l'évêque de Rome, non pour des motifs tirés de l'Écriture, mais parce que cette soumission est incompatible avec la liberté de la pensée, qui est assimilée par l'auteur à la liberté de l'Esprit.

Articles d'information sur l'Orient :

L'Evêque anglican de New-York permet de célébrer dans sa cathédrale les funérailles de l'**archevêque arménien Tourian**, assassiné dans l'église arménienne, le 24 décembre 1933 (p. 318). — **L'Église orthodoxe dans les Balkans** (p. 343). — **Église orthodoxe de Chypre, de Bulgarie, de Grèce** (p. 437). — Nouvelles règle d'élection du **patriarche d'Alexandrie** (p. 496). — **L'Église roumaine** et la primatie orthodoxe (p. 588). — **L'Église russe orthodoxe de Paris** (p, 661). — **L'Église orthodoxe dans les Balkans** (N. Zernov) (p. 761). — Notice sur **le métropolite russe orthodoxe d'Amérique Platon** (p. 827).

Vol. XVI, juin-décembre 1934.

Articles de doctrine :

Rt Rev. J. E. Freeman, Bishop of Washington. — The Church and the world (p.133). L'Église a un rôle social qu'elle ne peut abdiquer, elle doit le remplir vis-à-vis des 40 millions d'Américains réduits à la misère.

Howard P. Patch. — The need of Disunity (p. 231). L'hérésie du jeune clergé anglican c'est de faire uniquement du service social et de se préoccuper trop peu de saine doctrine.

Rev. W. A. Brown. — Taking Unity seriously (p. 307). Il y a cinq organismes majeurs qui s'occupent d'Union, pour unifier leurs actions, il

faut des conférences d'études préparatoires, et des discussions dans des assemblées plénières.

Rt Rev. W. T. Manning, Bishop of New-York. — The Gift of the Episcopate to the Church in America (p. 509).

Editorial. Ecumenicity (p. 545). Le canon de la « General Convention » de l'Église épiscopalienne est un pas dans le sens de l'œcuménicité, il institue des Églises affiliées, c'est-à-dire des Églises ayant la même foi, mais usant d'un rite différent. Avec une approbation de la Convention, les fidèles anglicans peuvent avoir recours à leurs ministres (les termes « la même foi » ne sont pas précisés).

Very Rev. S. Bulgakov. — Social Teaching in modern Russian orthodox Theology (p. 645). Cfr plus haut p. 660.

Articles d'information :

Curriculum vitae de **l'évêque Torok** (nommé auxiliaire de l'évêque d'Eau-claire pour les étrangers ; cette nomination n'a pas été approuvée par la Convention de l'Église épiscopalienne) (p. 15). — **South Byfield**, journées orientales, et cérémonies byzantines (p. 96). — Impression laissée par ces journées (p. 213). — **La conférence de Fanö** (p. 361). — **Église russe en Russie** (p. 365, 526). — **Patriarcat de Jérusalem** (p. 457). Nouvelles règles pour l'élection du **Patriarche d'Alexandrie**, principe démocratique (p. 559). — Élection du **Patriarche de Jérusalem** (750). — Fondation d'une branche de la **Fellowship of S. Sergius and S. Alban** en Amérique (p. 809).

THE CHRISTIAN UNION QUARTERLY, Organe trimestriel interconfessionnel et international pour promouvoir l'union. Vol. XXIII, 1934.

Rev. H. E. Calman. — Reunion. Christian unity as Catholics see it (p. 49). L'auteur répond au *Clergy Review* et note que l'unité anglicane n'est pas une unité religieuse car aucune autorité religieuse ne la fonde et ne la garantit : elle est une unité sociale utile à l'État et s'occupant de choses religieuses.

H. E. Willect. — The Church Struggle for Unity (p. 225). Le mahométanisme et le bouddhisme montrent une unité qui n'apparaît pas toujours dans le christianisme. Historique des efforts pour établir l'unité chrétienne sur un « Cooperative Christianism » caractérisé par l'unité d'esprit et de fraternité.

Rev. Et. Buehrer. — Training the Prophets (p. 390). Demande de

donner à l'enseignement dans les séminaires du clergé anglican un caractère plus pragmatique et plus réaliste.

Le numéro d'avril de cette Revue est consacré à la mémoire du Dr Peter Ainslie, fondateur et directeur de la revue.

COWLEY, Bulletin trimestriel de la Société missionnaire S. Jean l'Évangéliste en Amérique. Vol. VII, 1934.

Conclusion. Cette *Revue des Revues* aura mis en lumière l'intérêt toujours croissant des protestants pour les Églises orientales et leur vie ecclésiastique. En Occident la préoccupation dominante est d'arriver par les conférences mondiales à créer une unité organique chrétienne capable d'imposer une action sociale propre. Les efforts pour établir cette unité organique conduiront à étudier les problèmes d'autorité civile et spirituelle et ceci du point de vue dogmatique. Dom. Th. BELPAIRE.

L'abondance de matière et le manque de place nous oblige de remettre au prochain numéro, la revue des revues se rapportant aux choses russes.

QUELQUES ARTICLES RÉCENTS

PAUL B. ANDERSON. — *Father Sergius Bulgakov.* (The Living Church, 1935, XCIII, p. 483-485).

P. COUTURIER. — *Pour l'unité des chrétiens.* (Revue apologétique, décembre 1935, p. 684-703).

J. DANZAS. — *La voie de la philosophie religieuse russe.* (Russie et Chrétienté, novembre 1935, p. 214-238).

M. J. D. MAES, O. P. — *Le pouvoir pontifical d'après Cajetan.* (Ephemerides theologicae lovanienses, 1935, nº 4, p. 705-721).

REV. WILLIAM G. PECK. — *Nicholas Berdyaev.* (The Living Church, 1935, XCIII, p. 385-386).

ORESTE TAFRALI. — *Chiesa ortodossa e Riforma.* (Religio, 1935, p. 126-145 et 503-522).

Weltprotestantismus und Russland. (Protestantische Rundschau, 1935, nº 4, p. 290-292).

Dr NICHOLAS ZERNOV. — *The Russian Church thirty years ago.* (Sobornost, 1935, nº 4, p. 7-16).

Bibliographie.

Der grosse Herder. Nachschlagwerk für Wissen und Leben. Vierte völlig neubearbeitete Auflage von Herders Konversationslexikon. Fribourg en B., Herder, in-8, IV. Eisenhütte-Gant, 1631 c., 1932. V. Ganter-Hochrelief, 1680 c., 1933. VI. Hochrhein-Konsequenz, 1726 c., 1933.

Au quatrième volume *(Eisenhütte-Gant)* de la nouvelle et déjà célèbre encyclopédie allemande, dans lequel nous avons remarqué deux clichés d'art byzantin (col. 161 et 1595), un certain nombre d'articles sur la technique moderne nous ont paru admirablement réussis, tant au point de vue théorique que pratique (p. ex. *Entwickeln* pour la philosophie et les films). Il faut en dire autant des colonnes consacrées aux littératures anglaises et françaises, véritables traités de littérature malgré leur concision. — Le cinquième volume *(Ganter-Hochrelief)*, non moins richement, illustré que les précédents, contient les articles, un peu courts, à notre sens sur la *Griechische orthodoxe Kirche* et la *Griechisch-unierte Kirche*. L'Y. M. C. A. y est désignée comme une « secte » américaine ! le terme est certainement mal choisi. Signalons aussi que dans l'article *Hierarchie*, il est également question des Églises orientales. — Quant au sixième volume *(Hochrhein-Konsequenz)*, il contient beaucoup d'articles religieux : *Ikon* n'est pas « l'image religieuse dans le culte grec-orthodoxe » (col. 443), mais l'image sainte des Églises de rite byzantin, catholique ou autre. Il n'est pas vrai que la *Deisis* soit le centre et le noyau de l'Iconostase (col. 444). L'article *Ikonenmalerei* comporte une reproduction excellente de la fameuse icone de la Trinité de Rublev. La brochure de dom I. Dirks est citée en tête de la littérature iconographique (col. 444, verso) ; c'est un hommage qu'on lui fait, bien sûr, — mais cela est insuffisant comme renseignement bibliographique pour un sujet aussi vaste, et si étudié par tant de savants, russes et grecs surtout. Dans l'article *Katholische Kirche*, on a allié des *nova* aux *vetera* : la doctrine du Corps mystique y est exposée avec la distinction «corps-âme», ce qui est assez peu clair, et actuellement l'objet de meilleures mises au point. Pour ce qui est des « Notes » de l'Église, l'unité repose avec raison sur la notion de Corps mystique, que la sainteté hélas! néglige. Nous regrettons que l'article sur la *Kirchenmusik* (col. 1406) ne fasse aucune mention de la musique ecclésiastique orientale. L'article *Kirchenrecht* distingue trop *katholisch* et *orientalisch Uniert* sans leur donner assez le même rang : vieux préjugé qui devrait être absent d'une encyclopédie aussi moderne que le *Grosse Herder*, auquel ces minimes remarques ne veulent rien enlever de son incomparable mérite.

D. M. S.

Paul Joüon, S. J.— L'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, traduction et commentaire du texte original grec, compte tenu du substrat sémitique (Verbum Salutis). Paris, Beauchesne, 1930 ; in-12, 617 p.

Le tome V de la Collection *Verbum Salutis* est le résultat d'une tentative très intéressante. On sait que les auteurs des quatre évangiles sont de race sémitique, dont la langue maternelle fut l'araméen palestinien. Même quand ils écrivent en grec, ils restent soumis au génie de leur parler d'origine, soit qu'ils emploient des tournures sémitiques, soit qu'ils marquent une préférence, dans la syntaxe grecque, pour les constructions plus proches de la grammaire araméenne. Une bonne traduction des évangiles doit savoir déceler cette influence. Plus que d'autres, le R. P. Joüon a porté son attention sur cet aspect de la langue des évangiles. Il ne fait toutefois que des changements de détail aux versions de Crampon ou de Lagrange. Mais il les met en valeur par des notes. L'ensemble constitue un travail très utile. Nous ferons simplement remarquer qu'il faudrait mettre plus en relief les points de contact entre la syntaxe de la *κοινή* et celle de l'araméen ou de l'hébreu. Prenons un exemple. Matthieu VII, 28 : *καὶ ἐγένετο* est donné comme une formule « tout hébraïque ». Or, d'après Pernot (1), elle serait aussi grecque. Dans l'introduction, le paragraphe de la page XVII nous semble absolument erroné. Par contre, nous avons lu avec plaisir l'appendice B sur saint Luc « Syrien d'Antioche ». Cette même thèse a été proposée aussi par Clark, en 1933. Le R. P. rendrait un très grand service, en faisant le même travail pour les psaumes, dont le latin reste parfois une énigme et dont les traductions littérales auraient besoin d'être expliquées d'après la méthode décrite et appliquée dans le présent ouvrage. Dom B. MERCIER.

G. Pouget et J. Guitton. — Le cantique des cantiques (Études bibliques). Paris, Gabalda, 1934 ; in-12, 187 p.

Voici un ouvrage qui n'a pas l'appareil scientifique auquel nous ont habitué les *Études Bibliques*. Mais, s'il offre à notre curiosité moins de trouvailles philologiques ou historiques, son introduction, du moins, fait réfléchir sur les nombreux problèmes qu'elle pose et résoud à sa façon.

Les auteurs ne manquent pas de subtilité ; ils ont d'ailleurs une thèse à défendre qui, si elle se trouve déjà dans Origène et chez d'autres commentateurs plus récents, est assez peu familière aux lecteurs catholiques. Le *Cantique des Cantiques* serait un drame. Il n'a jamais été joué, car l'Orient ignorait le théâtre. Comportant fort peu d'action, on pourrait l'assimiler, nous semble-t-il, du point de vue littéraire, à certaines pièces de Musset. Si l'on admet cette classification, on sera enclin à reporter la composition de ce livre à l'époque grecque : à cette date, on s'explique

(1) *Études sur la langue des Évangiles.* Paris, 1927, p. 198.

bien l'influence du théâtre grec sur un auteur hébreu. P. 35, les premiers versets du nº IV seraient mieux placés sur les lèvres d'un berger que sur celles du Roi. P. 57, il faudrait laisser à Boileau ce souci de trouver les *Trois Unités* chez un Juif. P. 97, le passage sur l'Inspiration n'est pas tout-à-fait au point.

Ces remarques n'enlèvent rien à l'intérêt de l'introduction, qui prépare fort bien le grand public à lire avec intelligence et profit la traduction. De celle-ci, disons qu'elle est excellente ; on croit y deviner la main de l'éminent universitaire qui a recueilli les confidences et les travaux du R. P. Pouget. Deux changements sont très heureux : I,5 et II,7.

Dom B. MERCIER.

L'œuvre exégétique et historique du R. P. Lagrange. (Cahiers de la Nouvelle Journée, 28). Paris, Bloud et Gay, 1935 ; in-8, 232 p.

La Direction des *Cahiers de la Nouvelle Journée*, dans le supplément du présent numéro, déclare qu'à ses yeux ce fascicule est particulièrement important. De par son objet, il l'est aussi pour tous les catholiques et la façon dont les collaborateurs ont accompli leur tâche n'est pas pour diminuer sa valeur et son intérêt.

Un prince de l'Église résume, à grands traits, la vie scientifique du R. P. Lagrange. A l'autre bout du recueil, un universitaire, M. J. Guitton, nous décrit l'influence du R. P. sur les milieux intellectuels catholiques. Entre les deux, des spécialistes détaillent, dans les limites de quelques pages, le travail de l'illustre religieux sur leur propre terrain. C'est ainsi que M. l'abbé Chaine traite des études du R. P. sur l'Ancien Testament et le sémitisme. M. Vénard porte son enquête sur le Nouveau Testament et les origines chrétiennes. A M. Bardy a été confié le milieu hellénique et M. Magnin s'est réservé l'histoire comparée des religions et la religion révélée. Nous n'entreprendrons pas de résumer ces résumés. Il faut les lire, pour apprécier l'énorme labeur, la probité et la formation scientifiques, ainsi que la haute valeur spirituelle du savant dominicain.

Si nous avions à exprimer notre sentiment personnel sur le R. P. Lagrange, tel que le manifeste son œuvre, nous dirions qu'il est excellemment un exégète, l'Exégète contemporain et qu'il faudrait remonter très haut dans l'histoire catholique, pour lui trouver son égal. Il a eu et il a d'éminents collaborateurs dans son couvent de Jérusalem. Mais ils forment une équipe de *spécialistes*. Il connaît et pratique leurs disciplines scientifiques respectives ; mais, chez lui, elles sont ordonnées à une fin supérieure et hiérarchisée sous une science exégétique et théologique impeccable. Du côté catholique, le R. P. Lagrange a été un précurseur et un animateur. Malgré le conservatisme excessif des nôtres et les outrances puériles ou sectaires des autres, il s'est astreint au travail critique le plus impartial et a gardé la fidélité la plus absolue à la Tradition. Sa joie, aujourd'hui, doit être de constater les progrès de la saine

et légitime critique — en grande partie, grâce à ses élèves — dans l'exégèse catholique et sa revanche inévitable, si un tel mot peut s'appliquer à cet admirable prêtre, est de voir les constructions des innombrables écoles exégétiques du dehors s'écrouler les unes sur les autres.

Dom B. MERCIER.

Dr Bernard Bartmann. — Précis de théologie dogmatique. T. I. Principes formels, Dieu, La Trinité, La création, L'Incarnation (Traduit de l'allemand). Mulhouse, Éd. Salvator ; Paris, Éd. Casterman, 1935 ; in-8, 488 p.

Les Éditions *Salvator* de Mulhouse ont entrepris, grâce à l'infatigable traducteur qu'est M. l'abbé Marcel Gauthier, la publication d'une « théologie » en langue française, en se servant d'ouvrages écrits en allemand. Le *Précis de théologie morale*, du R. P. Héribert Jone (cfr *Irénikon*, 1935, 95), a remporté un succès rapide et bien mérité. Le présent ouvrage a certainement des qualités très grandes : largeur et abondance d'information, importante part laissée à la théologie positive, belle indépendance de l'A. à l'égard des systèmes. Malgré les ressources de la typographie qui ont été bien utilisées, nous ne dirions pas cependant que ce *Précis* soit d'une étonnante clarté. La surcharge des notions rend difficile la lucidité de l'exposé : si tout est « ordonné », l'ouvrage, dans ses détails, nous paraît manquer un peu d'ordre ; cela se révèle surtout au maniement du livre comme manuel scolaire. A part cela, nous n'avons que des éloges à faire de l'ouvrage de Mgr Bartmann. Pour des laïcs qui s'intéressent à la théologie, il constitue un précieux, un indispensable auxiliaire : c'est le premier ouvrage moderne qui entreprend de donner en français non pas des « notions », ni des « leçons » de théologie, mais « la théologie dogmatique » tout court, — l'équivalent de ce qui s'enseigne au clergé dans les séminaires. Un index alphabétique bien fait, qui, nous le supposons, viendra à la fin du 2e volume, sera absolument indispensable.

D. O. R.

Walter Bauer. — Rechtglaübigkeit und Ketzerei im åltesten Christentum. (Beiträge zur historischen Theologie, 10). Tubingue, Mohr, 1934 ; in-8, VIII-247 p.

Deux courants de pensée travaillent le protestantisme d'Allemagne : d'une part, sous la poussée naziste, la mystique collective remplace de plus en plus l'individualisme — et par là le protestantisme est affaibli et l'idée d'Église servie ; et d'autre part la nécessité de se garder des attaques néo-païennes et de sauver un christianisme positif fait se réfugier beaucoup de penseurs protestants dans le principe d'autorité, dans un magistère fort, capable de résister aux entraînements de la jeunesse : ici encore le protestantisme démocratique est desservi aux bénéfices de l'idée catho-

lique. Un renouveau spirituel doit naître de ces remous, qui, pour être pénibles, sont peut-être les douleurs d'un enfantement.

Rien n'est aussi instructif pour puiser des forces chrétiennes nouvelles, qu'un retour à l'« âge de foi », à ces communautés chrétiennes primitives où le danger des persécutions assurait à l'Église un recrutement sérieux. Non point certes que tout y fût parfait ; nous connaissons les restants de mœurs païennes que saint Paul a stigmatisés dans ses lettres. Mais les trois premiers siècles de l'histoire de l'Église sont une montée constante, tant dans l'apostolat par la parole évangélique que dans la pratique eucharistique et l'activité sociale.

Dans ce cadre extérieur, le prof. Bauer examine la cristallisation de l'orthodoxie, comme confession de foi et les luttes des champions de cette foi contre les hérésies toujours à l'affût.

Passant en revue, selon les sources les plus certaines que nous possédions, la vie des premières communautés à Édesse et en Égypte, l'A.. arrive à saint Ignace, saint Polycarpe et saint Irénée, pour montrer comment et combien ces chefs d'Église ont été champions de l'orthodoxie. Un chapitre intéressant traite de la première épître de Clément et de l'affirmation de la primauté romaine. Puis vient l'historique des efforts faits dans ce sens : Rome comme centre de l'orthodoxie, raisons de sa victoire et établissement définitif de son autorité.

L'intérêt du livre ne réside cependant pas seulement dans ces idées, qui ont avantage à être mises devant les yeux de lecteurs protestants mais ne représentent rien de particulièrement neuf pour le savant catholique, mais bien dans la façon dont l'A. fait naître la conception d'« orthodoxie » et l'idée d'« hérésie ». Sa thèse est clairement exposée, abandamment motivée et elle donne matière à d'utiles méditations sur le sérieux de notre foi.

A.

Jean Rivière. — Le dogme de la rédemption au début du moyen âge. (Bibliothèque thomiste, t. XXI ; section historique, t. XVI). Paris, Vrin, 1934 ; in-8, XI-515 p., fr. 50.

L'A., à qui l'on doit déjà cinq autres monographies sur le dogme de la rédemption, nous présente cette étude-ci en deux parties : la première (p. 1-260) comprend une série d'articles publiés dans la *Revue des sciences religieuses* (1931-1933). Son intention y était de réfuter systématiquement les théories de M. Turmel ; elle constitue en même temps un examen approfondi de tous les textes sotériologiques du début du moyen âge latin, surtout du commencement du XIIe siècle, courte période d'une activité intellectuelle intense. D'abord les théologiens ne font que répéter les idées des Pères (le droit du démon, la justice envers lui dans le rachat). Certaines expressions de l'A. («l'archaïsme des Pères, les catégories superficielles de leur sotériologie, leur préoccupation démonocentrique ») cadreraient peut-être mieux dans les constructions (ou démolitions) de M. Turmel. On aurait peut-être aussi pu considéré les idées des Pères sur le rachat

du genre humain par le Christ plus en fonction de la doctrine des livres sacrés sur le royaume de Dieu. La seconde partie est formée par quatre appendices (p. 263-458) qui étudient en détail le réveil de la théorie du « rachat », en Occident et en Orient (Photius, etc.), le conflit des « Filles » de Dieu, la doctrine sotériologique à la fin du XIIe siècle et le perfectionnement qu'a reçu cette doctrine dans l'atelier de l'École : sur une assise plus rationnelle, les scolastiques ont conçu une économie rédemptrice d'abord en fonction de Dieu. Les principaux docteurs sont ici saint Anselme et saint Thomas. Lisons (p. 359) Conrad de Scheiern ou plutôt de Scheyern. Des tables abondantes (citations scripturaires, manuscrits, noms propres et matières) ne font que rehausser la grande valeur du livre du professeur de Strasbourg. D. I. D.

Placidus Rupprecht, O. S. B. — Der Mittler und sein Heilswerk. Fribourg en Br., Herder, 1934 ; in-8, 146 p., RM. 3,40.

Cet ouvrage, qui porte en sous-titre *Sacrificium mediatoris*, est fort exclusivement une étude consciencieuse de théologie thomiste sur le sacrifice du Christ à la Croix et à la Messe. Il a pour trame un copieux amas de textes puisés dans toutes les œuvres de saint Thomas, et recherchés avec mérite et patience, sur lesquels vient se poser un plan systématique. Du point de vue de la théologie, il se rattache certainement aux nouveaux courants de la théorie du sacrifice-oblation, sans manifester pourtant une position trop avancée. Les services qu'il rendra viendront surtout du choix diligent des passages du saint docteur ainsi rassemblés avec méthode. L'ouvrage est sans prétention : il n'est du reste qu'un tiré à part d'une série d'articles parus durant les années précédentes dans le *Divus Thomas* de Fribourg. D. O. R.

Dr Bernhard Poschmann. — Ecclesia principalis. Ein kritischer Beitrag zur Frage des Primats bei Cyprian. Breslau, Frankes, 1933 ; in-8, 107 p., cartonné, 4,50 RM.

Ce petit livre est avant tout une réponse au *Cathedra Petri* de M. Koch. Dans une suite de quatre chapitres l'A. étudie successivement le sens et la portée d'une expression de Tertullien : « ecclesia Petri propinqua », puis de trois expressions de Cyprien lui-même : « ecclesia super Petrum fundata », « primatus Petri » et « Petri cathedra atque ecclesia principalis ». Dans les trois chapitres suivants, il examine la double rédaction du chap. 4 du *De Unitate*, l'attitude pratique de l'évêque de Carthage à l'égard de Rome et sa place dans l'histoire du dogme de la primauté. Il est regrettable que M. Poschmann n'a pas apprécié à sa juste valeur l'article du P. Van den Eynde (*Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXIX, 1933, p. 5-24) qui fournit, — ce nous semble, contre M. Poschmann, — le véritable point de départ d'une solution des difficultés posées par les écrits de saint Cyprien. Il n'est pas moins regrettable que, malgré ses

bons principes plusieurs fois énoncés, l'A. se soit laissé aller, dans ses premiers chapitres, à des déductions peut-être fort logiques, mais qu'il serait plus que hasardeux d'attribuer à la conscience de saint Cyprien. Il est vrai que les conclusions de ce petit livre contrastent singulièrement avec ces chapitres dont ils corrigent en réalité l'exégèse ingénieuse mais fort problématique (p. 93 sv.). D. R. v. C.

Dr Josef Hoh. — Die Kirchliche Busse im II. Jahrhundert. Eine Untersuchung der patristischen Busszeugnisse von Clemens Romanus bis Clemens Alexandrinus. (Breslauer Studien zur hist. Theologie, 22). Breslau, Müller et Seiffert, 1932 ; in-8, VIII-138 p., 7,50 RM.

Dr Josef Andr. Jungmann, S. J. — Die lateinischen Bussriten in ihrer geschichtlichen Entwicklung. (Forsch. zur Geschichte des innerkirchlichen Lebens, 3-4). Innsbruck, Rauch, 1932 ; in-8, XII-338 p., 10 RM.

Emil Göller. — Papsttum und Bussgewalt in spätrömischer und frühmittelalterlicher Zeit. Fribourg en Br., Herder, 1932 ; in-8, IV-324 p., 8 RM.

De la première étude se dégage l'idée que les chrétiens voyaient, dans la discipline pénitentielle de l'Église, surtout le moyen de s'y réintégrer. Elle confère le salut, l'aide, la garantie de l'espérance.

Dans le second volume le problème est repris dans son ensemble mais d'après les seuls documents liturgiques. Tels qu'ils y sont groupés, ils constituent une mine. L'A. voit dans l'*oratio super populum* de la liturgie quadragésimale une survivance de la bénédiction-absolution pénitentielle des V et VIe siècles. Ce serait, d'après l'A., un argument puissant en faveur de la thèse d'une pénitence semi-publique dans l'Église ancienne.

Le dernier volume est un recueil d'articles parus dans *Rom. Quartalschrift* en 1931 et 1932. L'éminent A. arrive à cette conclusion que, jusqu'au IXe siècle, les papes ne parlent que de la pénitence publique. Des modifications à celle-ci se sont opérées dès le Ve siècle. Il admet toutefois des cas de réconciliation sans pénitence publique et cherche aussi une solution dans une pénitence semi-publique. Il n'y a pas dans ce volume, de table des matières mais seulement trois index : des papes, des synodes, des noms importants pour l'histoire de la pénitence.

D. J. C. v. d. M.

Herbert H. Gowen. — A history of Religion. Milwaukee, Morehouse, 1934 ; in-8, 698 p., 3,50 dl.

M. Gowen, professeur d'orientalisme à l'Université de Washington, a obtenu une belle réussite en traitant dans sept cents pages l'histoire

de la religion depuis l'animisme jusqu'aux manifestations les plus modernes et bizarres de la religiosité anglo-saxonne, en un style vivant et sans les surcharges presque inévitables.

L'A. ne se défend pas d'avoir adopté un point de vue franchement chrétien. Cela nous semble l'avoir aidé à bien mettre en évidence l'immanence exclusive du bouddhisme et du brahmanisme et à lui opposer la transcendance-immanence de l'Incarnation.

Nous regrettons des inexactitudes et des jugements démodés sur le catholicisme. Ainsi la cause du schisme de Photius serait la dispute des images (p. 558). Le même manque d'information ou de critique permet à l'A. de juger presque toujours favorablement systèmes et personnages non-catholiques. Luther dans ces pages monte ses grands chevaux de héros « sans peur et sans reproche ».

Le volume se termine par un copieux index qui augmente encore sa valeur. L. M. C.

Herbert Leslie Stewart. — Modernism, past and present. With a foreword by the Rt. Rev. the Lord Bishop of Ripon, D. D. 2me édition Londres, Murray, 1934 ; in-8, 369 p., 12 sh.

M. H. L. Stewart, professeur à l'Université de Dalhousie, retrace à travers les âges les destinées de ce qu'il entend par modernisme. Plus que ces esquisses historiques qui vont de Clément d'Alexandrie jusque Tyrrell en passant par les « étapes » classiques de Giordano Bruno, d'Érasme et de Renan, et appartiennent à une espèce honorable du genre, nous intéressent les différents caractères du modernisme relevés progressivement et qui finissent par former un ensemble suggestif. Il est impossible de les citer tous.

Le modernisme est un effort pour construire la foi chrétienne en conformité avec les connaissances scientifiques et historiques et en retenant son caractère essentiel (p. 355).

Ce caractère essentiel est un instinct du divin, le *noumène*, dont les *phénomènes* (où sont rangés la Révélation et les dogmes) sont variables et ont une valeur sociale provisoire. Les religions d'autorité, soit catholicisme avec son magistère vivant, infaillible, soit protestantisme avec son Livre infaillible, rendent absolues les formes passagères. La science au contraire découvre leur caractère relatif. Un moderniste n'est pas un révolutionnaire, parce qu'il apprécie l'élément religieux des Églises d'autorité, mais il veut les réformer par le dedans en travaillant à la transformation des épiphénomènes et à la tolérance pour toutes les opinions honnêtes (p. 119). Le moderniste par excellence, est Érasme.

Quelques détails secondaires intéressants : l'Église romaine aurait eu plus des facilité à accepter la critique biblique que le protestantisme conservateur, lié qu'il était à l'autorité du Livre. Les modernistes comprennent plus facilement l'union dans le rite (atmosphère religieuse) avec différence dans le dogme, que le contraire.

Les oppositions au système catholique (même unioniste !) sont si nettes qu'elles n'ont pas besoin d'être relevées. Notons que l'A. reproche à l'encyclique *Pascendi* d'avoir accusé les modernistes d'être partisans de la *double* vérité. Selon son avis, le moderniste tâcherait plutôt de concilier que d'opposer. D. C. L.

A. H. Baverstock et Donald Hole.— The Truth about the Prayer-Book. Londres, Williams et Norgate, 1935 ; in-16, XIV-82 p., 3 sh.

Le titre du livre *La Vérité au sujet du Prayer-book,* sonne un peu comme un roman policier et semble promettre une sensation, ou du moins de l'inédit : il n'en est rien. Cependant, ces quelques pages contiennent, à notre connaissance, le meilleur résumé qui ait été publié sur la question. Plus même : l'A. entre hardiment dans le domaine des principes et montre combien la confusion des pouvoirs, immixtion du Spirituel dans le Temporel, mais surtout du Temporel dans le Spirituel, est la grande coupable de la séparation de l'Église d'Angleterre du Siège de Rome, centre de l'Unité chrétienne. Et c'est de cette immixtion du temporel, de la mainmise de l'État sur l'Église que l'A. voudrait libérer l'anglicanisme ; il trouve dans l'histoire du *Prayer-book* et dans la nécessité de le reviser une occasion de plaider sa cause.

Au XVIe s., le premier pas sur la route vers le protestantisme fut la domination croissante que l'État revendiquait sur les affaires de l'Église. Cromwell, plus que Henri VIII, représenta la réalisation de cette tendance. Et Cromwell manœuvrait de si habile façon que peu à peu tous les chefs de l'Église d'Angleterre devenaient ses créatures, surtout le fameux archevêque de Cantorbéry, Cranmer. On ne pouvait espérer convertir les Anglais au protestantisme d'un coup, et c'est pourquoi, — *lex credendi, lex orandi,* — on substitua d'abord à la messe et au bréviaire, un autre livre qui était déjà équivoque sur des questions de foi, mais cependant encore capable d'interprétation catholique (1549). Une seconde édition suivit (1552) qui fut plus hardiment d'inspiration génevoise. Puis vient la restauration catholique avec la reine Mary, et l'identification malheureuse dans l'opinion publique du catholicisme romain avec l'image d'une religion soutenue par l'Espagne ; puis le désastre de l'*Armada* : et, c'en fut fait du catholicisme en Angleterre. La reine Élisabeth donne à l'Église la dernière édition du *Prayer-book* En 1576, elle fut excommuniée par Paul V, et ses sujets déliés de leur obligation de fidélité envers elle. Catholicisme et antipatriotisme s'identifient et dès lors la séparation va se creusant toujours plus profonde. Il faut attendre le début du XIXe siècle pour voir naître un peu de sympathie, et une meilleure compréhension de la position romaine. L'*Oxford Movement* a déclenché une attitude nouvelle qui aujourd'hui porte ses fruits ; qu'on en juge par la conclusion que l'A. donne à son livre : « Le premier pas à faire pour l'Église anglicane est de rompre les liens qui la lient à l'État (ce qui permettrait au « clergé anglican d'apprendre la foi catholique » à son troupeau) ; le second

est de pousser avec la plus grande énergie vers le but final que s'est donné le mouvement d'Oxford, à savoir l'obtention du rétablissement de l'unité catholique sous la primauté du Saint-Siège ». A.

Monumenta eucharistica et liturgica vetustissima, collegit, notis et prolegomenis instruxit **Johannes Quasten**, S. T. D. (Florilegium patristicum, ed. Bernhardus Geyser et Johannes Zellinger, VII). Bonn, P. Hanstein, 1935 ; in-8, IX-112 p. (en deux fascicules).

Monumenta historiam et geographiam Terrae Sanctae illustrantia, quae recensuit et notis illustravit **Dr Fridericus Stummer.** Series I (Florilegium patristicum, ed. Bernhardus Geyser et Johannes Zellinger, XLI). Bonn, P. Hanstein, 1935 ; in-8, 96 p.

C'est toujours avec un plaisir nouveau que l'on prend connaissance des textes qui paraissent dans cette publication sympathique, minutieuse, et si judicieuse dans le choix de ses matières. Dans le premier des fascicules ici présentés, on nous offre les plus anciens textes relatifs à l'eucharistie et à la célébration de la liturgie. Aux témoignages de l'Écriture, l'A. a joint différentes parties de la Didachè, de l'apologie de saint Justin, les épitaphes d'Abercius et de Pectorius, les témoignages de saint Hippolyte, de la Didascalie, les papyrus de Dêr-Balyzeh, et l'anaphore de saint Marc, qui, avec les prières eucharistiques de l'euchologe de Sérapion, constituent la première brochure. La plus grande partie de ces monuments sont précédés d'une introduction et d'une bibliographie copieuse, tandis que le texte lui-même est accompagné de notes et d'un apparat critique quand il y a lieu. Le second fascicule comporte les catéchèses mystagogiques de saint Cyrille d'Alexandrie. Tous les textes grecs sont accompagnés d'une traduction latine.

Le fascicule XLI donne la première série de textes anciens relatifs à la géographie et à l'histoire de la Terre sainte, la lettre de sainte Paule et d'Eustochium à Marcella, l'épitaphe de sainte Paule faite par saint Jérôme, et la lettre de celui-ci à Dardanus, ainsi que des fragments de son commentaire sur Ézéchiel, et de ses lettres à Paulin et à Sabinien.

D. B. B.

Dr Michael Niechaj. — Oratio liturgica pro defunctis in Ecclesia russa orthodoxa. Exquisitio dogmatica. (Ogólnego Zbioru, 17). Lublin, Towarzystwo wiedzy Chrześcijanskiej, 1933 ; in-8, 280 p.

Après avoir donné en latin quelques 212 textes tirés des livres liturgiques en usage dans l'Église russe et groupés suivant les livres dont ils sont tirés, l'A. les utilise dans la partie dogmatique de son ouvrage. Là il analyse successivement d'après ces documents l'état de l'âme après la mort, l'essence de l'état intermédiaire et enfin les moyens d'en sortir.

Une conclusion a retenu notre attention : *Nullibi fit oratio pro mortuis*

in... statu beatorum degentibus (p. 270). Les considérations de la p. 90, sur lesquelles il s'appuie ne paraissent pas concluantes. D'abord la glose du *Služebnik* de Moscou, éd. 1878, ne semble pas généralisée. Il s'agit d'un membre de phrase ajouté à la prière pour les défunts après la consécration dans la liturgie de saint Jean Chrysostome et dont voici la traduction latine : *ut eorum orationibus nos visitare digneris Deus*. Le texte privé de cette glose est plus conforme à certaines anaphores anciennes et est de plus celui de la majorité des éditions en usage.

Il est intéressant de relever avec l'A., p. 71, que les vieux-croyants reprochaient à Nikon la suppression des prières indulgentiaires et absolutoires pour les défunts. Félicitons l'A. de son travail. Des travaux comme ceux-ci mettent réellement à la portée de l'Occident les sources de la théologie orientale. D. J. C. v. d. M.

Demetrius Bobolas. — *Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου ἐνδόξου Ἱερομάρτυρος Βλασίου Ἐπισκόπου Σεβαστείας τοῦ Θαυματουργοῦ, συγγραφεῖσα ὑπὸ Ἀγαπίου Μοναχοῦ τοῦ Κρητός.* Sciathos, Ul. Androutsos, 1932 ; in-12, 35 p., 10 drach.

Id. — *Ἀκολουθία καὶ βίος τοῦ Ὁσίου καὶ Θεοφόρου Πατρὸς ἡμῶν Ἀλεξίου τοῦ Ἀνθρώπου τοῦ Θεοῦ... εἰς ἣν προσετέθη καὶ ὁλόκληρος ὁ τοῦ Ἁγίου παρακλητικὸς Κανὼν, τὸ Ἱστορικὸν τῆς Μονῆς καὶ τὰ νέα Μεγαλυνάρια.* Sciathos, Ul Androutsos, 1933 ; in-12, 44 p., 10 drach.

Ces deux brochures contiennent l'office complet de ces deux saints. Un certain nombre de tropaires du premier de ces offices sont de la composition de l'A. Ils sont très bien venus et d'un rythme aisé. Les historiens seront intéressés par la brève notice historique du monastère de la sainte Laure, près de Kalavrita et non loin du célèbre couvent du Mega Spelaion. D. F. M.

Emmanuel Pantelakis. — *Τὰ Ἀπολυτίκια τῶν Μηναίων.* Athènes, P. Leones, 1933 ; in-8, 20 p.

Dans cette brochure (tiré à part du t. XLIV, de la revue *Ἀθηνᾶ*) le savant professeur étudie les apolytikia de l'office byzantin. L'*apolytikion* est le tropaire principal de la fête, celui qui la caractérise. Dans les anciens Ménées, il était placé immédiatement après l'indication de la fête que l'on célèbre et était suivi de toutes les autres pièces de son office dans l'ordre suivant : kathisme, kontakion, ikos, stichères de Vêpres, canon, synaxaire, exapostilaire, Épître et Évangile. Or les Ménées imprimés ont perdu de vue l'importance de ce tropaire. Dans bon nombre de cas (59 jours par an) ils ont été omis, dans beaucoup d'autres les *apolytikia* propres ont été remplacés par ceux *de communi* de sorte que nous n'employons plus que 97 *apolytikia* différents. D'autre part, on voit dans les livres une irrégularité déconcertante dans leur emploi. Quand une fête de saint est en occurrence avec les jours « dans l'octave » d'une fête du Seigneur, parfois l'*apolytikion* du saint est

omis, parfois c'est celui de la fête, parfois l'un et l'autre sont dits. En outre certains saints ont deux *apolytikia*, il en est même un (saint Jean Damascène, 4 déc., cependant l'édition romaine n'a que celui du commun) qui, dans l'Horologe moderne, en a trois. Si l'on se reporte aux mss, l'on constate que l'*apolytikion* ne manque à aucune fête de saint et que toujours on y saisit la préoccupation d'y donner les traits les plus marquants du héros qu'il célèbre. L'A. donne un certain nombre d'exemples de ces sortes de pièces et il les commente de façon très intéressante. Il termine en faisant le vœu que ces anciens trésors reprennent leur place dans nos livres liturgiques. Cette petite étude est une contribution de valeur à l'étude de ces livres et aux travaux de la commission chargée de leur révision. Dom F. MERCENIER.

Livre des Épîtres (arabe). Saint-Paul de Harissa (Liban), 1935 ; grand in-8, X-460-4 p.

Sous l'impulsion du patriarcat melkite d'Antioche, nous avions vu paraître en 1929 une édition arabe de l'Évangéliaire byzantin préfacée par Mgr Maximos Sayegh, et imprimée chez les missionnaires de Saint-Paul. Élevé depuis lors par le Souverain Pontife sur le siège métropolitain de Beyrouth, le savant prélat a dû laisser aux paulistes eux-mêmes le soin de préparer l'édition de l'Épistolier.

Conformément à la méthode précédemment suivie pour l'Évangéliaire, les éditeurs ont complètement remanié la traduction des Épîtres, s'inspirant notamment de l'excellente Bible arabe des jésuites de Beyrouth, mais veillant à rester toujours en harmonie avec le texte grec de l'**Ἀπόστολος** édité par les soins de la Propagande (Rome, 1881).

Tout en nous étonnant de l'usage qui s'est introduit de célébrer la Sainte Liturgie même pendant les féries du Carême, signalons cependant que le choix des péricopes, dû à l'autorité patriarcale, a été fait fort judicieusement. Il faut noter aussi la présentation matérielle de l'ouvrage très réussie (format pratique, beaux caractères arabes de lecture facile), qui constitue un véritable effort et un réel progrès dans l'édition du livre arabe. J. B.

Jules Tyciak. — Oestliches Christentum. (Die religiöse Entscheidung. Hefte Katholischer Selbstbesinnung, herausgegeben von Dr P. Cornelius Schröder, O. F. M., 3).Warendorfen Westph., J. Schnell (C. Leopold), 1934 ; in-16, 64 p.

L'auteur de ce cahier nous fait goûter toutes les saveurs des liturgies orientales. Ce n'est qu'après avoir rassuré le lecteur qu'il ne s'agit nullement de discréditer l'Occident en face des beautés orientales qu'il commence ses méditations ; d'abord sur les éléments essentiels de la piété orientale, ensuite sur le monde oriental comme réalité dans l'Esprit-Saint. Afin de donner plus de vigueur à ces pages, l'auteur les parsème de cita-

tions des différentes liturgies orientales. Unissons-nous dans la prière par laquelle l'auteur finit ces belles pages, afin que l'Orient et l'Occident puissent se rencontrer dans l'*Una Sancta*. D. A. V.

E. Porcher. — Orient chrétien — Concordance entre calendriers. Paris, en dépôt chez l'abbé P. Dapsence, 64, rue de la Verrerie, 1932 ; Cahier autographié ; in-8 allongé, 58 p., 20 fr.

Privées du pouvoir de suggestion que rayonne un texte imprimé, ces 58 pages autographiées rendront de grands services aux historiens. Elles les empêcheront de s'égarer dans le dédale des multiples computs — n'est pas mathématicien qui veut — et leur feront gagner beaucoup de temps. Après avoir pratiqué quelque peu ces nombreux tableaux, le lecteur se rendra compte de la science et du travail que suppose pareil ouvrage. En voici le résumé, tel que le donne l'auteur lui-même : « Recueil de tableaux permettant 1° de passer d'une date d'un calendrier à la date correspondante dans un autre calendrier ; 2° de vérifier le résultat obtenu par le jour de la férie, qu'on doit trouver le même des deux côtés ».

P. 6, en face de Byzance, on lit : — 290.495 — multiple de 7 + 5 (au lieu de — 2). En face d'Alexandrie : — 284.654 = — multiple de 7 + 1 (au lieu de — 6). Il fallait expliquer aux profanes que ces deux chiffres, 5 et 1 sont obtenus en soustrayant de 7 (le nombre de jours de la semaine) le nombre de jours qui se trouvent dans le reste de la division, indiquée plus haut. D. B. M.

Mgr C. Lagier. — L'Orient chrétien des Apôtres jusqu'à Photius. (De l'an 33 à l'an 850). Paris, Œuvre d'Orient, 1935 ; in-8, XXVI-472 p., 4 cartes.

Il y a longtemps déjà que ceux qui portent intérêt aux questions religieuses orientales déplorent que les livres catholiques d'histoire ecclésiastique soient d'ordinaire d'une concision plus qu'indigente pour tout ce qui concerne l'Orient chrétien. On en parle bien avec quelques détails tout le long de l'exposé des luttes trinitaires et christologiques; on consacre deux ou trois pages aux affaires de Photius et de Cérulaire ; mais, pour le reste, on croit avoir tout dit en quelques lieux communs sur l'esprit ergoteur et naturellement hérésiarque des Grecs, sur la servilité de l'épiscopat byzantin, sur le césaropapisme des successeurs de Constantin. Outre que cette manière de traiter l'histoire est peu conforme à la vérité, elle nourrit dans nos esprits de catholiques occidentaux un dédain pour nos frères d'Orient et une suffisance, une admiration de nous-mêmes qui sont de grands obstacles à l'œuvre de l'Union. Comme si ces misères étaient spécifiquement orientales ! Comme si le césaropapisme n'avait pas régné dans bien des cours occidentales depuis celle des empereurs germaniques jusque celle des princes de toute grandeur qui ont de force installé le protestantisme dans leurs États ; comme si les évêques allemands avaient

toujours résisté comme il fallait aux prétentions de leurs empereurs et les évêques anglais et français à celles de leurs rois ; comme si le pélagianisme, le protestantisme aux mille visages, le jansénisme, le libéralisme et le modernisme étaient des hérésies orientales ! Il était temps vraiment que quelqu'un vînt nous rappeler que nous ne possédons pas le monopole du vrai catholicisme ; que l'Orient l'a possédé aussi bien que nous ; que s'il a eu ses défauts, ses tares si l'on veut, ses grandeurs et ses gloires sont de tout premier ordre.

C'est ce que fait excellemment l'auteur de ce volume. En un racourci remarquable, il nous raconte l'histoire des Églises orientales. En une langue d'une vivacité qui entraîne, il déroule la succession des faits et les met en pleine lumière. Périodiquement, le film s'arrête pour nous permettre de contempler le portrait des principaux personnages du drame. En outre de nombreux parallèles avec notre époque nous font réfléchir et souvent nous humilient. Nous ne saurions assez recommander ce livre à tous ceux de nos lecteurs qui n'ont ni les moyens, ni les loisirs d'aborder l'étude directe des sources ou des ouvrages spéciaux consacrés aux épisodes de cette merveilleuse histoire. Une bibliographie étendue du sujet et des notes nombreuses rendront d'ailleurs possible à tous des investigations plus personnelles. Ajoutons que le volume se termine par quatre cartes très précieuses, d'une clarté parfaite et qui, elles aussi, comblent une lacune de la plupart de nos atlas historiques. Terminons avec le souhait de voir paraître bientôt la suite de ce bel ouvrage. Dom F. Mercenier.

Jean Guiraud. — Histoire de l'Inquisition au Moyen-Age. Origine de l'Inquisition dans le Midi de la France, cathares et vaudois. Paris, Picard, 1935 ; in-8, XLVIII-428 p., 10 pl.

M. Jean Guiraud, auteur d'importants travaux d'histoire ecclésiastique et spécialement du moyen âge, était tout préparé pour écrire cette Histoire de l'Inquisition chez les cathares et les vaudois. Il n'est pas un aspect de la question qui soit laissé sans explication. Cet ouvrage a surtout le grand mérite de rendre publics des documents restés inédits et sans lesquels on ne pouvait faire une histoire exacte de cette institution complexe et si importante dans l'histoire religieuse du moyen âge. Le présent volume est consacré aux origines, aux causes de l'Inquisition. On pourrait faire un parallèle frappant entre les grandes hérésies qui troublèrent l'Église en Orient aux premiers siècles et la voie suivie par l'Église pour y mettre fin et celles qui se réveillèrent au XII[e] siècle.

On peut dire que cette première partie d'une histoire de l'Inquisition que, espérons-le, l'auteur achèvera, épuise les questions étudiées. Ni l'érudition, ni la critique n'y font défaut. On goûtera la bibliographie qui introduit l'ouvrage. Nous ne pouvons assez recommander sa lecture aux théologiens comme aux historiens. Dom Th. Becquet.

G. Hofmann, S. J. — Il vicariato apostolico di Costantinopoli 1453-1830. Documenti, con introduzione, 7 illustrazioni ed indici dei luoghi e delle persone. (Orientalia Christiana Analecta, 103). Rome, Institut pontif. des études orientales, 1935; in-8, 336 p., 54 l.

On ne peut qu'être très reconnaissant à l'A. d'avoir mis à la disposition toutes ces pièces conservées dans les archives romaines et istambuliennes. Il les fait précéder d'un aperçu général sur la situation des catholiques pendant ces années. La période de 1453-1699 (paix de Carlovitz) fut pour les Turcs, d'abord une ère de triomphes, puis de défaites ; les sultans n'accordant qu'une liberté de culte limitée, les missionnaires faisaient surtout du bien parmi les nombreux catholiques qui se trouvaient dans les bagnes fameux. Le nombre des églises catholiques à Constantinople était d'une dizaine. Le territoire du vicariat comprenait la ville et les alentours, la Thrace, l'Asie Mineure (y compris la Géorgie *citerior*, mais sans le vicariat apostolique de Smyrne) et la Grèce actuelle. Alors aussi s'y établirent d'une manière stable plusieurs ordres religieux : dominicains, franciscains, capucins, jésuites et conventuels qui, à maintes reprises, eurent à subir des vexations de la part de la Porte ottomane. Depuis 1699 jusqu'à la révolution française, la liberté du culte chrétien est toujours stipulée dans les traités de paix ; de 1789 à 1830 (l'année où les catholiques arméniens, après une persécution violente, sont exemptés complètement de la juridiction de leur chef civil, le patriarche dissident) c'est l'Autriche qui devient le grand soutien des chrétiens. Auparavant la France avait été la protectrice officielle des catholiques. — La majeure partie des documents publiés est sortie des archives de la Propagande, quelques-uns d'autres fonds romains ou des archives de Saint-Benoît à Galata. Ce sont surtout des relations des vicaires apostoliques ou des religieux établis en Orient. L'A. indique aussi les relations qui ont déjà été publiées par d'autres. Quoiqu'elles soient officielles et que, comme l'écrit le vicaire apostolique François Bona (28 août 1748) : « ... *niente più difficile in questo paese, che rilevare la verità delle cose in ogni e qualunque materia, che occorrer possa* » (p. 121), elles nous permettent de jeter un coup d'œil instructif sur l'organisation de la vie chrétienne dans l'empire turc. D'après les statistiques contenues dans ces relations, le nombre des catholiques (surtout arméniens) en Asie Mineure était assez considérable. Beaucoup de prêtres, même étrangers au pays, connaissaient la langue turque et prêchaient en turc. Les catholiques grecs d'aujourd'hui y trouveront parmi les prêtres zélés d'autrefois, des noms bien connus encore à l'heure actuelle, pour ne citer que les Macrioniti, Calavassi, Gad, Daleggio. Les catholiques de rite byzantin étaient alors appelés « aleppins». Remarquons qu'il n'y a pas eu de moniales bénédictines à l'église *S. Maria Misericordiae* de Constantinople (p. 14) : cette église est identique à celle de Saint-Benoît qui appartenait à des moines bénédictins de 1427 à 1582 (cfr *Échos d'Orient*, 33 (1934), p. 59-94 : *Le Monastère de Sainte-Marie de la Miséricorde de la Citerne de Péra ou de saint Benoît. Des origin s à*

l'occupation par les Jésuites, par E. Dallegio d'Alessio). Aux p. 295-298, le qualificatif de *uxor* (23 fois) pour les prêtres arméniens est évidemment une abréviation de *uxoratus*. Les index des noms de personnes et de lieux rendent la consultation du livre très facile. D. I. D.

Louis Capéran. — L'invasion laïque. De l'avènement de Combes au vote de la séparation. Paris, Desclée De Brouwer, 1935 ; in-8, 474 p.

Ce livre retrace une des pages les plus tristes de l'histoire de France contemporaine. Elle nous montre les rapides progrès de l'invasion laïque dans ce pays : vote de la loi de 1901 dirigée contre ce que Waldeck-Rousseau appelait les « moines ligueurs » et les « moines d'affaire », l'extension de la proscription par le ministère Combes à tous les religieux et religieuses, à part une exception provisoire pour les ordres hospitaliers, la suppression de l'enseignement congréganiste opérée en même temps par le même ministère, les croisades de la libre pensée pour la laïcisation totale de l'enseignement primaire, la rupture avec le Vatican (31 juillet 1904) enfin le vote de la loi de séparation de l'Église et de l'État (1905). Tels furent les progrès de la guerre religieuse que les Loges et la libre pensée menèrent contre les Français croyants. On ne peut s'empêcher de regretter, en lisant ces pages, de ne pas y voir le récit des luttes engagées par les catholiques pour repousser ces attaques. On n'y consacre que quatre pages (p. 326-330), sans compter ce qui est dit au cours de l'exposé de la résistance des députés de tout parti au cours des débats parlementaires... La lecture de ce livre est extrêmement instructive. Il montre ce que peut une minorité énergique et bien organisée conduite par des chefs tenaces et adroits, et les tristes fruits de la désunion et des discussions sans fin sur les principes rendant impossible toute action commune. On y trouvera aussi un exposé détaillé des vues des théoriciens du laïcisme et des moyens de propagande qu'ils mirent en œuvre. Ce livre s'impose à tous ceux qui, par devoir d'état, doivent s'occuper de la guerre faite de nos jours à l'idée religieuse. Dom F. Mercenier.

A. A. Vasiliev. — Byzance et les Arabes. *Tome* I. **La Dynastie d'Amorium** (820-867), éd. française préparée par H. Grégoire et Marius Canard avec le concours de C. Nallino, E. Honigmann et Cl. Backvis. (Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae, 1). Bruxelles, éd. de l'Institut de philologie et d'histoire orientales, 1935 ; in-8, XV-451 p.

On ne peut lire les préfaces de M. H. Grégoire et de M. A. A. Vasiliev sans une réelle admiration. Déjà la page-titre de ce premier volume du *Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae* qui n'est que l'édition française de la première édition du *Byzance et les Arabes* publié par A. A. Vasiliev il y a trente cinq ans, nous dit toute la conscience scientifique des savants qui ont contribué à cette œuvre. Aussi n'avons-nous pas honte d'avouer que les lignes que nous consacrons ici à cet important ouvrage

n'ont pas la prétention de juger pareils maîtres. Il nous suffira d'attirer l'attention sur cette publication et de noter quelques points qui entrent dans le domaine plus spécial de notre Revue.

Cette histoire de la défense de la chrétienté contre le péril musulman doit être connue parce qu'elle révèle les longues luttes soutenues par l'empire chrétien à une époque où des questions théologiques se posaient, où l'art et la culture spécifiquement byzantine se développaient. Le premier volume, occupé par l'histoire de la dynastie d'Amorium, décrit les relations de l'Empire Byzantin avec les Arabes sous les basileis Michel II (820-829), Théophile (829-842), et Michel III (842-867). Des questions extrêmement intéressantes y sont posées ; parallélisme possible entre le mouvement iconoclaste à Byzance et la tendance rationaliste dans l'Islam aux VIIIe et IXe siècles, discussions théologiques entre chrétiens et musulmans.

Age épique — qui fut chanté par les poètes — où la dynastie d'Amorium se couvrit de gloire en parvenant tout au moins à arrêter l'invasion de l'Islam en Asie Mineure, même s'il faut noter à cette époque la perte de la Crète et de la Sicile. Michel III sort réhabilité de cet exposé sincère de l'histoire. Elles sont d'un très haut intérêt, ces pages où nous sont racontés les appels faits par l'empereur Théophile à l'aide de Venise, à l'empereur Louis le Pieux, puis à Lothaire ; l'alliance faite entre Naples et les Arabes, les bonnes dispositions de l'émir d'Espagne à l'égard du basileus byzantin. Michel III introduisit son règne par le rétablissement de l'orthodoxie croyant par là assurer la faveur divine aux armées impériales. La grande fête du triomphe des Images — qui est restée fixée au Ier dimanche du Grand Carême — a été célébrée en 843 et non en 842 comme on le pensait communément (cfr note compl. V). Les Arabes parvinrent jusqu'à Rome et pillèrent les deux basiliques des Apôtres Pierre et Paul, hors des murs, on ne sait si la ville même fut attaquée. L'histoire des incursions arabes en Italie a été faite par Gay dans son *Italie Méridionale*. La lutte menée contre la secte des pauliciens enleva à l'empire des alliés utiles à la frontière arabe. Les auteurs nous donnent sur l'histoire de cette secte au IXe s., des détails bien appuyés ; on peut maintenant fixer à l'été de 860 l'attaque des Russes contre Constantinople. A Michel III succéda Basile le fondateur de la dynastie macédonienne.

A la suite du texte sont publiées des traductions d'auteurs arabes, chroniqueurs et historiens, les allusions à la guerre byzantine chez deux poètes arabes. Parmi les appendices nous signalerons aussi le IVe, qui détermine la valeur des biographies de Manuel et de Théophobe, le Ve sur l'année du rétablissement de l'orthodoxie, le VIe sur la polémique théologique entre chrétiens et musulmans aux VIIIe et IXe siècles.

En résumé : pareil travail satisfait absolument l'historien. Rien n'est avancé sans témoignages authentiqués à l'appui et les conclusions formulées font de cette étude une assise solide pour des travaux ultérieurs.

Aussi attendons-nous avec impatience le tome consacré à la dynastie macédonienne.

Nous signalerons, en finissant les noms des auteurs et collaborateurs qui à des titres divers ont contribué à l'œuvre : H. Grégoire, M. Canard, C. Nallino, E. Honigmann, Cl. Backvis, A. Abel, Melle G. Louillet, N. Adontz, R. Goossens, le R. P. Peeters, P. Wittek. Dom TH. BECQUET.

H. Kohn. — Die Europäisierung des Orients. Berlin, Schocken, 1935 ; in-8, 356 p., 6 RM.

L'auteur a publié, en 1928 et 1931, deux ouvrages sur les mouvements nationalistes dans le proche Orient surtout après la guerre mondiale. Dans celui-ci, il étudie l'évolution et le développement rapides de ces pays au point de vie économique et culturel. Il semble regretter que ce développement se fasse principalement suivant la ligne de la modernisation et de la « technisation » des grands centres européens et que ce développement soit dirigé par l'Europe occidentale pour maintenir son hégémonie économique. La valeur de l'ouvrage vient des longs séjours de l'auteur au Turquestan, à Constantinople, en Palestine, en Égypte, en Angleterre et dans sa patrie. Il touche les problèmes religieux, mais ne les étudie pas assez complètement pour que l'on puisse hasarder à leur sujet une appréciation. Dom TH. BELPAIRE.

Brian-Chaninov. — Alexandre Ier. Paris, Grasset, 1934 ; in-16, 328 p., 25 fr.

« Comment affirmer quoi que ce soit en parlant du caractère d'Alexandre qui ne montra jamais à personne le fond de sa nature, mais seulement quelques aspects ? » (p. 266). Si nous citons cette phrase, c'est qu'elle nous paraît résumer l'étude psychologique contenue dans ce livre. Nous ne parlerons pas de ce qui pourrait être appelé étude de mœurs ou chronique scandaleuse, et qui occupe heureusement assez peu de pages, trop pourtant, puisqu'elles n'expliquent presque rien. Mais nous attirerons l'attention sur la partie historique de l'ouvrage ; étude sur la politique, la diplomatie et les guerres, où Alexandre, aux prises avec Napoléon, fait figure d'arbitre des destinées de l'Europe.

Il nous semble que, malgré tout, les faits, même vus sous l'angle où M. Brian-Chaninov les a vus, attribuent à l'empereur Alexandre une valeur plus grande et un caractère moins piètre qu'on ne veut bien nous le dire ; plus de suite dans les idées, plus de franchise et plus de sincérité en toutes choses. M. Brian-Chaninov est de plus un partisan de la véritable mort de l'empereur Alexandre, à Taganrog, le 19 novembre (1er décembre) 1825, et il repousse délibérément la nouvelle de la découverte d'un tombeau vide par les bolchéviks ; dernière énigme du sujet...

Ceci dit, et qui n'est peut-être qu'une opinion particulière, disons que le chroniqueur qu'est M. Brian-Chaninov s'est encore cette fois montré

brillant, adroit dans ses insinuations, attrayant même, et que c'est avec intérêt que nous avons revu ces pages d'histoire sous l'aspect propre que leur confère leur auteur. D. E. L.

Carlo Lozzi. — Vecchia Russia. Anedotti raccolti da... Rome, Formiggini, 1935 ; in-12, 283 p., 9 l.

Où, comment, furent recueillies ces courtes anecdotes concernant les personnes de la cour, les hommes d'État, les généraux, les écrivains, les artistes en Russie, nous l'ignorons. Soixante-dix personnes dont l'une ou l'autre menu événement révèle le caractère ou le travers habituel : c'est tout ce que l'auteur nous permet d'apprendre. D. TH. B.

C. Martens. — Un témoin sous la croix. (Le Christ chez les sans-Dieu). Traduit de l'allemand par J.-L. Perrenoud. Neuchâtel, éd. de La Baconnières, s. d. ; in-16, 188 p.

« L'évangéliste Cornélius Jacovlévitch Martens appartient aux mennonites, colons d'origine et de langue allemandes, dont les aïeux sont allés s'établir en Russie au XVIII[e] siècle... Les mennonites sont une secte évangélique datant de l'époque de la Réformation. Ils n'admettent dans leur Église que les adultes, et les baptisent par immersion. Ils refusent de faire leur service militaire... (L'impératrice Catherine II) leur garantit et la liberté de conscience et l'exemption du service militaire... Les chrétiens évangéliques d'origine russe sont connus dans le peuple sous le nom de stundistes... » (*Note*, p. 7-8).

L'A. commence par raconter ses souvenirs d'avant-guerre, sa conversion à l'observance mennonite, ses missions de propagande, les difficultés qu'elles rencontraient, etc. Ces souvenirs reflètent sa conviction, nous dirions son fanatisme. Nous n'irions pas jusqu'à affirmer que l'A. a travesti la vérité, mais il est indubitable que dans les descriptions qu'il fait de l'Église orthodoxe et des « pouvoirs » officiels, il ne retient que le côté désavantageux et blessant pour les Orthodoxes. Viennent ensuite les souvenirs de la terreur. Les courage de l'évangéliste et de ses coreligionnaires fut en tous points remarquable. Danger de mort, emprisonnements, brimades de toutes sortes, l'A. dépeint tout cela avec calme et détachement. Sa foi avait raison de tout. Enfin, il a pu se réfugier en Allemagne. — Document intéressant. I. A. C.

Klaus Mehnert.— La Jeunesse en Russie Soviétique, traduit par Denise van Moppès (Les Écrits). Paris, Grasset, 1933 ; in-8, 276 p., 15 fr.

Ce livra a été publié d'abord en allemand ; il réunit, concernant la jeunesse en Russie (en guise de préface on nous affirme qu'ils sont cent millions en dessous de 25 ans) tous les renseignements qu'une enquête personnelle consciencieuse dans les livres, les journaux, auprès des intéressés, a pu fournir.

L'A. a vécu avec les étudiants à Moscou, il a entendu raconter les débuts du *Komsomol* à Pétrograd, il rappelle les vues de Lénine, il a parcouru les romans les plus récents, il s'est intéressé au théâtre des jeunes. Le chapitre le plus typique est la commune des jeunes. En face de la masse des vies inconnues, et qui s'entourent d'un silence obstiné, dans cette Russie devenue un pays de mystère, l'A. a accumulé les menus faits et les descriptions nous révélant un côté de la vie qui s'élève au-dessus des préoccupations terre à terre. D. Th. B.

Vladimir Lazarevski. — La Russie sous l'uniforme bolchévique. Paris, éd. Spes, 1934 ; in-16, 256 p., 10 fr.

En quatre chapitres dont la clarté d'exposition ne le cède pas à la concision, l'auteur expose le début, le régime, l'action des Soviets dans le domaine moral et matériel et il conclut en présentant le bolchévisme comme un danger international. Les vingt pages consacrées à la lutte antireligieuse dénotent chez l'auteur une connaissance plus que livresque des événements qu'il relate. D. Th. B.

Bagne Rouge. Souvenirs d'une prisonnière au pays des Soviets. (Collection Istina, 1). Juvisy, éd. du Cerf, 1934 ; in-16, 58 p., 2,50 fr.

Arrêtée en 1923, libérée en 1932, l'auteur réunit quelques souvenirs vécus d'une longue et pénible captivité. Nouveau témoin, mais combien réservé, de scènes que la plume souvent se refuse à décrire.
D. Th. B.

Th. E. Melnikov. — Sovremennoe Bezbožie oprovergaemoe im samim. (Athéisme contemporain réfuté par lui-même). Chişinău, Tiparul Moldovenesc, 1935 ; in-8, 208 p.

Ce livre, d'après les indications de l'introduction, a été publié après des discussions publiques en Russie soviétique, mais on ne dit pas où et dans quelles circonstances. Il est destiné aux lecteurs en Russie même, où il a bien peu de chance de pouvoir pénétrer. Les discussions ont porté sur le marxisme, et l'athéisme comme ruine de l'humanité. La discussion devait s'adapter à la compréhension des auditeurs, l'exposé et les critiques restent donc dans le domaine des conceptions populaires et courantes. D. Th. B.

Th. E. Melnikov. — Otkuda vzjalsja Bog ? (D'où vient Dieu ?). Chişinău ; Tiparul Moldovenesc, 1934 ; in-8, 40 p.

Id. — Otkuda proizošla věra v Boga ? (D'où vient la foi en Dieu ?) Svidnica (Tchécoslovaquie), typographie eccl. russe de Saint-Job, s. d. ; in-8, 48 p.

Sous forme de dialogues l'auteur réfute les assertions erronées mises

en circulation parmi les pionniers soviétiques : il explique les preuves de l'existence de Dieu et la nature de la foi en Dieu. D. Th. B.

D. O. Schabert. — Die Märtyrerakte des Revalschen Bischofs Platon vom Jahre 1919 (tiré à part de *Zeitsch. f. Kirchengeschichte*). 1933; p. 358-385.

Ce récit, adressé au patriarche de Moscou quelques jours après l'exécution (14 janv. 1919) de Mgr Platon, a pour auteur un témoin coprisonnier de la victime et qui reste anonyme. Les faits sont d'ailleurs confirmés par le Conseil éparchial de Reval. Son authenticité est donc hors de doute et la précision des détails est impressionnante. D. Th. B.

Carlo Magnino. — Il complesso etnico dei Carpazi. Escursioni nella Rutenia carpatica. Rome, Institut pour l'Europe orientale, 1933 ; in-8, 192 p., 20 l.

Excellente étude systématiquement conduite. Elle aidera même ceux qui se mettent exclusivement au point de vue religieux à mieux situer les réactions de ces peuples devant les problèmes confessionnels et moraux.

Kon. I. Logothetou. — *'Η φιλοσοφία τῶν Πατέρων καὶ τοῦ Μέσου Αἰῶνος*. Tome II, Athènes, Hermes, 1934 ; in-8, de la p. 396 à la p. 938.

Nous avons présenté, voici deux ans (*Irénikon*, 1933, X, p. 202), le premier volume de l'ouvrage du Prof. Logothète à nos lecteurs. Nous sommes heureux de leur recommander aujourd'hui celui qu'il consacre à la philosophie du moyen âge. A la différence des matières exposées, correspond dans la disposition du travail une notable différenciation. Alors que l'exposé des doctrines patristiques permit à l'A. de mettre en relief le point de vue trop souvent négligé des systèmes philosophiques sur lesquels elles se basent, l'exposé de la philosophie du moyen âge présentait un terrain autrement rebattu.

Ceux qui veulent s'y livrer à un travail de systématisation sont presque forcés de suivre les voies tracées par leurs devanciers. C'est ainsi que l'ouvrage comprend trois parties : une première période étudie la genèse et la formation de la scolastique en partant d'Alcuin et de Jean Scot Érigène ; l'âge d'or des systèmes, augustinien avec saint Bonaventure, aristotélicien avec Albert le Grand et Thomas d'Aquin, est largement et clairement exposé ; la décadence des doctrines scolastiques, enfin, est l'objet de la troisième partie, où l'A. étudie les différents courants de pensée en présence ; défenseurs attardés de la philosophie traditionnelle et penseurs plus indépendants, dont les doctrines font déjà présager les problèmes qui occuperont la philosophie moderne.

La synthèse que dresse le Prof. K. Logothète se caractérise par sa clarté et son ordonnance. S'il a su utiliser le travail de ceux qui l'ont

précédé, il n'a pas moins conservé la marque qui lui est propre. Les pages d'introduction, qu'il consacre aux principes généraux de la scolastique, éclairent l'ensemble du travail et sont un fil conducteur précieux à travers le dédale des systèmes. L'analyse de la doctrine de saint Thomas met bien en relief les principes du Maître et il est suffisamment tenu compte des travaux des scolastiques récents, pour bien montrer l'adaptation possible du thomisme aux exigences de la pensée moderne.

On peut regretter que l'A. n'ait pas fait la part plus large à l'exposé de la philosophie byzantine. Des grands esprits qui illustrèrent Byzance au moyen âge, Photios, Psellos, Xiphilin, Palamas, et bien d'autres, on ne nous livre, et encore d'une façon bien succincte, que la position vis-à-vis du platonisme et de l'aristotélisme. Il eût été intéressant de faire connaître les problèmes qui agitaient les esprits du monde oriental en regard de ceux qui préoccupaient les universités d'Occident.

La présentation de l'ouvrage ne peut être assez louée ; des tables onomastiques et idéologiques détaillées en rendent la consultation aisée. Bref on ne peut que se féliciter des hautes qualités de cette Histoire de la Philosophie du moyen âge, la première écrite en langue grecque moderne.

Hiéromoine Pierre.

R. P. Phillips, D. D. — Modern thomistic Philosophy. Londres, Burns, Oates et Washbourne, 1934 ; in-8, 346 p., 9 sh.

Le Dr Phillips a rendu un grand service au lecteur anglais de formation non strictement philosophique en lui exposant très clairement et d'une façon aussi imagée que *materia patitur*, la Physique de la *Philosophia perennis*. Les thèses scolastiques non-thomistes sont adroitement amenées pour mettre en valeur les positions classiques. Il serait déplacé de vouloir chercher dans ces pages des réfutations en règle des systèmes idéalistes modernes. Tel quel l'ouvrage comble une importante lacune dans la littérature philosophique anglaise, qui ne possédait dans le domaine thomiste que la traduction, un peu vieillie, des maîtres de Louvain.

L. M. C.

Michael Wittmann. — Die Ethik des hl. Thomas von Aquin. Munich, Max Hueber, 1933 ; in-8, XV-398 p.

Parmi les interprètes modernes de saint Thomas, l'A. est un de ceux qui nous a donné plus d'une fois la preuve de son mérite. Ne vouloir comprendre saint Thomas que par lui-même n'ouvrirait plus beaucoup de perspectives nouvelles : c'est là une méthode qui, au dire de l'A., « s'achemine vers une voie sans issue » ; le besoin se fait aujourd'hui sentir de puiser à d'autres sources. C'est bien pourquoi l'A. soumet la doctrine du Docteur angélique non seulement à « une interprétation dialectique, mais aussi à une investigation historique mettant au grand jour le processus de sa genèse, et indiquant les conditions et suppositions qui fourni-

rent cet ensemble idéologique ». Tel est le programme de ce volume. L'introduction montre l'état déjà avancé des recherches historiques sur la philosophie thomiste et sur l'éthique en particulier. L'ouvrage se divise ensuite en « parties » correspondant aux 4 parties principales de l'éthique telle qu'elle est développée dans la Somme : béatitude, libre arbitre, vertus et lois. L'éthique thomiste n'est pas un renouvellement servile de la morale d'Aristote : outre qu'elle fait de larges emprunts à l'augustinisme du moyen âge, elle est ouverte à toutes les données précieuses provenant d'autres systèmes, qu'ils s'appellent stoïcisme ou même néo-platonisme. D. T. S.

Professeur M. Zyzykin. — Meždunarodnoe obščenie i položenie v nem čelověčeskoj ličnosti. (La communauté internationale et la place qu'y occupe la personne humaine, Étude sociologique). Varsovie, éd. « Elpis », 1934 ; in-8, 78 p.

Dans une plaquette très dense d'idées, l'auteur, professeur orthodoxe de sociologie à l'Université de Varsovie, mesure, pour ainsi dire, la conscience internationale quant au problème de la valeur de la personne humaine. Il constate un grand progrès surtout dans la politique coloniale, la législation des minorités nationales, les spéculations sur le droit d'intervention dans les affaires intérieures de l'État qui ne respecte pas un minimum éthique, et la brèche faite ainsi à la souveraineté absolue de l'État. Les relations internationales ont une tendance à se laisser guider par des considérations *éthiques* plutôt que *politiques*. Le christianisme pourrait beaucoup aider dans cette direction (l'auteur amène des exemples de l'influence bienfaisante des papes dans le cours de l'histoire). L'étude présente un intérêt très actuel, à cause du conflit éthiopien et aussi du *minimum éthique* très minime aux yeux de l'A., de l'U. R. S. S. qu'il voudrait voir classer parmi les États de culture inférieure.

D. C. L.

S. L. Frank. — Ličnaja žizn i socialnoe stroitelstvo. (La vie individuelle et l'édification sociale). Collection *Christianstvo na bezbožnom frontě* (Le chritianisme sur le front sans-Dieu), nº 1. Paris, Y. M. C. A. Press, *s. d.* ; in-16, 25 p., 3 fr.

La jeunesse du monde entier, et surtout celle des pays qui se sont donné un gouvernement autoritaire, est pénétrée d'une « foi sociale », et apporte son enthousiasme à l'« édification sociale ». L'A. constate que trop souvent, et surtout en Russie, cette foi et cet enthousiasme se caractérisent par « le mépris envers la vie de l'esprit, envers tous les besoins de la vie privée individuelle », et par le culte « d'une activité purement extérieure » (p. 6). (Il semble bien cependant, qu'en Russie même, la réaction contre les excès du matérialisme communiste triomphe dans les rangs de la jeunesse, qui commence à vouloir *spiritualiser* l'effort social).

L'harmonie totale de l'individuel et du social ne peut être atteinte ici-bas : ce serait un « état divin ». Mais le progrès consiste à rechercher un équilibre de plus en plus stable (notons en passant que c'est une pensée chère au grand sociologue Novgorodcev), et à éviter les solutions extrêmes (abstentionisme social ; individualisme ; totalitarisme réactionnaire ou marxiste). L'homme ne sera bon en société que bon intérieurement, et inversement.

Le marxisme est condamné pour n'avoir pas tenu compte du facteur humain, pour n'avoir fait de l'homme qu'un dérivé social. Il est intéressant de signaler que le glas du marxisme orthodoxe a sonné en U. R. S. S. avec plus de force encore, depuis que Staline a proclamé d'urgence la nécessité d'un... humanisme soviétique (mai 1935). I. A. C.

N. Berdjaev. — Christianstsvo i aktivnost čelověka. (Le christianisme et l'activité humaine). Même collection, nº 2, 23 p., 3 fr.

L'argument favori du communisme athée est celui-ci : le christianisme est fait de passivité, il prêche le renoncement à toute activité sociale. Telle n'est pas la vérité, au moins en ce qui concerne le christianisme-doctrine.

Le christianisme s'intéresse à la société, à laquelle il apporta sa téléologie (sentiment de *signification*) et son dynamisme. La religion chrégienne n'a-t-elle pas, par exemple, sanctifié le travail ?

La vie chrétienne ne doit pas être placée exclusivement dans le plan individuel. « Le christianisme est la religion de l'incarnation de l'Esprit, de la transfiguration du monde, et non pas de la négation du monde, de la négation de l'homme » (p. 11). Bien plus, la religion chrétienne fut la plus favorable à la technique (entendue dans le sens général de progrès social), car elle a exorcisé la nature, la délivrant des démons antiques et des forces malveillantes. L'énergie créatrice est devenue réalisable, puisque le monde visible n'était qu'une partie du « monde total », invisible, et que le but était de le transfigurer ; l'homme devint apte à cette mission, car le christianisme l'a libéré, le replaçant devant Dieu, à l'image de qui il a été fait.

A l'encontre du marxisme qui fait de l'homme un *instrument* social, le christianisme, reconnaissant en lui la liberté, fait de lui un *créateur* social, et favorise l'activité bien mieux que le communisme. L'activité doit être spirituelle en même temps que matérielle ; elle doit être liée à l'éternité. « Lénine a vaincu Oblomov », et c'est un acquis positif ; mais à quoi cela servirait, si le travail ne s'inspirait de la dignité intérieure, spirituelle, de l'homme ? I. A. C.

G. Fedotov. — Socialnoe značenie christianstva. (La signification sociale du christianisme). Même collection, nº 3, 33 p., 3 fr.

Trop souvent, le christianisme officiel est lié à la réaction politique

et sociale. Trop souvent aussi, on tente de l'accommoder soit à l'égoïsme pseudo-ascétique, soit à des doctrines politiques les plus diverses.

Certes, le christianisme est une religion de salut personnel. Mais il est aussi celle *de la charité*. Au lieu que les faux messies ont tous fait figure de révolutionnaires, le Sauveur a fait bien mieux : il a libéré intérieurement l'homme et lui a laissé des préceptes de vie parfaite.

D'ailleurs, malgré les péchés et les erreurs de ses fidèles et de ses pontifes, le christianisme n'a jamais négligé la réalité sociale et économique. L'A. nous promène depuis saint Jean Chrysostome, réformateur social, jusqu'aux encycliques papales, Stockholm, et l'« École de Paris » (Bulgakov, Berdjaev). I. A. C.

Werner Wiesner. — Die Lehre von der Schöpfungsordnung. Anthropologische Prolegomena zur Ethik. Gütersloh, Bertelsmann, 1934 ; in-8, 307 p., relié : 13 RM, broché : 11 RM.

Dans des pages serrées, qui donnent à peine les haltes nécessaires pour respirer, mais avec une clarté suffisante malgré une terminologie presque abrutissante, et une grande rigueur logique, l'auteur prétend donner un *commencement* de réponse aux problèmes d'éthique sociale qui agitent la pensée allemande ; pour ce faire il remonte aux sources originales de la théologie réformée. Sa conclusion évite un pessimisme exagéré envers les institutions sociales, qui conduit à l'anarchie, et une éthique purement pragmatique du *Als ob* : si les réalités sociales terrestres sont sous le péché, *Verfluchsordnung*, elles gardent néanmoins une valeur réelle parce qu'elles recouvrent un ordre divin, *Geschöpfsordnung*, que l'intelligence humaine non éclairée par la foi soupçonne mais ne comprend pas, et que le Christ lui révèle par la foi et achève dans la promesse eschatologique du Royaume de Dieu. Les *leitmotivs* luthériens reviennent avec insistance tout le long de l'ouvrage et sont défendus contre ce qui semble à l'A. être des déformations chez maints théologiens protestants contemporains. Ils y revêtent, cela va sans dire, un caractère de complexité et de force bien différent de celui qu'un étudiant catholique rencontre dans ses manuels. Si leur intérêt en est par là augmenté, la certitude ne l'est pas et le livre semblerait une belle et riche construction en l'air, si elle ne se fondait en définitive sur « la pierre qui est le Christ » ; un travailleur unioniste peut s'y reposer dans une atmosphère de fraternité. D. C. L.

E. J. Watkin. — A Philosophy of Form. Londres, Sheed et Ward, 1935 ; in-8, 424 p., 16 sh.

Un livre éminemment suggestif, accueilli avec joie par les milieux catholiques d'Angleterre et que tout homme s'intéressant à la philosophie contemporaine et aux remèdes à la crise intellectuelle devrait lire. L'auteur est bien connu en Angleterre : converti à l'Église catholique, il est très averti de tous les systèmes philosophiques, lucidement

critique envers tous, respectueux de la philosophie *perennis* descendant d'Aristote mais aussi bien de Platon, sans tomber dans la « superstition ». De son propre aveu il est surtout tributaire des professeurs Wust et Lossky. Voici la table des matières : Part I : Form and contemplation ; 1) matter and form ; 2) contemplation and action ; 3) the nature of contemplation : intuition and contemplation ; 4) vital union and contemplation 5) contemplation the source of freedom and unity ; 6) contemplation and sociology. Part II : 1) four species of contemplation ; 2) axiological contemplation ; 3) speculative contemplation : scientific and metaphysical ; 4) aesthetical contemplation-art ; 5) religious contemplation. Index.

Un esprit « moderne » ne pourra s'empêcher de vibrer à ce menu, et voudra passer à cette « union vitale » avec le livre qui avec la *contemplation* selon M. Watkin, est une des deux activités principales du composé qu'est l'homme, et qui en s'opposant souvent (d'où découlent toutes les vicissitudes spéculatives et pratiques du monde moderne) s'unissent cependant dans la Religion parce qu'elle est contemplation de la Forme absolue et union vitale avec l'Énergie absolue. L. M. C.

G. Dwelshauvers. — L'étude de la pensée. Méthodes et résultats. Cours et documents de philosophie. Paris, Téqui, 1935 ; in-8, VI-230 p.

Le Prof. Dwelshauvers a réuni en volume 24 leçons de psychologie ; son ouvrage garde la saveur des cours parlés et ne ressemble pas aux traités ou aux manuels courants.

1re *partie* : *Les méthodes*. Si l'on ramène toute la psychologie à un simple compartiment des sciences naturelles (l'essai le plus radical a été tenté par Watson et l'école du «behaviour»), on renonce par le fait même à interpréter les phénomènes supérieurs de la conscience.

Une propriété fondamentale de la conscience est de réfléchir sur elle-même. Cette réflexion (introspection) permet de surprendre sur le vif le mouvement continuel de la conscience, et son caractère d'entièreté. La méthode objective, elle, permet d'observer et de mesurer les manifestations extérieures, automatisées de la conscience : c'est le « vécu » qualitatif traduit en langage quantitatif, physico-mathématique. L'introspection est nécessaire pour reconstituer ce « vécu » : l'intuition nous fait voir l'unité synthétique de la conscience, indécomposable en éléments (Bergson). L'introspection peut d'ailleurs s'aider de l'expérimentation ; elle sera systématisée, dirigée (École de Wurtzbourg).

Certes, la méthode introspective est limitée à l'adulte supérieur, et est inapplicable à l'enfant, au primitif, à l'anormal, à l'animal. Mais il serait illicite de supprimer l'étude des phénomènes supérieurs au profit des techniques objectives (psychologie comparée, réflexologie, clinique psychopathologique, laboratoire psychologique). Les méthodes objectives ont été extrêmement utiles en psychologie : les plus caractéristiques sont

celles de la psychologie expérimentale, dont les recherches ont été si fécondes dans tous les domaines, même dans l'étude des fonctions supérieures, telles la mémoire et l'intelligence générale. Seulement l'expérimentation, comme toute méthode objective, ne peut saisir la conscience en ce que celle-ci a de simple, de dynamique, de qualitatif, de profond.

Dans ce court exposé des méthodes psychologiques, l'A. dénote peut-être une certaine méfiance envers la psychologie expérimentale, « un vrai maquis de données discordantes ». L'unification doit venir de la psychologie rationnelle ; l'opposition entre les deux disciplines est fictive, car il n'y a entre elles que divergences de points de vue ; sans l'expérimentation, la psychologie cesse d'être une *science*, tout de même que sans l'introspection elle cesse d'être une science *de l'esprit*.

2e *Partie* : *La pensée*. Parmi les « faits de la pensée», l'A. distingue ceux qui relèvent du plan représentativo-moteur et ceux qui relèvent du plan réflexif. Dans le plan représentativo-moteur, auquel s'arrête l'animal l'objet n'est pas séparé du désir et de l'action. Pour comprendre le travail conceptuel, il faut s'élever, à travers les impressions sensibles et les structures représentativo-motrices, jusqu'à l'intelligence du rapport. Il s'agit évidemment du rapport qui s'inspire de principes : cette forme abstraite est différente du rapport pratique, représentativo-moteur, observé chez les singes supérieurs.

Les associationistes ramenaient la pensée aux éléments psycho-physiques. « Les lois de l'esprit pénètrent toute la vie mentale et ne peuvent pas être déduites d'éléments qui seraient à la périphérie de la conscience ». Bergson et William James ont mis en lumière l'irréductibilité du processus mental.

La pensée a-t-elle l'intuition du spirituel ? L'esprit humain *se saisit-il* directement ? Tout récemment, le P. Romeyer, se réclamant de saint Thomas, a développé cette thèse que l'esprit se saisirait « d'une manière directe, immédiate et non par la perception de l'acte, et par le raisonnement réfléchi de cet acte ». L'A. a fait à ce sujet une série d'expériences du plus vif intérêt (selon la technique Wurtzbourgeoise), dont il publie les résultats. « Dans mes recherches, faites au moyen de l'introspection systématisée, je n'ai rien trouvé se rapprochant de l'intuition du spirituel. Je ne veux pas dire que cette intuition n'existe pas, mais simplement que dans mes expériences je ne l'ai pas trouvée » (p. 142). Il ne peut affirmer l'existence que d'une intuition vague « basée sur une structure fortement affective » et d'une intuition logique, par réflexion, l'« intuition intellectuelle » de Descartes.

La pensée analytique est soutenue par un sentiment de signification qui fait que nous portons notre attention sur le sens global des impressions et des idées, et que notre A. appelle la « pensée implicite ». L'activité rationnelle s'exprime par des structures, par des pénétrations de rapports. Les éléments ne se découvrent qu'après coup. L'A. expose une nouvelle série d'expériences par lui effectuées.

Enfin, une dernière question que se pose l'A., et qui a déjà fortement divisé la psychologie, est celle des « pensées sans images ». La découverte de la « pensée sans image » fut le *leitmotiv* des expériences de Wurtzbourg. Cette école (dont l'A. partage les conclusions) tient pour établi expérimentalement que le travail conceptuel est indépendant des impressions sensibles et c'est d'ailleurs la conclusion de l'ouvrage analysé.

Il nous est impossible de procéder à une critique si modeste soit-elle du livre passionnant du Prof. D. Bien des choses seraient cependant à discuter, ne fût-ce que le crédit excessif qu'il accorde aux données de l'« introspection systématisée » dont Wurtzbourg fut la Mecque... Du moins, le grand mérite du livre est de servir de thème à étude et à discussion.

La présentation par l'éditeur est impeccable, parfaite, et contribue grandement au plaisir éprouvé à la lecture. I. A. CARUSO.

Nicolas Berdjaev, R. P. Serge Bulgakov, R. P. G. Florovskij, S. Frank, B. Vyšeslavcev, V. Zěnkovskij. — Pereselenie duš. Problema bezsmertija v okkultizmě i christianstvě. (La transmigration des âmes. Le problème de l'immortalité dans l'occultisme et dans le christianisme). Paris, Y. M. C. A. Press, 1935 ; in-16, 167 p., 24 fr.

Ce recueil est entièrement consacré au problème de l'immortalité en regard des doctrines dites « théosophiques ». On est impressionné par la collection de noms célèbres qui orne sa page de garde. S. Frank fait l'historique des croyances en la survivance des âmes, avec leur critique interne, en passant. L'archiprêtre S. Bulgakov confronte la « révélation théosophique » de Steiner avec la révélation chrétienne, et conclut que la théosophie est une superstition qui suppose des croyances vaines et contraires à la foi. N. Berdjaev expose la carence philosophique de la métempsychose en son concept de l'« homme » : la théosophie est antipersonnelle, pour elle la personne n'est pas le *quid proprium* de l'homme, mais seulement un état intermédiaire de l'évolution cosmique ; en outre, la théosophie est déterministe (dans le sens d'une démonologie naïve), car le sort humain y est soumis aux « forces-démons ». « La théosophie et l'occultisme signifient un retour au polydémonisme cosmique, dont le christianisme a précisément délivré les hommes » (p. 82). V. V. Zěnkovskij, dans une étude très intéressante intitulée *L'unité de la personnalité et le problème de la métempsychose*, se place au point de vue de la psychologie scientifique, et constate que la théosophie est en conflit avec les données de la science : la personnalité est *une* (identité génétique) et *simple* (c'est une entité qui ne peut pas être envisagée comme une somme de facteurs) tout en ayant une structure hiérarchisée (*moi* spirituel et *moi* empirique, psycho-physique). La théosophie suppose au contraire la scission radicale de la personnalité, où le *moi* spirituel serait complet et indépendant du *moi* empirique. « A la rigueur, on peut concevoir la mort

comme l'anéantissement de la personnalité ; mais on ne peut pas la concevoir comme une scission de la personnalité ; *tertium non datur* » (p. 107). « La métaphysique de l'homme peut osciller entre l'anéantissement de l'homme par la mort, et la résurrection, la reconstitution transfigurée de sa personnalité entière. La métempsychose est inconciliable avec le concept de l'homme, basé sur les faits, et affirmant l'unité et l'entièreté de sa personnalité hiérarchisée » (p. 108). B. Vyšeslavcev sonde les profondeurs du subconscient ; ses arguments sont, comme toujours, brillants, et assez discutables par ailleurs (le rapprochement Jüng-Leibniz semble peu concluant). Le R. P. Florovskij emprunte les siens à la patristique et oppose la doctrine de l'immortalité chez les chrétiens à celle des théosophes.

Bref, c'est un arsenal très fourni d'armes contre la « théosophie » contemporaine. I. A. C.

Hiéromoine Jean (**Šachovskoj**). — **O perevoploččenii** (La métempsychose). Bruxelles-Berlin, éd. « Za Cerkov ! » 1932 ; in-28.

Dans un dialogue imaginaire entre « un chrétien » et « un théosophe », l'A. traite du même problème que l'ouvrage recensé ci-dessus.

Elisabeth Sharp. — The philosophy of Joga, containing the mystery of Spirit and the way of eternal Bliss. Londres, Luzac, 1933 ; in-12, 55 p.

Un chrétien ne trouvera, il va sans dire, que peu pour la direction de sa vie terrestre vers la béatitude éternelle, dans ce petit livre, qui en promet le chemin au lecteur. Ce peu est une religiosité naturelle dont il ne faut cependant pas sous-estimer la valeur. L. M. C.

Oskar Bauhofer. — Das Geheimnis der Zeiten. Christliche Sinndeutung der Geschichte. Munich, Kösel et Pustet, 1935 ; in-16, 166 p.

Le mystère des temps ! Qui n'a senti parfois, à pouvoir presque le toucher, que, derrière les événements de la vie quotidienne, mais plus encore derrière les accidents émouvants qui se produisent et surtout derrière les catastrophes dans lesquelles parfois l'humanité s'engage comme malgré elle-même, un sens caché, un mystère effrayant continue à planer. Pourquoi la grande guerre mondiale ; pourquoi les menaces de conflit quand tout le monde proteste de sa volonté de paix ; pourquoi le destin qui semble s'acharner contre certaines personnes, comme si par des accidents répétés il voulait exterminer le bonheur de toute une maison ? Derrière tant d'événements de l'histoire du monde est un mystère inexplicable ! Beaucoup d'écrivains et non des moindres ont fait le récit de l'histoire des hommes : les uns se contentent d'énumérer les événements matériels, dans l'ordre chronologique dans lequel ils se sont produits ; d'autres essayent de voir à travers ces accidents le fil conducteur, il ébauchent une

philosophie de l'histoire, économique, diplomatique, juridique ou sociale. Mais bien peu d'écrivains disent, comme le fait l'A. du présent livre : « L'Histoire est un mystère dont le centre est Jésus-Christ ». C'est de la théologie de l'histoire.

L'histoire n'existe qu'en fonction de l'homme et l'homme n'existe qu'en fonction de Dieu. Pour comprendre l'histoire du monde il faut donc comprendre le but que Dieu s'est fixé en créant l'homme, en créant le monde.

Dans le premier chapitre, l'A. s'attache donc à montrer ce que Dieu avait en vue en mettant l'homme au monde : il le créa à son image, seule image digne d'être aimée. C'est donc dans la reproduction de cette image de Dieu dans l'homme, que l'homme refait ce qui a été défait par le péché ; le péché c'est la mort, le néant, il ne peut être dans les vues de Dieu, Dieu est essentiellement Être, lumière et vie ; la plénitude n'est donc pas dans l'anéantissement mais dans l'offrande de la vie, de la vie riche, forte et belle. Cette vie sur la terre est comme une répétition générale : la vraie vie ne commence que lorsque tout semble être fini ici-bas. Mais pour que cette « *vita nuova* » soit réellement vraie aux yeux de Dieu, il a fallu que le Verbe de Dieu vienne s'unir à l'humanité déchue, la racheter, l'unir entre elle, se l'unir à Lui et la guider ainsi christifiée vers ses destinées éternelles. Le Christ a rempli cette mission par l'Incarnation, il y a deux mille ans, Il continue à le faire aujourd'hui par l'Église, *ubi Christus ibi Ecclesia* — c'est là l'objet du beau chapitre que l'A. consacre au *Corpus Christi mysticum.*

C'est dans l'aspect de l'unité du genre humain, unité à laquelle participe toute la nature, que l'A. trouve le sens chrétien de l'Histoire. *Mysterium, quod absconditum fuit a saeculis et generationibus, nunc autem manifestatum est sanctis Dei* (Col. 1, 26). A.

Joseph Rops. — Erziehung zur katholischen Gesinnung. Bonn, Hanstein, 1933 ; in-8, 64 p., 1,40 RM.

L'enseignement dans la religion, la « catéchèse », qui se fait par les hommes et avec des moyens humains, doit suivre le développement et les contours de la pédagogie moderne pour s'adapter au temps présent, et doit profiter de tout ce qui peut l'aider à faire entrer plus profondément le disciple dans l'esprit catholique. C'est la raison pour laquelle l'auteur de cette brochure a essayé d'adapter la pédagogie moderne des valeurs (*pädagogische Wertlehre*) à la pédagogie religieuse catholique. Il serait très intéressant de rapprocher ce clair exposé — surtout quant à sa dernière partie — du discours sur Origène dans lequel Grégoire le Thaumaturge nous a laissé l'émouvante image d'un des plus grands catéchètes qu'il y eut jamais (P. G. X., 1049). D. B. B.

Gardeil A. — La vraie vie chrétienne. Préface de J. Maritain.

Introduction du P. H.-D. Gardeil (Bibliothèque française de philosophie). Paris, Desclée-De Brouwer, 1935 ; in-8, 363 p., 20 fr. fr. (30 fr. belges).

Comme l'éditeur l'explique, il s'agit d'une œuvre posthume. Avant de mourir le P. Gardeil préparait cette publication et il fut aisé de retrouver la synthèse, les pensées et des développements dans l'énorme matériel déjà prêt. L'auteur connu par ses travaux de théologie et de mystique, pouvait songer à faire une synthèse. Celle que l'on nous présente est excellente. Elle est directement inspirée par la Somme de Saint Thomas. Suivant un plan bien traditionnel, elle fait la part de toute chose, situant l'action de Dieu, du Christ, de l'Esprit-Saint dans l'œuvre de sanctification et déterminant la part de l'homme dans la correspondance à la grâce. L'auteur montre la nécessité de chercher la sanctification aux vraies souces. Il fait un juste départ entre l'essentiel et l'accessoire. On notera, car ceci est significatif, que le chapitre intitulé « L'éducation personnelle et surnaturelle de soi-même par la vertu de Religion » est le plus développé. Ce travail, qui paraît dans la *Bibliothèque française de philosophie*, est destiné à des intellectuels ou aux personnes qui ayant lu beaucoup d'ouvrages de spiritualité cherchent à mettre un ordre dans leurs connaissances. Par ses analyses de l'acte humain il rebutera peut-être ceux qui y chercheraient ce qu'on appelle « la dévotion » mais il sera éminemment utile à ceux qui voudront connaître la rationabilité du mécanisme de la vie chrétienne.

Dom Th. Becquet.

Christliche Verwirklichung, Guardini zum 50.sten Geburtstag dargebracht. — Rothenfels, Burgverlag, 1935 ; in-8, 330 p.

A l'occasion de son cinquantième anniversaire, les amis et élèves de R. Guardini ont voulu lui offrir, suivant l'usage, un recueil de leurs contributions littéraires, auquel ils ont donné, pour signifier le rôle de leur héros dans le monde religieux actuel, le titre caractéristique de « réalisation chrétienne ». Les collaborateurs de ce beau volume montrent ainsi ce qu'ils doivent au maître, dont les idées ont vraiment fructifié — c'est une joie que de le constater — dans les âmes des disciples. Les études ici développées représentent autant de branches de la vie des idées et de l'ordre du « faire » ; mais quoi qu'en peuvent être les formes variables, on retrouve partout l'esprit de Guardini lui-même, qui veut faire revivre parmi les chrétiens la conviction que le divin, qui vit en ce monde, est l'unique raison de toutes les contingences. « Tout est à vous, mais vous, vous êtes au Christ », c'est bien le caractère de l'âme du maître, qui fait le titre de la première étude. — On sait que R. Guardini, par ses remarquables et pénétrantes études sur Dostoevskij, a contribué beaucoup à répandre les idées religieuses russes en Allemagne. Nous avons été étonnés de lire dans ce recueil une étude de Maritain sur « l'homme du moyen-âge et l'homme d'une nouvelle chrétienté », où le philosophe français se montre étonnamment tributaire de la p so-

phie russe contemporaine. Signalons aussi aux lecteurs l'étude d'Erich Weniger sur la possibilité et les conditions des « Religionsgespräche » actuels. 28 études composent cet ouvrage, qui se termine par une liste complète de toutes les œuvres de Guardini jusqu'en 1934.

D. B. B.

Maurice Blondel. — Léon Ollé-Laprune (1839-1898). (Les maîtres d'une génération). Paris, Bloud et Gay, 1932, in-8°, 152 p.

C'est pour remplir un pieux devoir de disciple, que « le philosophe d'Aix », comme on aime à l'appeler encore, a écrit ces pages senties et pénétrantes. Tout l'enseignement de toute la vie de pensée, analyses et synthèses, de Léon Ollé-Laprune fut de maintenir dans un état de vitalité — chose particulièrement difficile au XIXe siècle — la tradition de la philosophie spiritualiste. « Il avait le vif sentiment que les formes routinières d'un spiritualisme desséché, non seulement ne suffisaient plus à nourrir les esprits, mais qu'elles devenaient capables « de les dégoûter » (p. 29). Derrière la modestie du savant, la trempe d'un idéal solide, une scrupuleuse science de maître et une absolue loyauté de penseur, on sent la tenue morale la plus intègre et la vie personnelle la plus attachante : une vraie figure de philosophe chrétien. On ne dira guère mieux que M. Blondel non seulement la tendance philosophique de la pensée d'Ollé-Laprune, mais ses exquises qualités d'homme et sa valeur d'intelligence.

L'ouvrage se termine par une bibliographie complète des ouvrages de l'auteur de la *Certitude morale*.

D. O. R.

Antoine Martel. — Lettres (1924-1931). Préface de Pierre Deffontaines et quelques amis. Paris, Revue des Jeunes, s. d., XIV-196 p.

Antoine Martel fut un de nos premiers amis, un disciple de Monsieur Portal, un ardent apôtre de l'union suivant la méthode de « rapprochement et de compréhension » inaugurée officiellement, peut-on dire, par le pape Pie XI. Mais sa sympathie pour l'Union ne fut pas purement platonique. Sur le conseil de Monsieur F. Portal il s'appliqua aux études slaves et occupa une chaire slave aux Facultés de Lille. Ses lettres révèlent la haute spiritualité catholique, liturgique et sociale de ce chrétien d'élite. Elles prouveront, par un témoignage concret, à quelle plénitude de vie chrétienne peut atteindre l'âme qui comprendra et voudra vivre cet idéal d'union entre tous les chrétiens qui n'est pas seulement une forme de christianisme, mais le christianisme même, et capable d'inspirer de grandes générosités.

Dom TH. BECQUET.

The Cowley Fathers. Cambridge, Society of St John the Evangelist, 1934 ; in-8, 20 p. + 23 hors-texte, 25 d.

Brève notice sur la congrégation de religieux anglicans connus sous le nom de « Pères de Cowley ». Fondé en 1886 par le P. Richard Meux

Benson, cet ordre religieux a pris actuellement une grande extension (maison-mère à Oxford, de laquelle dépend la congrégation anglaise, avec missions aux Indes et en Afrique du Sud ; en outre, une congrégation américaine, et une congrégation canadienne). Les Pères éditent une très intéressante revue (*Cowley*).

Dans la renaissance monastique qui débuta au milieu du siècle passé dans l'Église anglicane, les Pères de C. tiennent une place éminente, de même que dans le mouvement liturgique et spirituel que l'on dénomme du terme général d'« anglo-catholicisme ». I. A. C.

Pierre Coste. — Life and Times of s. Vincent de Paul. Londres, Burns, Oates et Washbourne, 1934 ; 2 vol., in-8, XXIV-608 + XII-500 p., 21 sh. le volume.

Voici la traduction anglaise de l'excellent ouvrage du Père Coste, dans une édition luxueuse et sobre à la fois. Les catholiques de langue anglaise pourront ainsi prendre connaissance de la biographie érudite où le saint acquiert un relief splendide aux milieux de son siècle si agité dont le livre trace un tableau vivant et complet. Un troisième volume va paraître.

G. Norin, M. S. C. — Bourjade le Papou. Paris, Dillen, 1934 ; in-16, 143 p. illustré., 5 fr.

Vie d'un aviateur français de la grande guerre, plusieurs fois « cité », dévot de sainte Thérèse de Lisieux, qui revint après guerre à sa vocation première, missionnaire. Il mourut en Papouasie au bout de trois années. — L'auteur nous montre ici, un homme suivant vraiment la voie d'enfance, et la petite sainte intervenant efficacement, par le truchement de son fidèle « chevalier » dans les actions guerrières. D. E. L.

André Pineau, M. S. C. — Marie-Thérèse Noblet, servante de Notre-Seigneur, en Papouasie (1889-1930). Issoudun (Indre), Archiconfrérie N.-D. du S.-C. — Paris, Dillen, s. d. ; in-8, 448 p., nombreuses illustrations.

Il est une spiritualité qui recherche des manifestations surnaturelles spéciales. États de langueur suivis de miraculeuses guérisons; infestations, obsessions et possessions démoniaques ; stigmates et communications célestes ; combats corps à corps avec différents suppôts de Lucifer ; exorcismes et convulsions ; voix et visions ; ravissements, extases et lévitations — les âmes pieuses en quête de signes particuliers trouveront tout cela, et bien d'autres choses encore, en lisant la vie extraordinaire que nous retrace le P. Pineau en un langage plein d'onction. Marie-Thérèse Noblet fonda en Nouvelle-Guinée du Sud la Congrégation indigène des Ancelles (Servantes) de N. S.

G. A. Simon. — La règle de saint Benoît commentée pour les oblats de son Ordre et les fidèles vivant dans le siècle. Lyon, Vitte, 1935 ; in-8, XXXII-488 p., 25 fr.

Les oblats bénédictins, vieux, semble-t-il, comme les monastères, sont de pieux laïcs attachés à un monastère par un lien autre que celui de la profession monastique ordinaire et qui mènent, presque toujours dans le monde, une vie qu'ils calquent autant que possible sur celle des moines, observant tout ce qu'ils peuvent observer de la Sainte Règle.

Le présent ouvrage sera pour les oblats, auquel il est destiné, un très précieux guide. Sans nous arrêter à l'introduction, qui est un raccourci d'histoire très précis de l'oblature, disons que les textes même de la Règle, pris au jour le jour, suivis d'un commentaire, et d'une application, se révèlent une source étonnamment riche pour la spiritualité des simples fidèles, et le plus sûr des moyens de s'acheminer vers une plus grande perfection chrétienne. Les « applications » entraîneraient l'oblat vers une ascèse interne des plus profitables. D. E. L.

Gaëtan Bernoville. — Les Jésuites. (Les grands ordres monastiques et instituts religieux). Paris, Grasset, 1934 ; in-16, 334 p., 15 fr.

Qui donc ne sentira sa curiosité piquée par ce titre ? — Les jésuites, la Compagnie, n'a-t-elle pas, par sa puissance, frappé les imaginations, parfois jusqu'au délire ? Et les médisances, les pamphlets et les romans contre les jésuites n'ont-ils pas fait et ne font-ils pas florès ? — Tout autre est ce livre. Écrit avec bonne humeur, il est purement objectif, la vie du fondateur, son œuvre (exercices et constitutions), la formation et l'action des disciples (action par le ministère de la parole ou l'apostolat missionnaire, par l'éducation et l'enseignement) ; enfin, le secret de leur action, qui est celui de leur puissance, leur discipline et leur règle.

D. E. L.

Pierre Charles, S. J. — La Prière Missionnaire. Louvain, Aucam, 1935 ; in-12, 174 pages.

L'auteur de *La Prière de toutes les heures* nous donne ici suivant la même manière directe, originale, moderne et concrète des méditations suggérées par quelques textes typiques de l'Écriture ou souvent repris dans la Liturgie. Ces méditations s'adressent spécialement, non pas à ceux qui seraient déjà « pris » par l'idéal missionnaire, mais plutôt à ceux qui s'en désintéresseraient trop ou que n'intéressent pas « les soucis mêmes de la Rédemption » qui sont le grand souci et la grande œuvre de l'Église.

Dom Th. Becquet.

Helen Walker Homon. — Letters to the Apostles. Londres, Burns, Oates et Washbourne, 1931 ; in-8, 260 p., 6 sh.

Une lecture facile mais saine et spirituelle qui fait apparaître les Apôtres

sous des aspects inattendus et sympathiques. Genre bien américain mélangé de féminin. L. M. C.

Hiéromoine Jean (Šachovskoj). — Presvjataja (La Toute-Sainte). Berlin, Podvorie (*métochie*) des Saintes Marthe et Marie, 1933 ; in-16, 20 p.

Luxueuse et charmante plaquette, contenant des louanges à la Toute-Sainte.

Une *Chronique* d'*Irénikon* (XI, 1934, p. 213) a appris à nos lecteurs la renaissance de l'Ordre des diaconesses de Marthe et de Marie, fondé il y a plus de vingt ans par la grande-duchesse Élisabeth de Russie, morte martyre pour la foi. Cet Ordre, conçu d'après des modèles occidentaux, veut établir la synthèse entre la vie contemplative et liturgique d'une part, et le monachisme charitable d'autre part. Les nouvelles qui nous sont parvenues depuis nous permettent de constater que l'activité du petit *podvorie* de Berlin est digne d'admiration, vu surtout le manque complet de ressources matérielles. Le R. P. Jean Šachovskoj y apporte son aide. constante.

La présente brochure est due aussi à cette chrétienne collaboration I. A. C.

Bruce Dickins and Alan S. C. Ross. — The Dream of the Rood. Londres, Methuen, 1934 ; in-12, XII-50 p.

La collégiale SS. Michel et Gudule à Bruxelles, possède une des plus grandes reliques de la Vraie Croix ; ce morceau a 14 cm. de haut, 5 mm. d'épaisseur, 2 cm. de large et les bras ont ensemble 7 cm. de longueur, cette relique a la forme d'une croix anglo-saxonne et est recouverte, sur tout le pourtour de l'épaisseur et sur la face principale de feuilles d'argent. Ce pourtour porte une inscription anglo-saxonne, sur la face des médaillons avec l'agneau et les symboles des quatre évangélistes. L'intérêt du texte anglo-saxon réside dans le fait qu'on y trouve des affinités réelles avec le texte de la célèbre Croix de Ruthwell (Dumfriesshire) et certains passages du poème en vieil anglais *Le Rêve de la Croix* dans le manuscrit de Vercelli. Les auteurs nous donnent ici une édition critique de ces trois textes. Le poème remonterait au VIIIe siècle et aurait été composé lors de la découverte d'un important fragment du Bois de la Vraie Croix. Excellent travail de critique. Dom TH. BECQUET.

Louis Dimier. — L'Église et l'Art. (Collection : La Vie Chrétienne). Paris, Grasset, 1935 ; in-12, 288 p.

Une histoire de l'Art Chrétien en quelque trois cents pages, mais une histoire de l'Art qui veut apprécier ces vingt siècles de production artistique prodigieuse, autrement que ne l'ont fait les auteurs groupés dans les trois catégories définies par l'A. dans un bref prologue. Il y a ceux

qui regrettent la Renaissance parce qu'elle a immolé l'art du moyen âge, ceux qui s'attachent à une iconographie conventionnelle opposée donc au naturalisme et ceux qui expliquent les transformations de l'expression artistique par des « révolutions diverses subies par le sentiment chrétien touchant lesquelles les textes sont muets ». Partant des origines pour aboutir aux contemporains l'auteur rappelle les grandes dates, les grands noms, les monuments classiques de l'art chrétien, les mouvements d'idées qui influencèrent les artistes, les événements politiques et religieux. Pareil travail ne permet pas de donner plus que l'auteur n'y a mis et nous recommandons cette lecture à ceux qui cherchent une vue d'ensemble de l'Art Chrétien. Dom TH. BECQUET.

Victor Schultze. — Grundriss der christlichen Archäologie. Gütersloh, C. Bertelsmann, 1934 ; in-8, 105 p., 60 fig.

Excellent compendium des éléments d'archéologie chrétienne primitive, rédigé par l'auteur d'importants ouvrages sur les catacombes, les monuments primitifs, la géographie chrétienne ancienne. En ces quelques pages l'auteur résume et expose très clairement et l'état des questions et l'opinion prévalant actuellement. Les renvois bibliographiques, les notes, les illustrations en font un petit manuel dont les étudiants tireront grand profit et les autres, instruction et plaisir. Dom TH. BECQUET.

D. Talbot Rice. — Byzantine Art. Oxford, Clarendon Press 1935 ; in-8, XIII-255 p., 49 photo et 5 cartes, 12/6.

L'auteur a voulu fournir au public anglais le manuel d'art byzantin qui lui manquait encore. Le plan de son ouvrage rappelle le manuel de Diehl, mais en raccourci. l'A. est parvenu à condenser en ce volume les données essentielles d'histoire, de géographie, d'archéologie et d'iconographie qu'il faut posséder avant d'entreprendre l'étude de l'art byzantin. Sans avoir la prétention de dire du neuf après ce qui a déjà été publié en d'autres pays, l'auteur cependant a utilisé les dernières découvertes et les derniers travaux. A ce point de vue cet ouvrage présente donc un intérêt nouveau, de substantielles bibliographies complètent les chapitres. Les illustrations présentent quelques monuments classiques, mais le plus grand nombre est nouveau dans ce genre d'ouvrages. Excellent manuel très bien édité. Dom. TH. BECQUET.

Dom Bernard Botte. — Grammaire grecque du Nouveau Testament. — Paris, de Gigord, 1933 ; in-8, 89 p.

Cette grammaire est destinée aux étudiants en théologie et en Écriture Sainte qu'elle veut initier aux particularités de la langue néo-testamentaire. Au lieu d'écrire une grammaire complète, l'A. s'est contenté de signaler les particularités linguistiques de cette langue en renvoyant pour le reste aux manuels les plus répandus actuellement dans les Petits Séminaires de

langue française, les grammaires grecques de Ragon qu'il suit pas à pas. Dans ces limites, ce travail est excellent ; l'exposé est très clair, les faits relevés sont suffisamment nombreux et leur interprétation suggestive. Ajoutons que le tout est précédé d'une brève introduction donnant l'essentiel de l'histoire de la *Κοινή*. Enfin une bonne table analytique et une liste des verbes dont la conjugaison présente quelque particularité rendent la consultation de l'ouvrage extrêmement facile.

D. F. M.

E. Habel. — Mittellateinisches Glossar (unter Mitwirkung von F. Gröbel). Paderborn, Schöningh, 1931 ; in-8, 432 col.

Depuis que, dans les écoles secondaires, la littérature latine du moyen âge a fait son entrée, de grandes difficultés se sont présentées aux élèves et la nécessité inéluctable s'est imposée de leur procurer des instruments de travail adaptés à ces besoins, c'est-à-dire avant tout un lexique pratique et commode. C'est ce qu'a voulu faire l'A. de notre glossaire. Mais ainsi il n'a pas seulement rendu un service signalé à l'élève de l'école secondaire allemande ; le théologien, le juriste, l'historien, bref celui qui devra lire les textes latins du haut moyen âge, pourra recourir utilement, sans grands frais, à ce trésor d'environ 12.000 mots. Car peu nombreux sont évidemment ceux qui ont toujours à leur disposition un Ducange ou un Diepenbach. L'A. indique aussi l'origine (surtout grecque et germanique) des mots inconnus au latin classique et au *spätlatein.* En limitant les notes au strict nécessaire, l'A. a suivi une méthode très claire et simple.

D. I. D.

Auguste Folg. — Memento d'histoire de la littérature allemande. Paris, Belin, 1934 ; in-16, 204 p.

Dans ce précis de la littérature allemande, l'auteur a eu l'heureuse idée d'omettre toute une série d'auteurs moins intéressants qui n'empruntent leur importance qu'au cadre allemand proprement dit. Les époques classiques toutefois y sont largement traitées. On regrette le manque d'ordonnance claire et simple, dont on ne peut pas se passer, puisque le memento veut servir à ceux qui se préparent au baccalauréat. D. A. V.

N. Misheyev. — A Heroic Legend. Londres, Centenary Press, 1935; in-8, 32 p., 1 sh.

Traduction anglaise d'un poème russe composé lui-même suivant les données des légendes populaires : on y voit comment les héros de la vieille Russie eurent leur origine dans les grottes profondes des Saintes Montagnes. Ces légendes sont récitées par cœur par des gens du peuple et l'auteur a dû les reproduire de mémoire. D. Th. B.

Revue Internationale des Études Balkaniques. 1re année, tome I.

Directeurs : P. SKOK (Zagreb) et M. BUDIMIR (Beograd). Belgrade, Institut Balkanique, 1934 ; in-8, 338 p.

Nos lecteurs sont sans doute au courant du mouvement toujours croissant qui tend vers l'union politique des Balkans.

La présente revue se propose de seconder scientifiquement ce mouvement. En parcourant les nombreuses études que contient ce premier tome, dues à des célébrités de différents pays, on est convaincu de l'utilité que comporte une telle publication. Quoiqu'elles se différencient par la langue, beaucoup de traits historiques et culturels communs relient les populations de la péninsule.

Mais la revue servira en même temps les intérêts de la culture européenne en projetant une intense lumière sur un coin du vieux continent qui, mille années durant, fut le centre d'une civilisation magnifique.

Les travaux que contient ce premier numéro sont trop nombreux pour être recensés séparément. Nous nous contenterons donc de signaler leur intérêt général, et de souhaiter aux éditeurs le large succès qu'ils méritent dans leur belle tâche. D. M. S.

Vie Spirituelle : Tables générales.

Les amateurs de la *Vie Spirituelle* trouveront dans ces *Tables Générales* la synthèse des tomes I-XXXVI, 17 années d'existance que compte cette revue. Elles ont été composées par les moines de Clervaux, dans le Luxembourg et représentent un très gros et louable travail.

Les Tables se divisent en deux parties, systématique-idéologique et onomastique. La première partie suit la division de la Somme et offre l'avantage de grouper autour d'une idée centrale ce que peut rechercher le lecteur. A cette classification s'ajoutent des paragraphes comme Ecclésiologie et Liturgie etc., que saint Thomas ne traite pas *ex professo*. La deuxième partie offre une classification en un seul alphabet de tous les auteurs et sujets traités.

Si l'on fait abstraction de quelques coquilles inévitables, de certaines omissions aussi, et de quelques classifications inexplicables, on doit se réjouir de cette parution qui facilitera la recherche dans la mine inépuisable de la *Vie Spirituelle*. A.

Léon Savadjian. — Bibliographie Balkanique 1933. Introduction de Charles LOISEAU. Publications *Revue des Balkans*. Paris, Société Générale d'Imprimèrie et d'Édition, 1934; in-8, 112 p.

Cette *Bibliographie* comble une lacune réelle dans la vie des livres. Les publications ayant trait aux Balkans, accessibles aux occidentaux (car c'est à eux que s'adresse surtout cette bibliographie) sont plutôt rares et éparses. L'A. les réunit, et renseigne sur les publications parues en français, en allemand, en italien, en anglais. Il se propose d'étendre

encore ultérieurement le dépouillement des revues traitant de la vie des pays balkaniques : politique, littérature, religion, art, etc.

La matière suit une division géographique et politique : Les Balkans en général (p. 9-26), l'Albanie (p. 27-29), la Bulgarie (p. 30-35), la Grèce (p. 36-49), la Roumanie (p. 50-54), la Turquie (p. 55-60), la Yougoslavie (p. 61-81), l'Europe centrale (p. 82-92), la Petite Entente (p. 93-94). Viennent ensuite les *Revues* (p. 95-102) et les *Notices* sur les auteurs cités (p. 103-108).

La *Bibliographie Balkanique* est un instrument de travail précieux au service de ceux qui s'intéressent aux Balkans. Dom M. SCHWARZ.

Annuaire pontifical catholique pour 1935. Paris, Bonne Presse ; in-12, 953 p.

Cet annuaire qui en est à son trente-huitième anniversaire présente les rubriques les plus nombreuses et les plus variées : une encyclopédie dans son genre, apte à nous faire voir la Sainte Église dans sa grandeur et son développement terrestre. La nouvelle édition comporte plusieurs nouveautés comme la liste officielle des 1.700 sièges titulaires et la liste complète de noms latins des sièges épiscopaux. D. M. S.

Irish Catholic Directory and Almanac 1935. Dublin, J. Duffy ; in-16, LXXXIV-688 p., une carte géographique, 5 sh.

Cet annuaire contient ce que l'on est habitué à trouver dans les publications de ce genre : listes officielles des membres du clergé, des institutions religieuses d'enseignement et autres, chronique de la vie religieuse irlandaise. On y trouve aussi le tableau de la hiérarchie catholique universelle. Regrettons une fois de plus les inexactitudes du relevé des sièges de la hiérarchie orientale. Il serait pourtant si simple de consulter, pour dresser cette liste, la *Statistica della Gerarchia ... di rito orientale* éditée en 1932 par la Congrégation orientale ! D. M. S.

Who's Who in the General Convention of the Episcopal Church, 1934. Milwaukee, Morehouse, 1934 ; in-8, 92 p., 1,25 dl.

La présente publication est un essai. Les renseignements ont été recueillis sur la base de questionnaires envoyés aux participants de la Convention générale de 1934, qui a eu lieu à Atlantic City, et ils furent complétés par des renseignements d'autres sources, lorsque les circulaires ne furent pas renvoyées.

La première partie (p. 1-27) contient la liste des délégations par diocèses, elles comprenaient quatre représentants du clergé, et quatre des laïcs, avec leurs remplaçants, ainsi que cinq délégués féminins avec remplaçants.

La 2e partie (p. 29-91) classe les renseignements biographiques sur les délégués, en suivant l'ordre alphabétique des noms. D. M. S.

Official Year-Book of the Church of England, 1935. — The official Year-Book of the National Assembly of the Church of England, LIII[e] année. Londres, S. P. C. K., 1935 ; in-8, XVI-811 + L p., relié 3/6.

Nous avons dit l'année précédente (*Irénikon*, XI, 1934, 477-478) les grands mérites du *Year-Book* officiel de l'Église anglicane. Le 53[e] volume fournit aussi une foule de renseignements divers, classés avec beaucoup de clarté.

Voici les rubriques les plus intéressantes de l'annuaire : Église d'Angleterre (épiscopat, clergé, assemblée et conciles, finances, administration, éducation et instruction, statistiques générales, sociétés diverses, ordres religieux d'hommes et de femmes, œuvres de bienfaisance, etc., etc.); Église du Pays de Galles, Église d'Irlande, Église épiscopale d'Écosse, Église épiscopale d'Amérique et autres « autocéphalies » (Indes, Afrique du Sud, Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, Indes occidentales, Chine, Nipon, Afrique orientale et occidentale, missions, etc.).

Les ordres religieux et les œuvres de l'Église d'Angleterre constituent une partie très instructive.

Bref, voilà un ouvrage d'une grande utilité et d'un usage facile. Il reflète avantageusement les qualités d'organisation qui appartiennent à l'Église anglicane. I. A. C.

Dr Carlos d'Eschevannes. — Le merveilleux corps humain. Paris, Téqui, *s. d.*; in-8, XII-226 p., X planches, 20 fr.

Sous une forme extrêmement attrayante, le D[r] d'Eschevannes décrit la structure et le fonctionnement du *merveilleux corps humain*, ainsi que les soins primordiaux à lui apporter. Constamment, dans son exposé, l'A. élève l'esprit du lecteur vers Celui qui a façonné le limon et lui a insufflé un esprit à Sa ressemblance. C.

LISTE DES OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

(Sauf indication contraire les ouvrages sont de 1935).
(La plupart feront l'objet d'un compte-rendu dans un prochain numéro).

Revue Apostolul, Bucarest.

C. A. Stoide şi Constantin Turcu. — *Ducumente şi regeste din Tinutul Neamţului secolele XVI, XVII, XVIII.* — Urmate de un indice-comentar al numelor proprii, două planşe text chiriliç şi patru planşe in facsimil. Extrait du n° 9-11, 1935. In-8, 47 p., planches.

Libraire Hanstein, Bonn.

D D[r] Anton Antweiler. — *Der Begriff der Wissenschaft bei Aristoteles.* (Grenzfragen zwischen Theol. u. Philos. hrsg von D[r] A. Rademacher und D[r] G. Söhngen). In-8, 1936, 120 p.

Buletinul comisiunii monumentelor istorice, Bucarest.

Victor Bratulescu. — *Elemente profane in pictura religiosă.* (Extrait du Buletinul... 1934, XXVII). In-4, 19 p., illustr.

Burns, Oates et Washbourne, Londres.

Richard Rolle. — *The fire of love.* Translated from the *Incendium amoris* and edited by G. C. Heseltine. In-8, 198 p., 7/6.

Centenary Press, Londres.

A. S. Rappoport. — *The Psalms in life, literature and legend.* In-8, 240 p., 8/6.

Imprimerie de la Concorde, Lausanne.

René Guisan. — *Reliquiae.* (Cahiers de la faculté de théologie de l'Université de Lausanne). In-8, 115 p.

Librairie Hirzel, Leipzig.

Martha Romeissen. — *Katholizismus als Mystik bei Léon Bloy.* Mit einer monographischen Bibliographie Léon Bloy. (Studien und Bibliographien zur Gegenwartsphilosophie, hrsg von Privatdozent Dr Werner Schingnitz, 6). In-8, 78 p., 3 RM.

Imprimerie Nationale, Bucarest.

V. Nistor. — *Les cultes minoritaires et l'Église orthodoxe roumaine dans le nouveau budget de la Roumanie.* In-8, 36 p.

Librairie Dekker et Van de Vegt, Nimègue et Standaard, Anvers.

Dr E. De Bruyne. — *Ethika I. De structuur van het zedelijk Phenomeen. II. De ontwikkeling van het zedelijk bewustzijn.* (Philosophische Bibliotheek). In-8, 527 + 608 p.

Librairie Desclée de Brouwer, Paris.

Pierre Barbet. — *Quelques poésies de Fra Jacopone de Todi, transcrites de l'ombrien.* In-8, 426 p.

Carolus Boyer. — *Cursus philosophicus.* I. In-8, 560 p.

Myriam de G. — *Louyse de Ballon, réformatrice des Bernardines,* préface du R. P. Garrigou-Lagrange. In-8, XXXVIII+560 p., illustré 37,50 fr. b.

Erik Peterson. — *Le mystère des Juifs et des gentils dans l'Église, suivi d'un essai sur l'Apocalypse.* Préface de Jacques Maritain. (Coll. des îles). In-8, 103 p., 10 fr. b.

Albert Valensin. — *Les exercices spirituels.* Textes pontificaux annotés (Coll. Cathedra Petri). In-8, 189 p., 10 fr.

Librairie Dillen, Paris.

Dr Pierre Barbet. — *Les cinq plaies du Christ.* Étude anatomique et expérimentale. In-12, 45 p., illustr.

Librairie Ferd. Duemmler, Berlin-Bonn.

Dr Martha Lindemann. — *Die Heiraten der Romanows und der deutschen Fürstenhäuser.* In-8, 176 p.

Librairie EBERING, Berlin.

Dr THEODOR SCHIEFFER. — *Die päpstlichen Legaten in Frankreich vom Vertrage von Meersen (870) bis zum Schisma von 1130* (Historische Studien, 263). In-8, 273 p.

ÉDITIONS FRANCISCAINES, Paris.

Quatrième congrès des lecteurs franciscains de langue française. Lyon, 23,24, 25-VIII, 1934. In-8, 368 p.

ÉDITION UNIVERSELLE, Bruxelles.

E. LAVEILLE, S. J. — *Le Père Adolphe Petit de la Compagnie de Jésus. Un semeur de joie* (Museum lessianum, section ascétique et mystique, 41). In-12, 459 p., 30 fr. b.

Librairie HERDER, Fribourg-en-B.

Mgr BUCHBERGER. — *Lexikon für Theologie und Kirche.* Mauretanien-Patrologie. In-8, 1039 c.

JOHANNES LINDWORSKY, S. J. — *Psychologie der Aszese.* In-12, 96 p., 1,40 RM.

Librairie JUNKER ET DUENNHAUPT, Berlin.

ERNESTUS RUPPRECHT. — *Cosmae et Damiani, ss. medicorum, vitam et miracula e codice londinensi edidit...* (Neue deutsche Forschungen. Abteilung klass. Philol., 20). In-8, 82 p.

Imprimerie S. PAUL, Harissa.

HABIN ZAYAT. — *La croix dans l'Islam.* Étude littéraire, rituelle et historique d'après les sources islamiques. (Documents inédits pour servir à l'histoire des patriarcats melkites. Publications de la revue *Al Macarrat,* organe du patriarcat grec-melkite catholique). In-8, 98 p.

INSTITUT D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE ORIENTALES, Bruxelles.

Annuaire de l'Institut... T. III (1935). Volume offert à JEAN CAPART. In-8, 684 p.

INSTITUT PONTIFICAL DES ÉTUDES ORIENTALES, Rome.

THÉOPH. Spacil, S. J. — *Doctrina Theologiae Orientis separati de Revelatione, Fide, Dogmate.* II. *Doctrina Theologiae Orientis separati examinatur.* (Orientalia christiana analecta, 104). In-8, 203 p., 35 lires.

Librairie KAISER, Munich.

KARL BARTH. — *Credo.* Die Hauptprobleme der Dogmatik dargestellt im Anschluss an das apostolische Glaubenbekenntnis. In-8, 173 p., 2,80 RM.

ID. — *Die Kirche und die Kirchen* (Theologische Existenz heute. Eine Schriftenreihe hrsg von K. Barth und Ed. Thurneysen, 27). In-8, 44 p., 0,70 RM.

Librairie Liebisch, Leipzig.

Dimitrios A. Petrakakos. — *Κοινοβουλευτικὴ ἱστορία τῆς Ἑλλάδος. Ἀγῶνες τεσσαρῶν αἰώνων ὑπὲρ τῆς πολιτικῆς ἐλευθηρίας*, 1453-1843. In-8, 508 + 15 p.

N. V. Maatschappij tot verspreiding van goede en goedkoope Lectuur, Amsterdam.

Prof. Dr P. Geyl. — *Geschiedenis van de Nederlandsche Stam* I. tot 1609. (Encyclopaedie van de Wereldbibliotheek, 1930), II. 1609-1688. (Nederlandsche Bibliotheek, 1934). In-12, 768 + 766 p., 75 illustr. + 7 cartes et 80 illustr. + 10 cartes.

Officine grafiche Mantero. Tivoli.

Mauro da Leonessa. — *Cronologia e calendario etiopico*. In-8, 151 p., 1934.

Id. — *La tavola pasquale di Anatolio*. In-8, 19 p., 1934.

Librairie Marietti, Turin.

Christophorus Berutti, O. P. — *Institutiones Juris Canonici*. V. I. *Normae Generales*. In-8, 183 p., 1936.

Oresto Marucchi. — *Pietro e Paolo a Roma*. In-8, 205 p., 20 planches, 4e édition.

J. Prado, C. SS. R. — *Propaedeutica biblica sive in universam scripturam*. 475 p., 15 tables.

Institut de arte grafiche E. Marvan, Bucarest.

V. Bratulescu et Remus Ilie. — *Mânăstiri și Biserici din județu. Ilfov*. In-2, 59 p., illustré.

Librairie Morcellania, Brescia.

Carlo Lovera di Castiglione. — *Il movimento di Oxford*. In-8, 446 p.

Librairie Ost-Europa, Berlin-Königsberg.

Schalwa Nuzubidse. — *Philosophie und Weisheit*. In-8, 218 p., 8,50 RM.

Abbaye Paix N.-D., Liége ; Mt César, Louvain.

Comment j'enseigne l'année liturgique à mes petits. Par une religieuse bénédictine. Préface de D. B. Capelle. In-8, 91 p., 4,50 fr.

Librairie Panourgia, Triccala.

Jon. Papasoteriou. — *Τὰ μετεώρα*. In-12, 155 p., 1934.

Librairie Plon, Paris.

René Grousset. — *Histoire des Croisades et du royaume franc de Jérusalem*. I. *L'anarchie musulmane et la monarchie franque*. II. *Monarchie franque et monarchie musulmane. L'équilibre*. In-8, 698+920 p. Cartes.

Maurice Paléologue. — *Guillaume II et Nicolas II*. In-12, 249 p.

Librairie A. PUSTET, Salzbourg.

ALJA RACHMANOVA. — *Die Fabrik des neuen Menschen.* In-8, 413 p., 4,70 RM.

ID. — *Ehen im roten Sturm.* In-8, 412 p., 4,70 RM.

ID. — *Geheimnisse um Tataren und Götzen,* in-8, 168 p., 3,50 RM.

ID. — *Milchfrau in Ottakring.* In-8, 332 p., 4,60 RM.

Librairie SHEED ET WARD, Londres.

PIERRE ROUSSELOT. — *The Intellectualism of S. Thomas.* Translated with a foreword by Fr. James E. O'Mahony. In-8, 251 p., 7/6.

FULTON SHEEN. — *The mystical Body of Christ.* In-8, 404 p., 7/6.

S. P. C. K., Londres.

CLAUDE JENKINS. — *Bishop Barlow's consecration and Archbishop Parker's registers : with some new documents.*(Reprinted from the *Journal of Theological Studies,* oct. 1922). In-8, 38 p., 1/6.

Librairie STEFFEN, Limburg a/Lahn.

LORENZO SCUPOLI. — *Der geistliche Kampf.* Uebertragen von Gilbert Wellstein, S. O. Cist. In-16, 308 p.

TYPOGRAPHIE POLYGLOTTE, Vatican.

MAURO DA LEONESSA. — *Grammatica analitica della lingua tigray,* con prefazione del P. G. Schmidt e con introduzione del comm. C. Conti-Rossini. In-8, 292 p., 1928.

ID. — *Sant'Ippolito della via Tiburtina.* In-8, 111 p.

ID. — *Santo Stefano maggiore degli Abissini e le relazioni romano-etiopiche.* In-8, 358 p.

ID. . — *Verbi Tigray e loro flessioni.* In-8, 6 p.

Librairie TÉQUI, Paris.

Abbé Fr. DEMORE. — *La vraie politesse : Petit traité sous forme de lettres.* In-8, 222 p.

E. DUPLESSY. — *Le Pain des grands. II.Devoir à pratiquer.* In-8, 331 p.

LOUIS LAJOIE, C. J. M. — *Bonté généreuse. Mère Marie de la Nativité Desmous,* religieuse de N.-D. de Charité, Supérieure du monastère du S.-C. de Rennes, 1836-1907. In-8, 349 p.

JACQUES MARITAIN. — *La philosophie de la Nature. Essai critique sur ses frontières et son objet.* (Cours et documents de Philopsohie). In-8, 146 p.

E. PEILLAUBE. — *Caractère et personnalité,* publié par Ch. Eyselé. (Cours et documents de Philosophie). In-8, 222 p.

TROIS HIÉRARQUES, Athènes.

Archimandrite Christoforos ZOGA. — **Βίος καὶ πολιτεία... τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν καὶ Θαυματουργοῦ Λοῦκα τοῦ νέου.** In-12, 83 p.

UNIVERSITY PRESS, Oxford.

G. K. A. BELL. — *Randall Davidson, Archbishop of Canterbury.* In-8, 2 vol, XVIII, 730 p ; IX, 731-1428 p., 36 sh.

Y. M. C. A., Paris.

O Sofii — Premudrosti Božiej. (De la Sophia — Sagesse de Dieu. Le décret du patriarche de Moscou et le rapport du prof. archiprêtre S. Bulgakov au métropolite Euloge). In-8, 64 p.

Librairie WILLIAMS ET NORGATE, Londres.

DION FORTUNE. — *The mystical Qabalah.* In-8, 306 p. avec planches, 10/6.

Imprimatur.
Namurci, 15 déc. 1935.
A. COLLARD, vic. gén.

Cum permissu superiorum.

TABLE DES MATIÈRES

I. ARTICLES.

II. NOTES ET DOCUMENTS.

III. CHRONIQUES RELIGIEUSES.

IV. REVUE DES REVUES.

COMPTES-RENDUS

IMP. J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).

Irénikon

TOME XII

Nº 6. 1935 Novembre-Déce

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQ